

F N° 9

3 fr.

1er NUMERO MAI 1941

Belgique 2 fr. Bohême-Moravie 2,50 Kr. Bulgarie 8 leva / Danemark 50 øre / Alsace-Lorraine 25 Fr. Finlande 4,50 mk. Grèce 3 lr. Italie 11 drachmes / France 3 lr. Luxembourg 5 dinars / Yougoslavie 5 dinars / Turquie 2 lire / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Espagne 1,50 pes. / Roumanie 16 lei / Suède 53 öre / Turquie 12 kurus / Hongrie 36 fillér / Norvège 25 pt. / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2,50 esc. /

Signal



En Afrique:

*Aviateurs allemands:
Le lieutenant-colonel d'état-major
Harlinghausen et le capitaine Witte*



Pour aller à travers champs sans soucis et pleine de joie,

il vous faut une robe pratique qui ne passe ni au soleil ni au lavage.

Dans le domaine du grand teint, les Indanthren ont remporté la victoire! Les tissus et filés de couleur Indanthren possèdent le maximum de solidité au lavage, à la lumière et aux intempéries. Ces propriétés leur ont valu la confiance des consommateurs du monde entier.



Indanthren

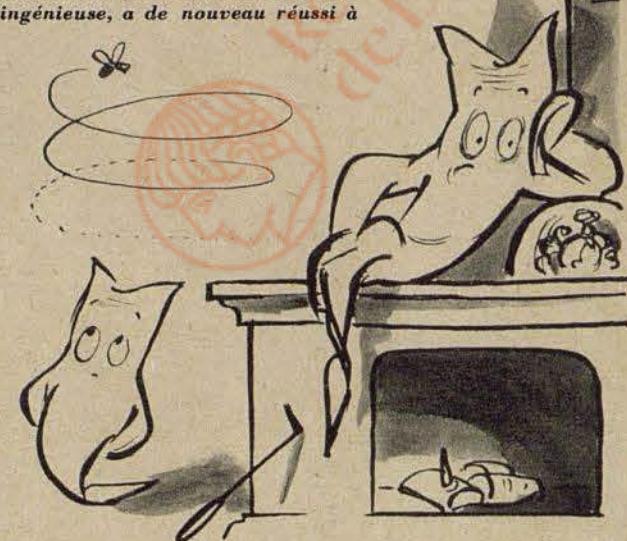


Communiqué de la cinquième colonne

Nos lecteurs se souviendront qu'un de nos envoyés spéciaux est stationné auprès de la cinquième colonne en Angleterre. Ce reporter qui, évidemment, ne manque pas d'adresse ingénueuse, a de nouveau réussi à épier deux fantômes anglais. Le vieux fantôme s'appelle « Old Douglas », — nos lecteurs ne l'auront pas oublié, — le jeune porte le nom de « Young Gloucester ».

*

Comme on peut le constater sur l'image, les deux fantômes sont de fort mauvaise humeur. Surtout le plus jeune est tout à fait dégoûté.



Finalement, Young Gloucester demande à Old Douglas: « Au fond, pourquoi ne... hantons-nous pas? »

Old Douglas: « A quoi bon? Tous les habitants du château sont descendus à la cave. »

Young Gloucester: « Mais alors, pourquoi n'effrayons-nous pas les gens à la cave? »

Old Douglas: « Mais à quoi bon? Les Allemands les ont déjà tellement effrayés qu'ils ne s'étonneront plus guère de nous voir. Mais, du reste, tais-toi, n'oublie pas que tu es un fantôme anglais. »



Concernant notre ironispice: Le corps des aviateurs allemands opérant en Méditerranée est placé sous les ordres d'officiers bien expérimentés de l'aviation allemande. Notre image en première page montre (assis à gauche) le chef de l'état-major de ce corps d'aviateurs, auquel le Führer a décerné la croix de chevalier agrémentée de feuilles de chêne. L'expérience du grand aviateur remonte à la guerre d'Espagne



M. Matsuoka à Berlin

A la fenêtre du Nouveau Palais de Potsdam

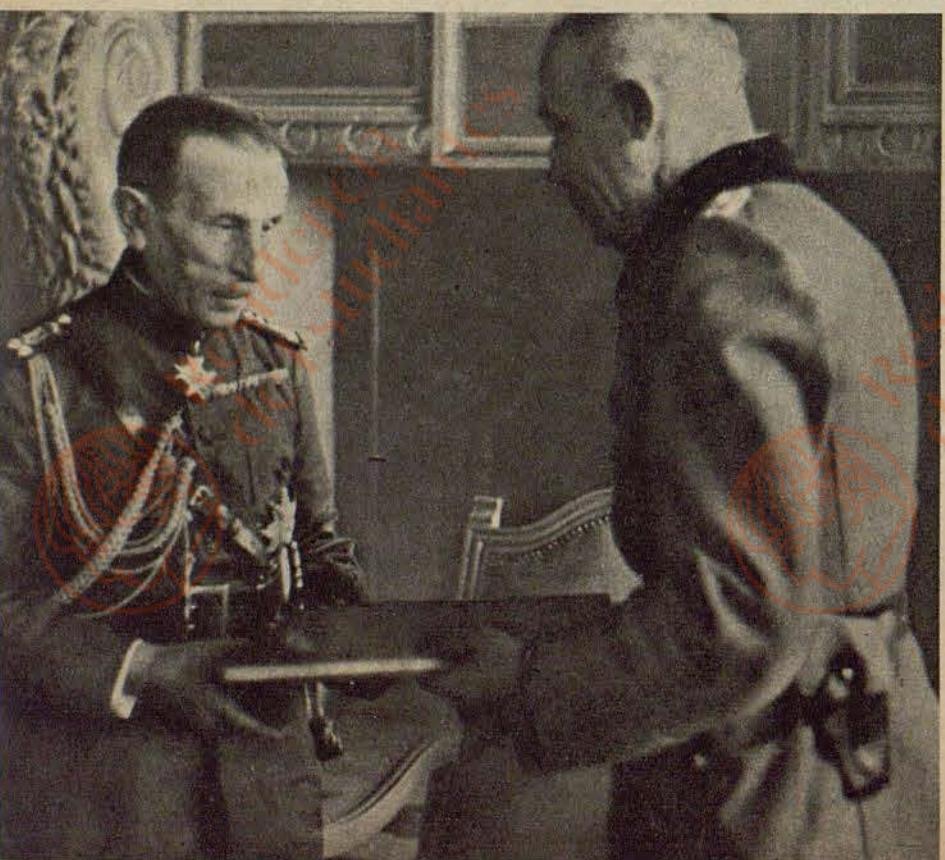
Dans le cadre historique de Potsdam, le ministre des Affaires étrangères du Japon, M. Matsuoka, a eu une vision très nette des vertus guerrières allemandes. Cette visite a mis en présence les hommes d'Etat des nations amies, et les ministres des Affaires étrangères d'Allemagne et du Japon ont pris contact de la manière la plus étroite. Voir notre reportage illustré pages 6 et 7.



Mémorable photo. La première entrevue entre les commandants en chef allemand et bulgare. Elle a eu lieu en novembre 1915 à Paracin. De gauche à droite : le général-feldmaréchal von Mackensen, le colonel Kallott, le général Schekoff, le colonel Gantschett, le général Tappen, chef de la section des opérations au Quartier général allemand, le général von Seeckt, chef d'état-major du groupe d'armées Mackensen, le prince héritier Boris, maintenant roi des Bulgares, et le général von Falkenhayn.



Photo de la Grande Guerre 1914—1918: Chasseurs allemands combattant dans une formation bulgare dans les montagnes de Macédoine



Le général Schekoff

commandant en chef des forces bulgares pendant la Grande Guerre écrit à «Signal»

DURANT cinq siècles, la Bulgarie est restée sous le joug politique et moral de la Turquie. Vivant en dehors de la culture occidentale, elle était presque entièrement oubliée du monde civilisé.

Cependant, durant cette période, la plus amère de son histoire, le peuple bulgare n'a jamais perdu ses caractéristiques nationales, non plus que l'espoir de recouvrer la liberté. Dans d'innombrables combats, les Bulgares se sont sans cesse efforcés de reconquérir leur indépendance, fût-ce au prix de luttes sanglantes. En 1878, enfin, l'heure de la liberté sonna pour la nation bulgare. Le pays se libéra, grâce au secours des forces russes.

Cette libération n'était pourtant qu'imparfaite, car deux tiers du pays bulgare restaient en dehors des frontières du nouvel Etat bulgare sur lequel la Turquie exercit encore sa pression. C'est l'Angleterre qui, redoutant de voir l'influence russe grandir trop fortement dans les Balkans, finit par obtenir, au Congrès de Berlin, que l'on renonçât à créer un royaume bulgare uni, appelé de tous leurs vœux par les Bulgares.

Depuis lors, soixante-trois ans se sont écoulés. Durant ce temps, les Bulgares ont dû quatre fois recourir aux armes pour défendre leurs droits vitaux et l'indépendance de leur patrie. Et ce fut toujours l'Angleterre qui entraîna les autres Etats à se dresser contre la Bulgarie.

*

Déjà, avant la Grande Guerre, la politique bulgare s'orienta vers de nouvelles voies. Elle avait reconnu, dès lors, que seule une étroite union politique, morale et économique avec l'Allemagne pouvait ouvrir à la Bulgarie la voie qui la mènerait vers un meilleur et nouvel avenir. Une année avant la Grande Guerre, la Bulgarie se trouve donc unie à l'Allemagne par d'étrôts liens politiques.

Pendant la Grande Guerre, au cours de l'été 1915, l'Allemagne et la Bulgarie conclurent un traité d'alliance dont le point le plus important pour la Bulgarie était que l'Allemagne s'engageait à défendre par les armes le droit de libre disposition du peuple bulgare, au nom des intérêts communs des deux Puissances.

Le général Schekoff, l'auteur de notre article, a dit en voyant cette photo : « Ce fut un des moments les plus émouvants de mon existence. » Le 19 juillet 1940, dans la même salle de la mairie de Neuilly où, 21 ans auparavant, fut signé le dictat qui enchainait le peuple bulgare, le commandant de Paris, le général von Briesen, pria le général Schekoff de s'inscrire au Livre d'or de la ville de Neuilly.

La Bulgarie entra donc en guerre. Une armée bulgare devait marcher contre la Serbie et occuper la Macédoine ; en outre, la Bulgarie devait assurer la liaison entre l'Allemagne et la Turquie. Les forces alliées se composaient, pour la campagne contre la Serbie, de deux corps d'armée allemands, de deux corps d'armée austro-hongrois et de quatre divisions d'infanterie bulgares. Le général-feldmaréchal allemand von Mackensen exerçait le commandement en chef.

Une armée bulgare devait opérer en Macédoine, sur le front de Salonique, contre les forces serbes et les troupes des Puissances de l'Entente. Une autre armée bulgare avait la tâche de protéger la frontière contre la Roumanie, une troisième était prête à entrer en action contre la Grèce.

Par la suite, Allemands et Bulgares luttèrent coude à coude sur tous les fronts des Balkans. Malgré les difficultés qui résultaient de la différence des langues, ils se trouvaient unis par les victoires remportées ensemble, par l'esprit de camaraderie et la fidélité du soldat. La collaboration entre le commandement bulgare et la direction des troupes allemandes se poursuivit sans friction et sous des formes amicales. Des troupes bulgares se trouvaient sous le commandement allemand et des forces allemandes luttaient sous commandement bulgare.

*

Malgré les vertus militaires et la supériorité du soldat allemand, malgré la bravoure des Bulgares, malgré les brillantes victoires remportées pendant la Grande Guerre, celle-ci fut perdue par l'Allemagne et la Bulgarie.

Ce fut une défaite politique et non militaire. Déjà, pendant la Grande Guerre, le soldat allemand a montré qu'il était invincible. Il n'a pas mérité la triste fin de cette guerre en 1918, non plus que le Bulgare, son vaillant et fidèle allié. Confiants dans leur propre force, de nouveau unis dans une commune souffrance, Allemands et Bulgares durent supporter les conséquences de la guerre perdue. L'espoir d'un avenir meilleur animait les deux peuples.

*

Le redressement de l'Allemagne par le national-socialisme fut salué avec enthousiasme en Bulgarie. J'eus alors l'honneur d'être reçu à titre privé par de général-feldmaréchal von Hindenburg, Président du Reich, et par le jeune Chancelier Adolf Hitler. Connaissant bien l'idéologie du national-socialisme, je pouvais exprimer déjà au Chancelier ma ferme confiance et ma foi inébranlable dans l'essor de l'Allemagne. Je lui dis que j'étais convaincu qu'il était appelé à créer un nouvel ordre en Europe et à briser les chaînes rouillées des dictats de paix.



Carte synoptique de la presqu'île Balkanique

Echelle: 1 : 3.000.000

En 1937, invité à assister au Congrès du Parti, à Nuremberg, je me suis entretenu à diverses reprises avec le Führer du peuple allemand et j'ai pu me convaincre du profond sentiment qu'il nourrissait pour la Bulgarie.

Inoubliable restera pour moi la visite que j'ai faite, en juillet 1940, aux troupes allemandes en France. Ce jour-là, anniversaire de Neuilly, fut hissé, en ma présence, le drapeau bulgare, qui flottait à côté des étendards victorieux de l'Allemagne. Jamais je n'oublierai l'accueil que me fit, le 29 juillet, Adolf Hitler, généralissime victorieux.

La victoire remportée par les armes allemandes a rempli alors de fierté et de confiance tous les coeurs bulgares.

La Bulgarie était de nouveau prête à lutter coude à coude avec l'Alle-

gne, au nom de la Justice; elle était prête à prouver, quand l'heure sonnerait, sa fidélité envers le peuple allemand, sa constante amitié envers la nation allemande.

De précieux souvenirs me lient à un grand nombre de chefs et de camarades allemands de la Grande Guerre. Je songe toujours avec une profonde reconnaissance au vénérable général-feldmaréchal von Hindenburg. Le meilleur accord a toujours régné entre nous dans les affaires de service. Il a toujours accueilli nos demandes avec la plus grande prévenance et avec son esprit chevaleresque, il ne ménageait pas ses louanges au soldat bulgare.

Mes relations avec le général-feld-maréchal von Mackensen et son chef d'état-major, le colonel-général von

Seeckt, étaient empreintes de la plus grande cordialité, ce qui facilitait grandement notre étroite collaboration dans les opérations.

De nombreux officiers bulgares et moi conservons un aimable souvenir du général von Falkenhayn, d'abord ministre de la Guerre, puis commandant en chef des forces allemandes en Transylvanie. C'est avec lui que se poursuivirent les tractations lors de la conclusion du pacte militaire germano-bulgare. Aujourd'hui encore, nous nous rappelons avec le plus grand plaisir les généraux allemands von Winkler, Below, Suren, Kosch, Scholz, etc... Une vieille amitié me lie au général allemand von Massow, jadis attaché militaire à Sofia. Il est actuellement président de la Société germano-bulgare et l'on ne saurait trop souligner ses mérites dans

l'œuvre qui a contribué à approfondir l'amitié traditionnelle entre l'Allemagne et la Bulgarie. Son souvenir est à jamais gravé dans les cœurs de la jeunesse universitaire bulgare.

Aujourd'hui, la Bulgarie s'est rangée de nouveau au côté de l'Allemagne, son vieux compagnon d'armes. Les soldats de l'armée allemande victorieuse traversent la Bulgarie, acclamés, accueillis avec enthousiasme par la population tout entière.

Puissent ces marques de cordialité, d'attachement et de fidélité, fortifier encore la confiance dans la victoire finale des armes allemandes.

Bénie soit la lutte que mène l'Allemagne au nom de la justice et de la liberté des peuples.

L'homme d'Etat japonais rend visite à Berlin



M. Matsuoka s'entretenant avec le chef de la Presse du Reich, le Dr. Dietrich

Le ministre japonais des Affaires étrangères au milieu des membres de la presse: réception de M. Matsuoka en l'honneur d'écrivains allemands et de correspondants des Etats ayant adhéré au Pacte tripartite



Au club de la presse étrangère:

Le ministre japonais des Affaires étrangères s'entre-
tient avec des journalistes allemands et étrangers



Avant d'être reçu pour la première fois
par le Führer, dans la nouvelle Chancellerie
du Reich, M. Meissner, ministre d'Etat, con-
duit M. Matsuoka au cabinet de travail du
Führer. A gauche, M. Schaub, chef de groupe

Un déjeuner dans les appartements du Führer
Le maréchal du Reich, M. Goering, salue
l'auguste visiteur. A droite : le Führer,
entre MM. Goering et Matsuoka, le mi-
nistre plénipotentiaire Schmidt



Le Führer conversant

dans ses appartements, avec le ministre des Affaires étrangères du Japon. Au milieu, le ministre plénipotentiaire Schmidt



M. Matsuoka visite l'église de la garnison à Potsdam et le tombeau du plus illustre roi de Prusse, Frédéric le Grand. A l'arrière-plan, l'ambassadeur du Japon à Berlin, le lieutenant-général Oshima

Après le déjeuner

offert dans les appartements du Führer : celui-ci s'entretient avec le maréchal von Brauchitsch. A droite, le maréchal Keitel; entre ce dernier et le Führer, le maréchal von Bock



«Signal» publie aujourd'hui un récit du sous-lieutenant français Eugène Ganssen. L'auteur qui, avant la guerre, donnait l'instruction préliminaire aux étudiants de l'Université de Lille, nous fait une description saisissante de la retraite désespérée de Dunkerque, célébrée par les Anglais comme un haut fait

Sous-lieutenant Eugène Ganssen :

Sur la mer maudite

«Notre radeau nous emporte maintenant sur la Mer des damnés. Je ne me rappelle plus très bien tout ce qui s'est passé. Je dois avoir dormi longtemps.»



Officier d'ordonnance à l'état-major de mon régiment d'artillerie, je me trouvais à Dunkerque le 1^{er} juin de cette terrible année 1940. Nos pièces étaient placées à la périphérie de cette place et nous tirions sans discontinuer. Je voudrais pouvoir dépeindre cette nuit où nos canons tonnèrent sans relâche jusqu'à minuit exactement : des flammes, rien que des flammes, sur terre, dans les airs. Et cet effroyable vacarme ! Détonations des obus que les Allemands tiraient sur le port et la ville, tonnerre de nos propres pièces, dominé encore par le grondement des moteurs d'avions, le hurlement des Stukas qui avaient pris comme objectif la ville et le port. On parle de «l'enfer de Dunkerque», mais c'est

stupide, car personne n'a jamais vu l'enfer ; seulement nous savons, nous, par expérience, qu'il ne peut y avoir rien de plus terrible que cette nuit dans le port et la ville de Dunkerque. Mais vous qui lisez cette histoire, ne pouvez-vous figurer l'horreur de ces heures nocturnes si vous n'avez pas été soldat. Vous n'imaginez pas la situation où je me trouvais à minuit exactement. Etendu dans la boue, au-dessus de moi quelques planches pour me protéger contre les éclats d'obus ; près de moi, les appareils de téléphone et mes téléphonistes, trois artilleurs, trois braves, aux appareils ; devant nous, les batteries du régiment.

Ecrasés par le feu de l'ennemi

Nous reconnaissions leurs détonations, nous voyons leurs flammes dans la mer de feu ; mais, l'une après l'autre, elles se taisent, écrasées par l'artillerie allemande, et le cœur se serre doucement. Non loin de nous, dans la nuit enflammée, une humble église de faubourg : soudain, l'horloge de la chapelle se met à sonner minuit. Cette faible voix qui chevrote dans le déchaînement et le vacarme semble venir de l'au-delà et il me parut qu'un fantôme m'effleurait. A peine le dernier coup de minuit avait-il sonné qu'autour de nous toutes les pièces cessèrent de tirer, d'abord la quatrième batterie, puis la première, enfin la cinquième. Et, soudain, le furieux recul des troupes, officiers, sous-officiers, soldats, dans une fuite échelée. A la lueur des coups de feu, nous reconnaissions les visages de nos camarades, les yeux exorbités, la langue pendante, sans armes, les bras tendus en avant. Ils passent en trombe, à la

débandade, image d'une fuite désordonnée.

Nous-mêmes, entraînés par le mouvement, nous ne voulons pas nous laisser prendre sottement, inutilement et, nous tenant par la main pour ne pas nous perdre, mes trois hommes et moi nous «décampsions» aussi. Cependant, en bons soldats, nous conservons nos armes et je reste l'officier qui commande et auquel on obéit. Nous nous élancons, sous le feu, vers la ville et le port de Dunkerque.

Il faut avoir vécu cette nuit pour se l'imaginer : la ville en flammes, le port incendié et, entre les deux, l'armée anglaise. C'est l'heure du jusant ; des automobiles se sont avancées dans la mer, des bateaux voguent au loin, une cohue se bat pour grimper sur le dernier qui va partir. La scène est éclairée par le tir d'obus qui arrivent en hurlant et crèvent dans la masse, fauchant dans le tas.

Une procession de fantômes s'approche...

En rade, je ne vois plus qu'un seul destroyer anglais. J'essaie de l'atteindre avec mes hommes. Impossible, car ceux qu'attend le navire arrivent au pas de course. De l'infanterie de marine anglaise, casque en tête, baïonnette au canon et frappant à droite et à gauche pour se frayer un chemin ; au milieu d'eux court un amiral anglais qui doit absolument atteindre le bateau.

«Sauvons-nous !», criai-je à mes hommes, et nous prenons notre course vers l'ouest en suivant les quais. Tout à coup, nous apercevons, à demi-soulevée sur le môle, une barque de pêche avec sa voile et quatre rames. Nous la poussons à l'eau. Dieu merci !

elle flotte ; nous nous y jetons avec notre bagage, puis nous hissons la voile et nous nous mettons à ramer. Avec ma boussole, j'orienté la course vers le sud-ouest. Soudain un fou rire me saisit, un rire presque hystérique, car je viens de penser que sûrement aucun de nous n'a jamais piloté de bateau. Puis des souvenirs me reviennent. Je me revois, un dimanche après-midi, sur une petite rivière ; j'avais à peu près quatorze ans : nous faisions, ma cousine et moi, une promenade en bateau. Je ramais et la barque glissait sous des saules. Ma cousine portait une robe blanche, un grand chapeau de paille et de longs gants jusqu'au coude. Elle me disait qu'elle m'aimerait quand je serais plus grand.

Dunkerque réduite en cendres

Pour le moment, j'étais fiévreusement occupé à enfourcer des coins de bois pour caler notre mât qui branlait de façon inquiétante, remerciant la Providence qui nous envoyait juste le vent qu'il nous fallait ; la voile gonflée nous entraînait vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers l'Angleterre. Nous n'avions ni vivres ni eau à bord, mais qu'importe ! Je jette un dernier regard vers Dunkerque. L'aube commence à poindre et les flammes qui ravagent la ville et son port dégagent d'épaisses colonnes de fumée blanche et tranchent sur la lueur blafarde du jour naissant.

Nous naviguons une heure, deux heures, la côte est déjà loin, nous n'en distinguons plus guère les contours. Soudain le temps fraîchit, le vent saute, la voile claque, la chaloupe vire et embarque. Avec nos gamelles, nous

(Suite page 20)



Le sous-lieutenant Eugène Ganssen, l'auteur de ce récit, est prisonnier en Allemagne.



Le sable du désert
se soulève...

Un avion de combat allemand se prépare à un atterrissage provisoire sur un aérodrome italien en Afrique

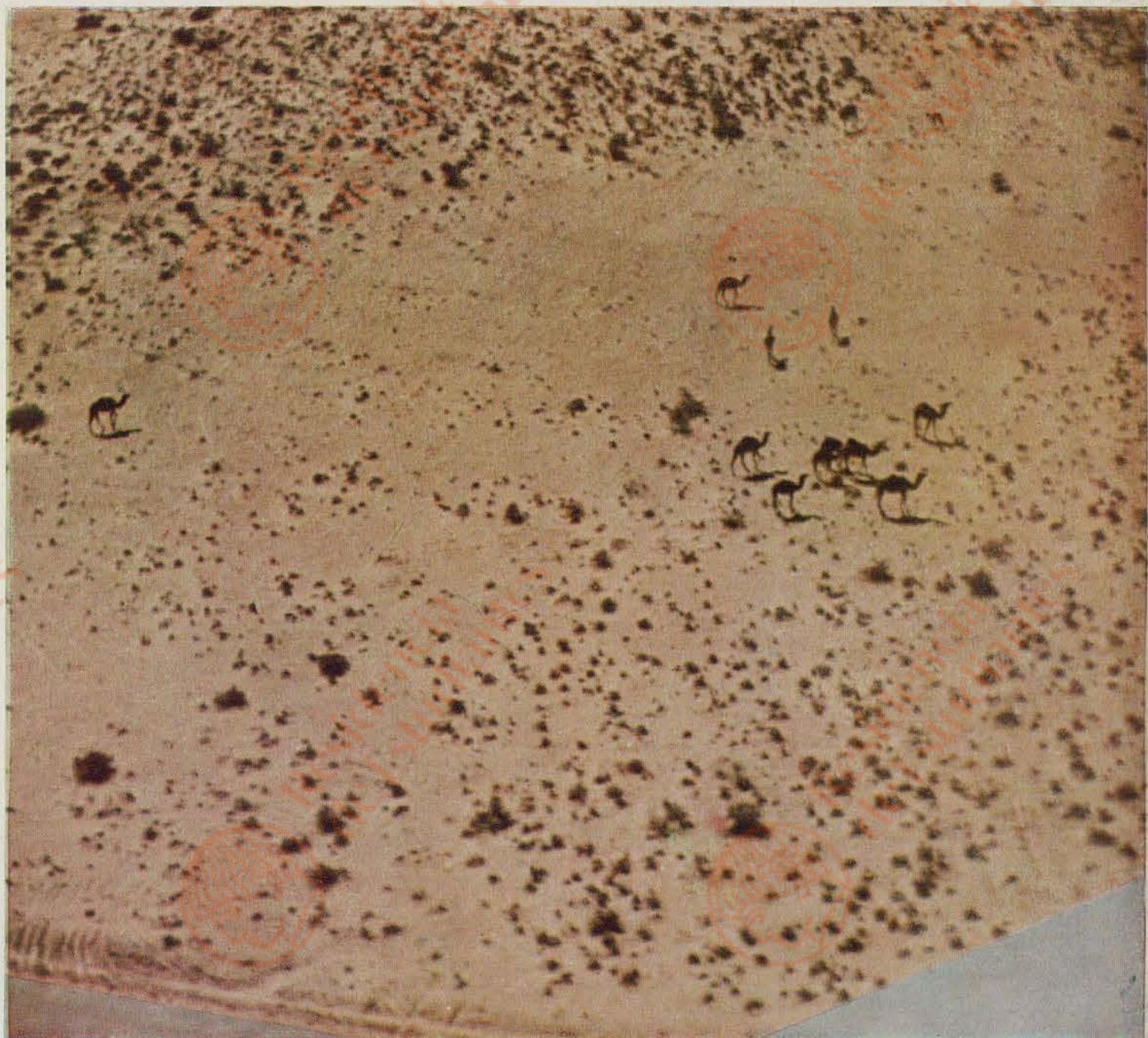


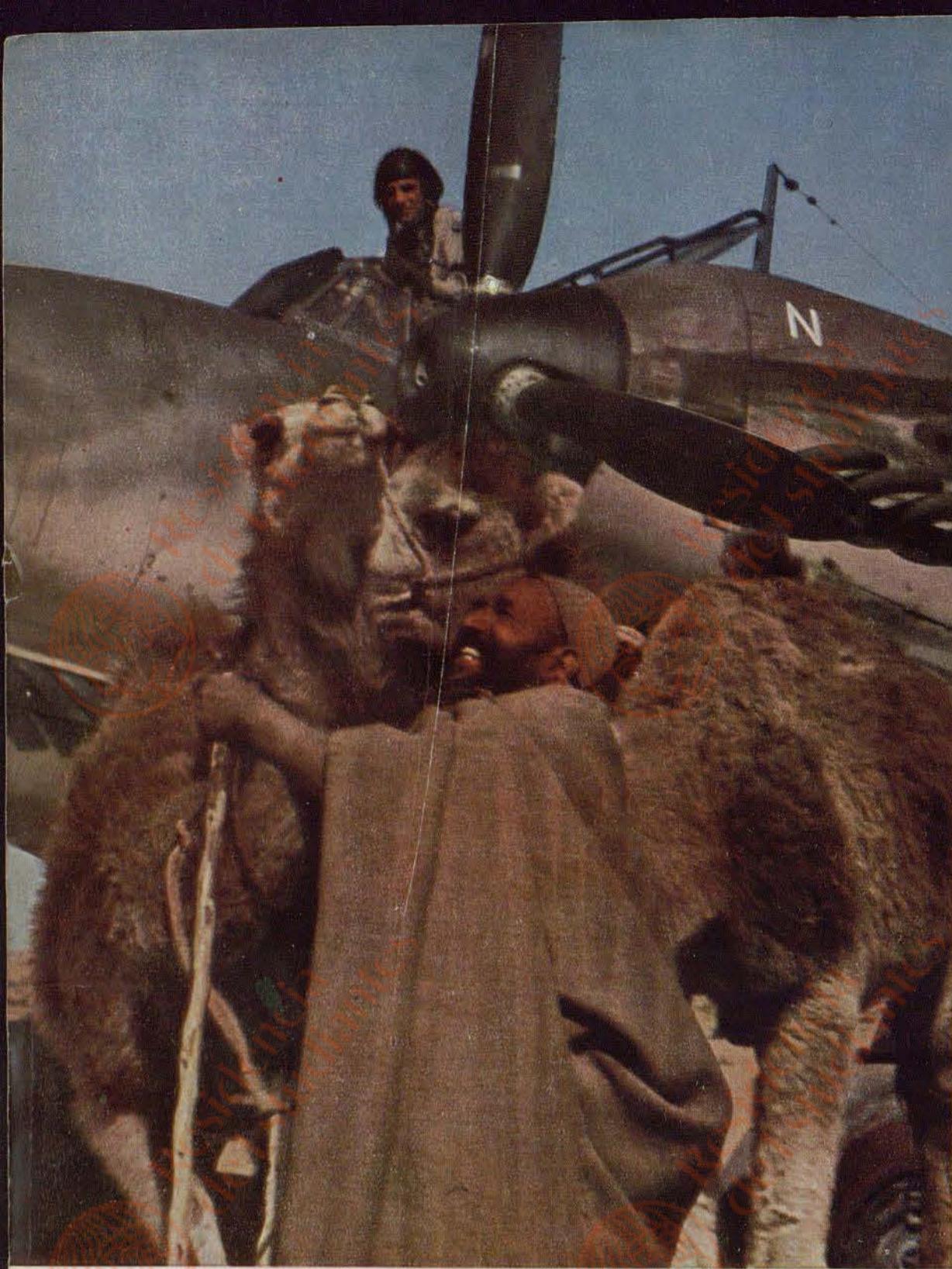
Parmi le sable et les palmiers



Une photo ramenée
d'un vol contre l'ennemi...

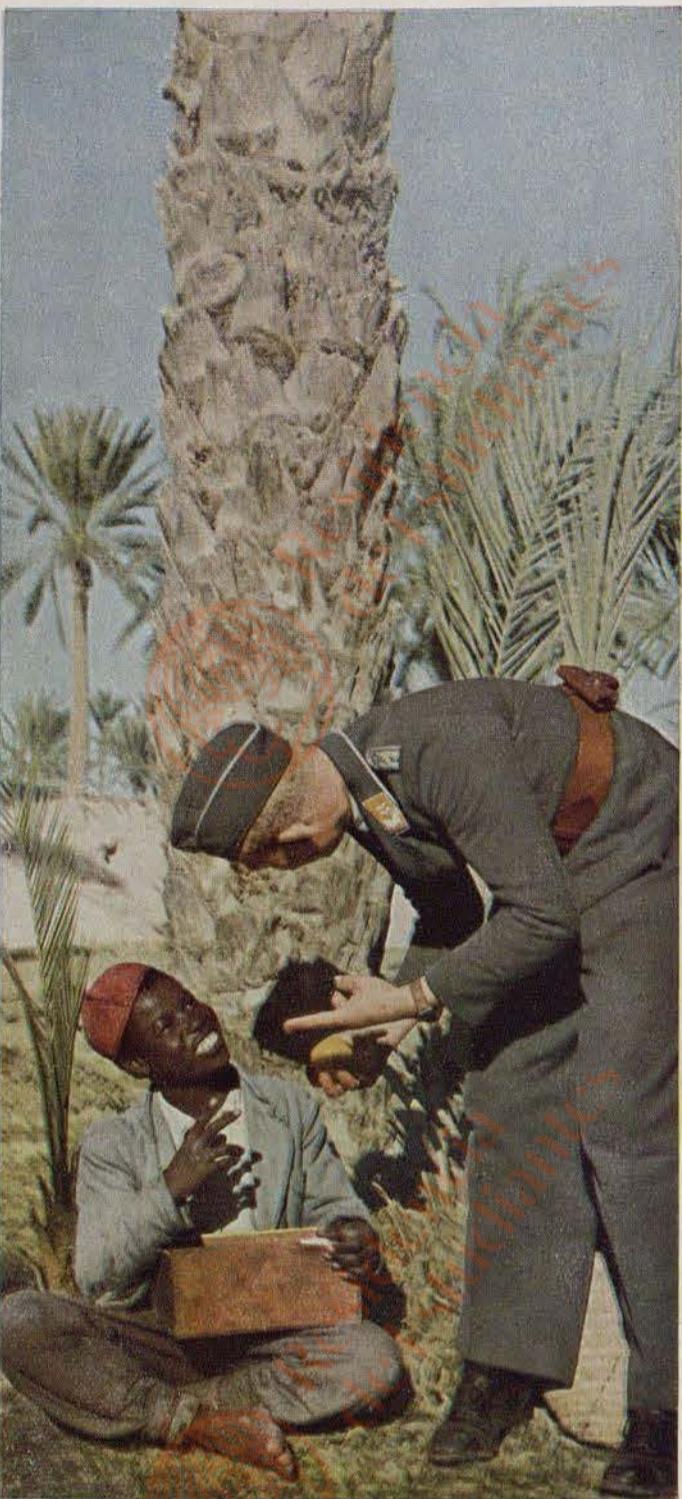
Les chameaux appartiennent à une caravane anglaise, dont l'avion allemand devait reconnaître les mouvements





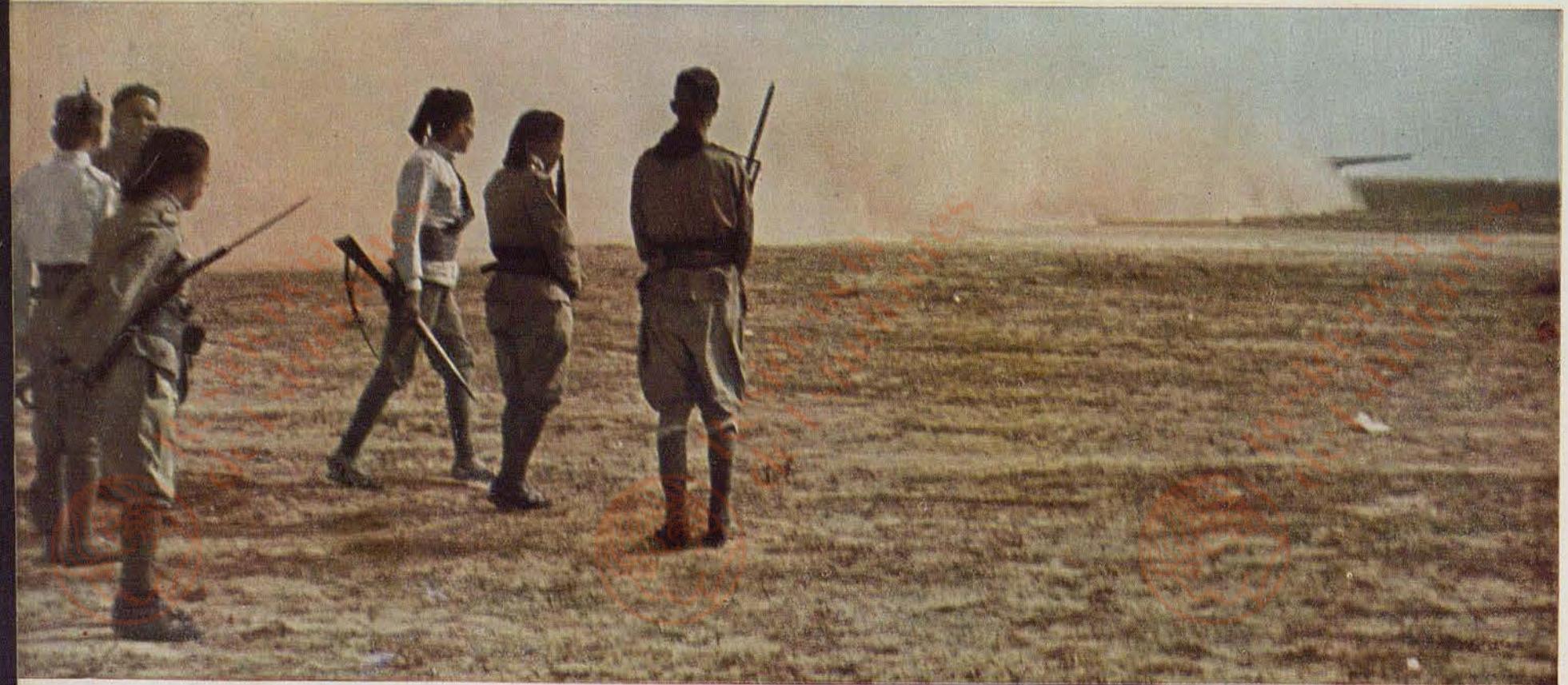
Attention! ... On tourne

Evidemment, le chameleur voudrait se faire photographier avec ses deux « chéris » devant l'oiseau d'acier



Des mains parlantes

servent d'interprète au cours d'un achat au gîte d'étape, à l'ombre des palmiers



Bientôt, on repart

Le Me 110 disparaît derrière un gigantesque nuage de poussière. Des Askaris italiens suivent le décollage avec une attention soutenue

Assistante
"Factrice"
Secrétaire
Vendeuse
Serveuse
Ouvreuse
Employée de chemin de fer
Ouvrière d'usine



1



2



3



4



5



6



7



8

Quelles sont les professions de ces femmes qui contribuent à la victoire?...

"Signal" montre huit femmes photographiées au cours de leurs loisirs.

Devinez laquelle des professions énumérées ci-dessus est exercée par chacune d'entre elles. Vous trouverez la solution aux deux pages suivantes

"Et telles sont leurs professions":



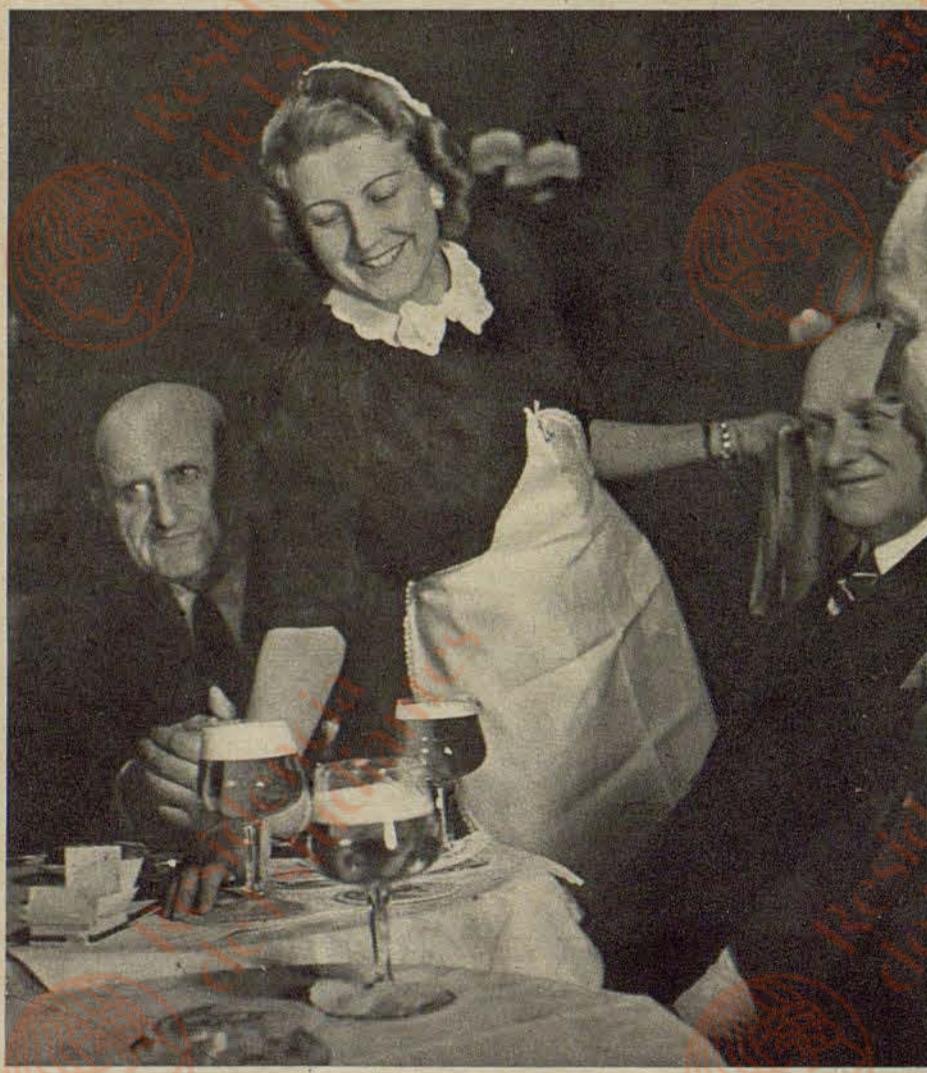
Voici la joueuse de tennis (photo 4) au lieu où elle travaille!

Mme K. est secrétaire dans une grande compagnie d'assurances, et elle tape huit heures par jour à la machine à écrire. Ses appointements mensuels se montent à 280 marks. Elle lit beaucoup; mais le théâtre surtout l'attire. Et elle aime sa profession. Depuis la guerre seulement, elle a parfois des absences, à cause de son fiancé, mobilisé dès le premier jour. Elle est ravie de se marier, d'avoir des enfants... Pour tromper l'attente, rien de tel qu'un travail à outrance, il y a longtemps qu'elle s'en est rendu compte. Passé 4 heures de l'après-midi, il y a les loisirs, c'est-à-dire le sport : tennis



Qui veut le programme? Voici, c'est vingt pfennigs!

L'une des ouvreuses d'un music-hall berlinois. La petite Mme A., tous les matins, s'adonne à la nage (photo 2), mais le reste du temps elle est à la maison et se consacre à son enfant. Son mari est au front. Avec l'allocation militaire, qu'engloutit le loyer, et son propre salaire, il y a moyen de bien vivre. Mme A. travaille cinq heures par jour; par contre, le dimanche elle est onze heures sur pied, vu l'affluence du public. Et tout cela en faisant bon visage à chacun, avec le sourire... « Ce n'est pas plus difficile! » déclare-t-elle en souriant



Une serveuse bavaroise bon teint!

Souriente et attentive, elle est aux petits soins pour ses clients, du matin jusqu'au soir, soit neuf heures par jour. Quand elle est de service le dimanche, elle bénéficie d'une journée de liberté en semaine; de quoi la remplit-elle? Se reposera-t-elle? Ce serait mal connaître Mlle Käthi! Elle commence par nettoyer de fond en comble son petit logement; jusqu'aux fenêtres qui ont leur tour (photo 5). Mlle Käthi se fait des mois de 300 marks. Originnaire de Passau, depuis 6 ans elle habite Berlin



La femme au disque de commandement

Sans arrêt, les trains se succèdent; ils arrêtent à peine, pour repartir aussitôt. Mlle Ch. s'est faite à son rôle d'employée de chemin de fer. Et elles sont légion, les femmes qui accomplissent un service identique dans les gares du réseau urbain. L'uniforme leur sied à ravir, surtout la casquette réglementaire qu'elles portent avec le petit air crâne de Mlle Ch. qui fait des journées de huit heures et demie. Son travail fini, elle vaque à ses achats (photo 6), en Berlinoise pratique qu'elle est. Son ami est mobilisé



La vendeuse d'un commerce de solerles

Elle est à son comptoir de 9 à 6, sauf à l'heure du déjeuner. Mlle G. aime beaucoup son chez soi (photo 3); mais en été, elle passe chaque dimanche sur les bords de la Havel. Sa grande passion, c'est l'aviron, un sport qui rallie les suffrages de milliers de Berlinois. Mlle G. a également un ami. Celui-ci est soldat, dans l'aviation, s'il vous plaît, ce dont elle ressent la plus légitime fierté



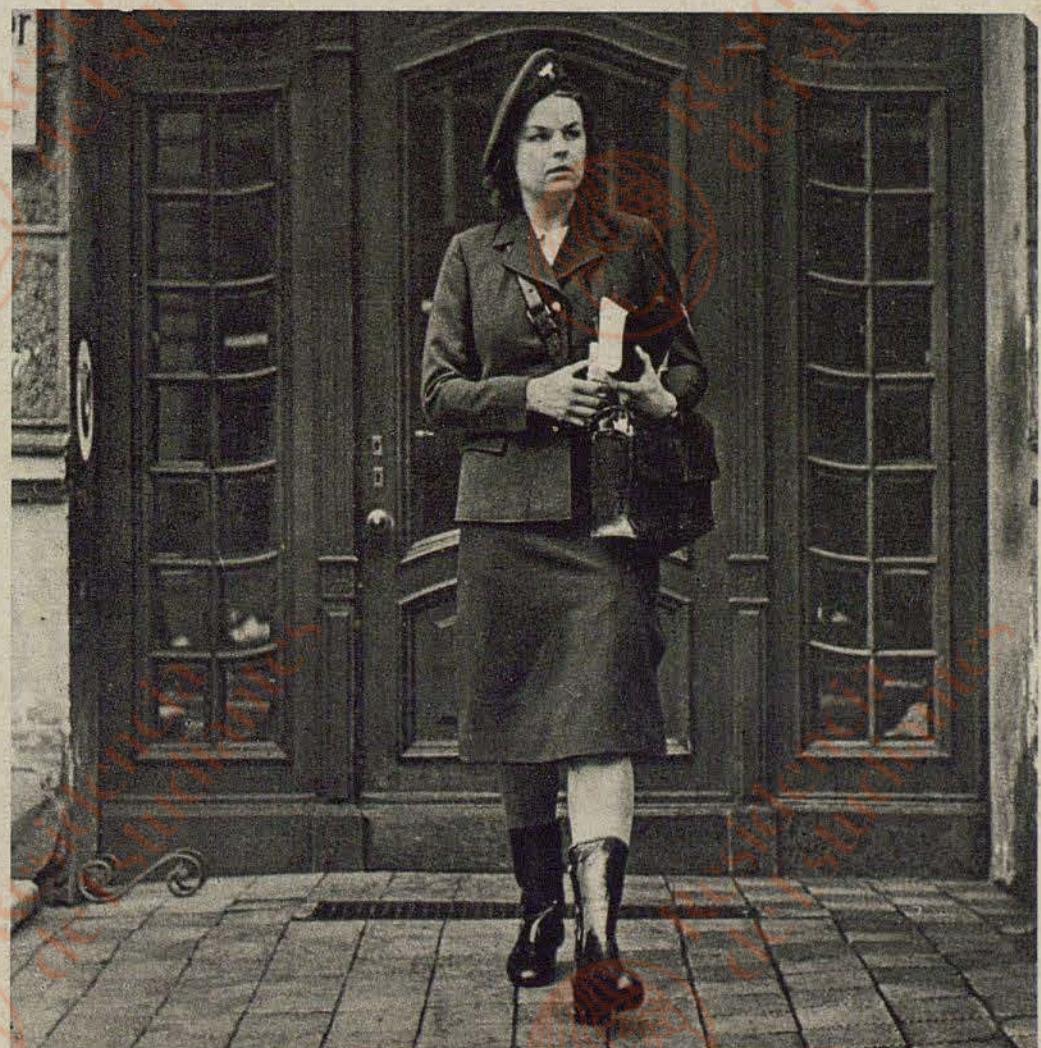
Un avion flambant neuf sous sa couche de peinture

Mme Hélène T. travaille dans une fabrique d'avions Heinkel. Son mari tout pareil. Ils logent dans la cité ouvrière Heinkel, et un autobus Heinkel les transporte à l'usine et vice-versa. Leur petit garçon est confié aux soins du jardin d'enfants Heinkel; en un mot, la vie de ces braves gens est placée sous le signe de Heinkel; et il y a tort à parier que le petit garçon (la photo 1 le montre en train de prendre ses ébats dans la villa familiale) deviendra un constructeur un peu là des usines Heinkel!



Mme Ruth W., assistante d'un médecin

Mariée depuis six ans, elle seconde son mari aux heures de consultation. Elle tient aussi la comptabilité. Le dessin la passionne, mais elle en a si peu le temps! Son grand rêve, ce serait de voyager au loin; nul doute qu'elle ne le réalise sitôt la guerre finie. Elle prend son travail au sérieux, mais cela ne l'empêche pas d'avoir le sourire, comme en témoigne la photo 7, où elle se livre à son sport favori, la nage



Une « factrice »

Les postes allemandes fonctionnent avec précision, et la guerre n'y a rien changé. Rien d'étonnant, n'est-ce pas, à ce que Mme G. connaisse son horaire de service sur le bout des doigts. Le voici: 2 fois par semaine 2 distributions de poste en poste, de 6 heures à midi; 2 fois par semaine 3 tournées, la troisième de 16 h. 45 à 18 h. 45. En outre, tous les troisièmes dimanches du mois, service de 6 à 12. Elle a désormais l'habitude des escaliers à monter; ajoutons qu'elle possède la clé de maints ascenseurs, une vraie bénédiction, quoi!

N'est-ce qu'une question de dimensions?

Quelques mots sur l'avion de bombardement de 100 tonnes que les Etats-Unis veulent construire

D'étranges choses se passent de l'autre côté de la «Grande Mare». Le gouvernement des Etats-Unis, qui s'est émancipé de la volonté du peuple, évoque sur les immenses superficies de papier de sa presse une image colossale de l'invasion menaçante que projetterait l'Allemagne. Ainsi se trouvent ébranlés des esprits qui ont moins de sens critique que de crédulité, ainsi se propage une psychose d'angoisse dans tout le «pays du Seigneur», et partout on y voit l'ombre des méchants hommes de la 5^e colonne et les cieux assombries par le vol des bombardiers allemands. Terrifié, le peuple des Etats-Unis se voile la face et ne voit plus, évidemment, ce qui se passe en réalité. Or, la réalité, c'est que les Etats-Unis, sans y être aucunement provoqués, se préparent simplement à attaquer; ils projettent la construction d'avions de bombardement d'un vaste rayon d'action, ayant toutes les caractéristiques qui distinguent les machines allemandes si elles voulaient menacer l'Amérique. Il est instructif, à plus d'un égard, de s'occuper de ces forteresses volantes, de ces super-avions de long parcours, et *Signal* s'y consacre dans ce numéro.

Voici les dimensions de l'avion de bombardement de 100 tonnes, à vaste rayon d'action, de

Le dessinateur de *Signal* a reproduit, d'après des données originales techniques fournies par les Etats-Unis, l'aspect de ce monstre destiné à épouvanter l'Europe. Comparées à celles de la locomotive d'express qui file sous ses ailes, les dimensions de l'avion semblent fantastiques. En réalité, elles ne le sont pas et correspondent aux ordres de grandeur normaux. Une locomotive d'express a un peu plus de 4 mètres de haut, 3 mètres de large et 24 mètres de long. L'avion de bombardement de 100 tonnes a une envergure d'ailes de 75 mètres, son fuselage à 55 mètres de long, la hauteur au point d'attache des ailes mesure environ 6 mètres. Les ailes elles-mêmes atteignent jusqu'à 8 mètres

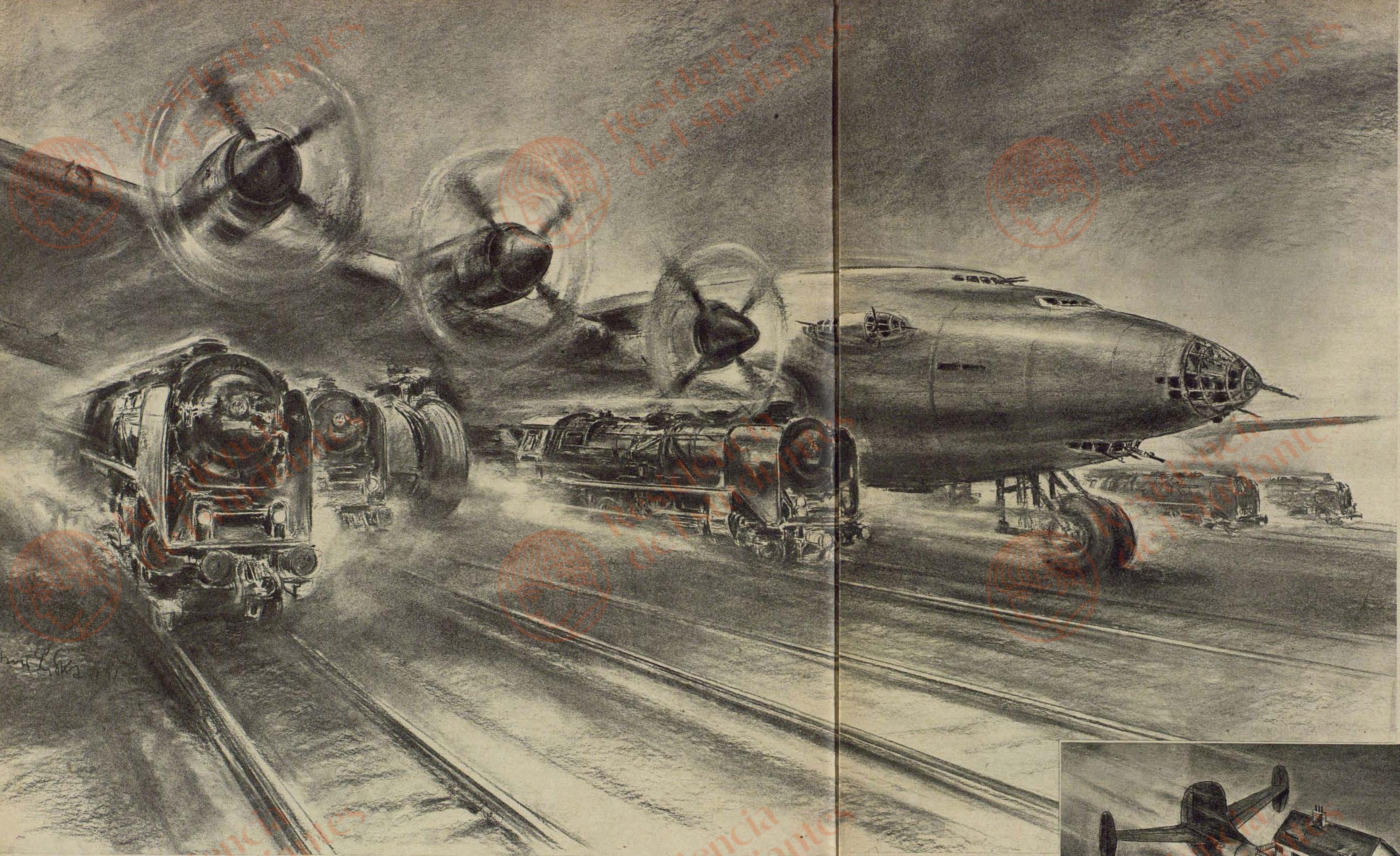
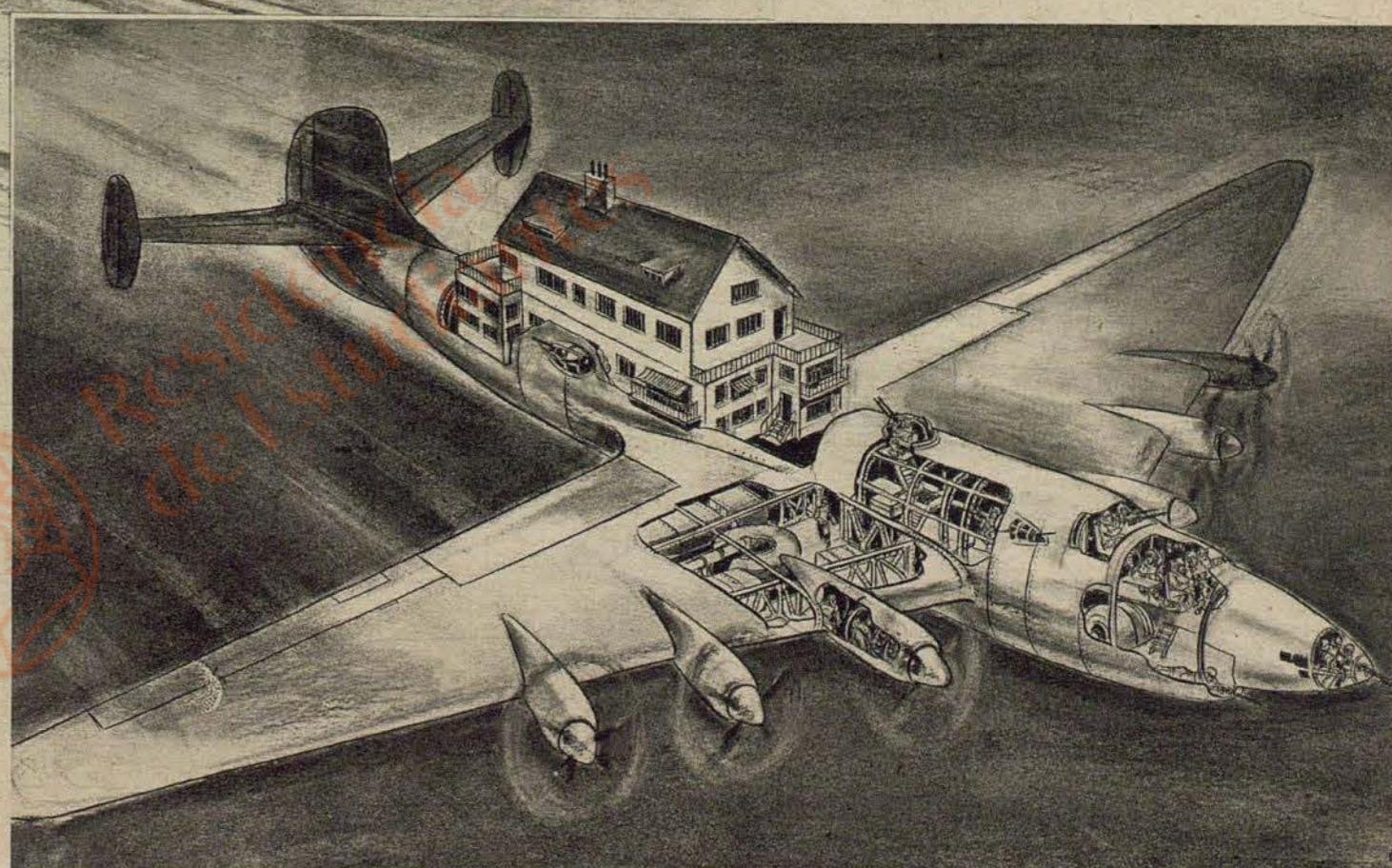
au-dessus du sol: il est donc évident qu'une locomotive peut passer dessous. Ce géant de l'air a une force motrice de 12.000 CV, qui l'emporte à 7.500 mètres d'altitude à raison de 480 kilomètres à l'heure. La force motrice est assurée par 6 moteurs actionnant chacun une hélice de 5 mètres, travail qui correspond à celui de 5 locomotives d'express. La charge de 100 tonnes repose au sol sur un train d'atterrissement à 3 roues. La roue d'atterrissement, escamotable sous la pointe du fuselage, correspond à la roue arrière d'autres types d'avions. Les deux roues placées sous les ailes, également roues d'atterrissement escamotables, ont un diamètre de 3 mètres, et rien ne peut mieux faire

comprendre l'ampleur des dimensions de la machine que ce détail, car la hauteur totale d'une locomotive n'est guère de plus de 4 mètres! Le croquis à droite nous montre les dimensions extraordinairement spacieuses de l'intérieur de l'avion; elles correspondent à celles d'une maison d'habitation de 15 grandes pièces. Le fuselage comprend par endroits trois étages. On peut circuler sur les ailes, de sorte que les moteurs peuvent être directement contrôlés. L'empennage au bout du fuselage a une envergure de 19 mètres et, quand la machine est au sol, son rebord inférieur est à 5 mètres au-dessus du terrain, hauteur que souligne le croquis à gauche. Un équipage de 16 hommes doit

l'ingénieur des Etats-Unis

conduire sans escale la machine sur un parcours de 9.600 kilomètres, lorsqu'elle n'a pas plus de 20 tonnes de bombes à bord. Tel doit être l'avion de bombardement de 100 tonnes à vaste rayon d'action que les Etats-Unis projettent de construire d'après les expériences déjà faites avec un avion de 70 tonnes qui serait, dit-on, en service. Ce colosse fait sûrement une énorme impression sur les gens du pays où il doit être construit, et l'on pense qu'il épouvantera l'Europe. Pourra-t-il l'épouvanter?

NON! →

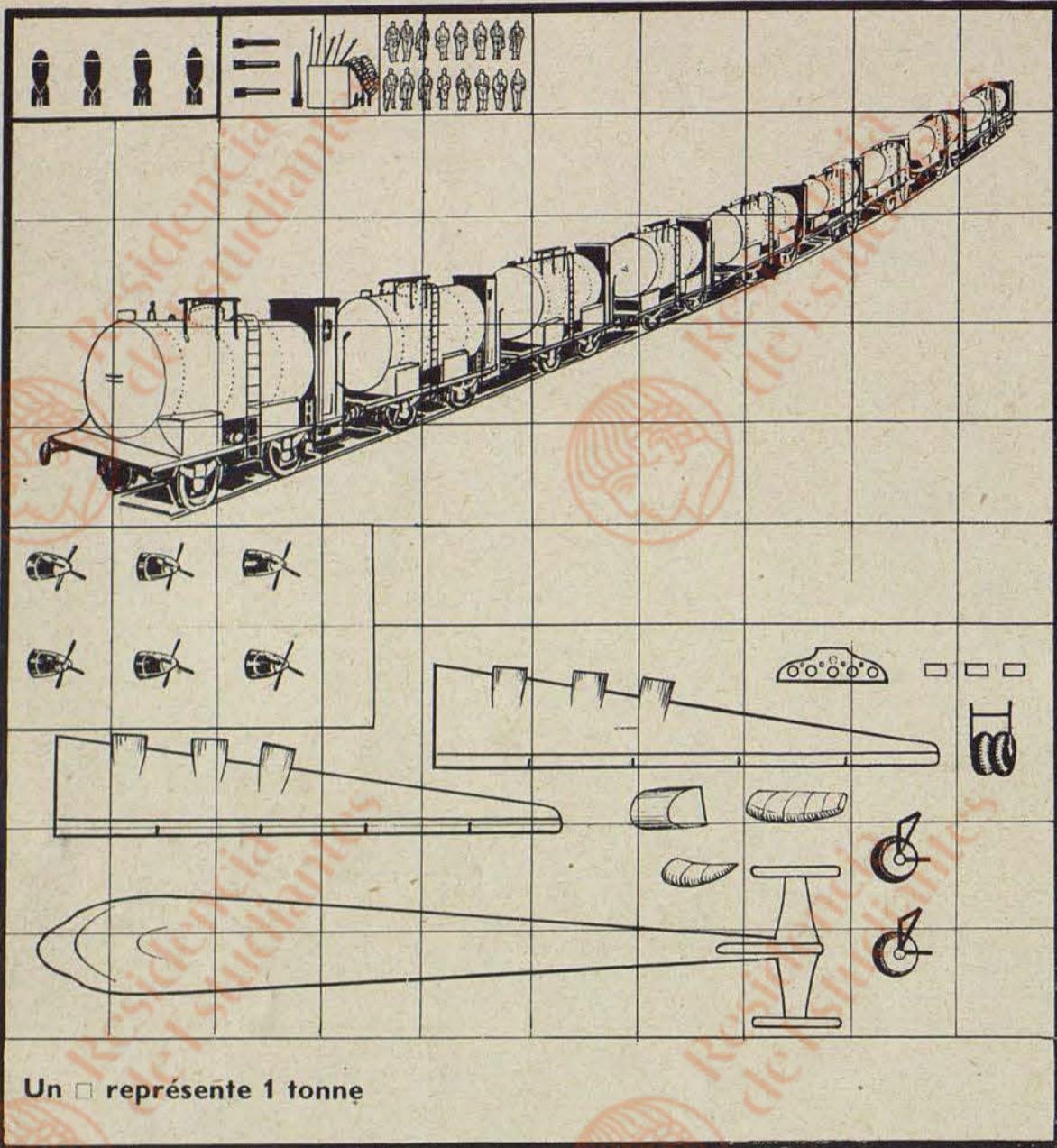


Car...

un rayon d'action de 9.600 kilomètres ne suffit aucunement pour faire le parcours (aller et retour) d'Amérique en Europe. Une machine qui voudrait tenter l'expérience avec quelque chance de succès devrait avoir au moins un rayon d'action de 12.000

kilomètres. Or, les données américaines permettent de constater que l'avion de bombardement de 100 tonnes aura besoin, pour un parcours de 9.600 kilomètres, de 35 à 40 tonnes de carburant et d'huile. Si le rayon d'action atteignait 12.000 à 13.000 kilomètres, les quantités de carburant et

d'huile formeraient un poids de plus de 50 tonnes. Dans ce cas, l'avion de bombardement de 100 tonnes aurait en poids à vide (carburant, équipement, armement, munitions, équipage) une distribution de charge qui ressort du tableau ci-contre.



Vous avez étudié le diagramme Que prouve-t-il?

L'avion de bombardement de 100 to, à vaste rayon d'action, qui doit voler sans escale de 12.000 à 13.000 kilomètres, donc des Etats-Unis jusqu'au cœur de l'Europe et retour, brûle 98 to, rien que pour le vol même. Ces 98 to peuvent être calculées d'après les données fournies par les ingénieurs américains eux-mêmes concernant : rayon d'action (9.600 kilomètres), puissance motrice (12.000 CV), charge (20 to). Si l'on corrige ces chiffres admis pour un rayon d'action de 9.600 kilomètres, en les remplaçant par ceux qu'exige une distance de 12 à 13.000 kilomètres, on obtient alors les données suivantes : l'avion a besoin de 51,4 to de carburant et d'huile, quantité calculée au minimum et que le spécialiste ne pourrait préconiser que si l'on tient compte des toutes récentes expériences et des derniers calculs de la technique de la navigation aérienne ; et, encore, à supposer que l'on puisse les appliquer pratiquement dans les deux ou trois prochaines années. Si donc l'on table sur une consommation de carburant de 51,4 to pour l'avion de 100 to, resteraient pour le poids à vide de la machine, pour un équipage de 16 hommes (chiffre indiqué par les Etats-Unis), pour l'armement et la charge utile, environ 48,8 to en tout. Comment se répartit ce tonnage restant ? Le spécialiste reprend ses calculs et arrive au résultat suivant : il se peut que, dans deux ou trois ans, on arrive à construire une machine de 100 to, dont le poids à vide (fuselage, ailes, empennage, train d'atterrissage, équipement, moteurs et hélices) représente 43 to. Actuellement, c'est encore impossible. Les matériaux de construction ne sont pas encore assez développés pour qu'une fatigue telle que l'exige un poids d'avion de 100 to puisse être prise à la légère. Un équipage de 16 hommes, chacun avec son appareil à oxygène et son parachute, calculé à raison de 100 kilos, nous donne une charge de 1,6 to. Et si le spécialiste se montre optimiste, il admettra un poids de seulement 2 to pour l'armement et les munitions d'une forteresse volante. En résumé, nous avons donc : 43 to de poids à vide + 51,4 to de carburant + 1,6 to poids de l'équipage, + 2 to d'armement = 98 to.

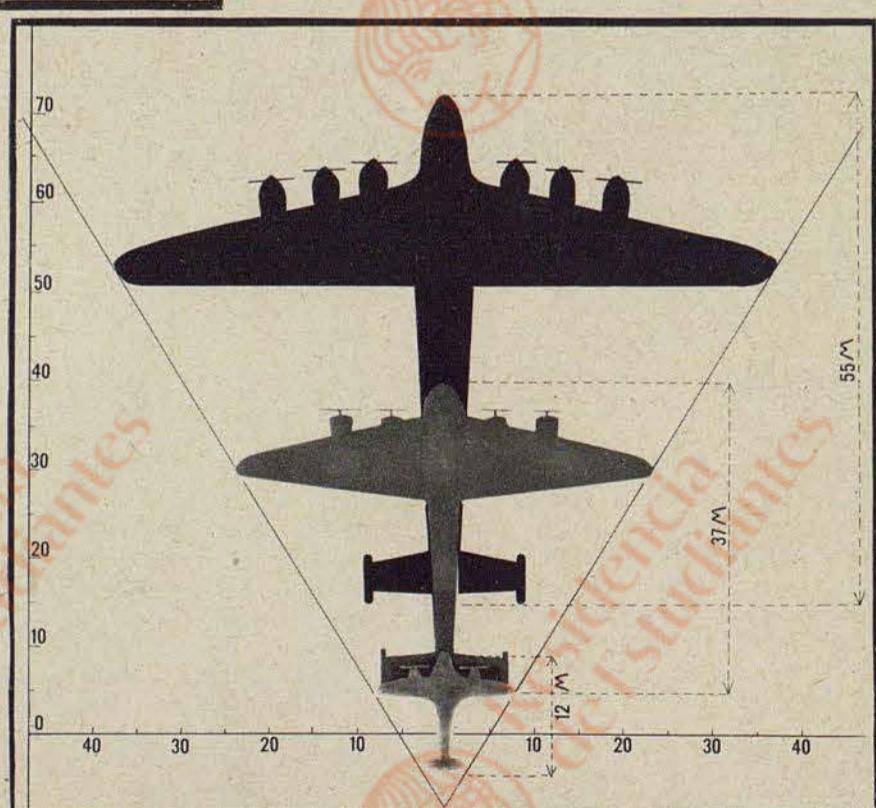
Restent donc 2 tonnes de charge utile, soit 4 bombes de 500 kilos chacune !

La loi

de la puissance portative

Les calculs établis ci-dessus n'ont aucunement pour but de rabaisser les mérites des ingénieurs des Etats-Unis : 2 to de charge utile, cela représente, somme toute, le poids de 20 passagers et si, en temps de paix, on envisage un rayon d'action de 9.600 kilom., on pourra très bien transporter 100 passagers avec tout le luxe possible. Mais la machine projetée n'est pas et ne peut être bonne pour des buts de guerre, car elle est soumise à la loi de la force portative. Or, la machine doit être d'autant plus grande que cette force doit être plus puissante. Axiome qui implique pratiquement qu'une machine de 5 to de force portative doit avoir une envergure de

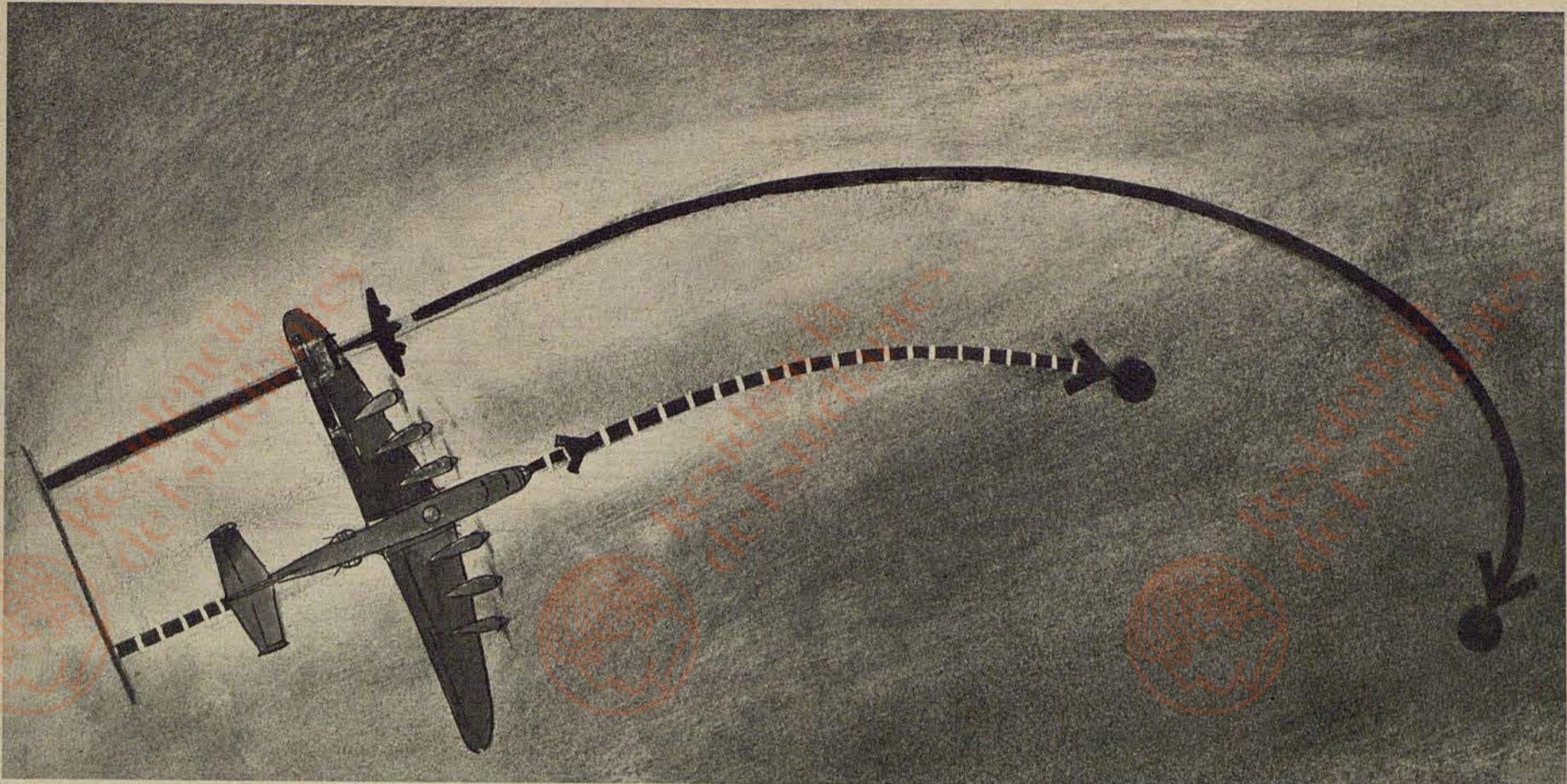
16 m 50 environ, une machine de 30 to de force portative une envergure de 50 m., une machine de 57 to, force portative, une envergure de 75 m. (voir le tableau à droite). Le dernier exemple indiqué est celui de l'avion de bombardement de 100 to. Il arrive donc à la limite extrême de ce que, probablement, on ne pourra dépasser d'ici deux ou trois ans dans les constructions d'avions. Vouloir augmenter encore de telles dimensions est un rêve d'avenir. La vitesse de l'avion de bombardement de 100 to est de 480 kilomètres à l'heure à 7.500 mètres de hauteur. Cette vitesse, elle aussi, est liée au type projeté et ne peut être changée sans que se trouvent également modifiées à leur désavantage les autres caractéristiques, par exemple le rayon d'action, car...



...la loi de la vitesse

veut que, en effet, si l'on double la vitesse, la puissance motrice soit octuplée (voir tableau à gauche). Si donc un avion de bombardement de 100 tonnes doit atteindre un encrois de vitesse de 150 kilomètres, la puissance des moteurs devra passer de 12.000 à 27.000 CV, mais le rayon d'action diminuera alors presque de moitié. Du reste, il est techniquement impossible de placer sur un tel type d'avion une force motrice de cette puissance. Un avion géant de bombardement ayant une vitesse de 480 kilomètres à l'heure...

cela veut dire, pratiquement :



1. Infériorité de vitesse

Le croquis montre le rapport entre les dimensions réelles de l'avion de bombardement de 100 tonnes et celles d'un avion de chasse du type moderne des « destroyers ». Les lignes indiquent les parcours accomplis

dans des temps égaux par les deux machines. On voit que, par ses dimensions, l'avion de bombardement de 100 tonnes présente un objectif énorme aux attaques, étant beaucoup plus grand que le « destroyer ». Il se

peut que l'armement de l'avion de bombardement soit d'une étonnante puissance... mais pas avant deux ou trois ans. Quant il sera employé, l'armement des chasseurs aura également fait des progrès.

2. Infériorité dans la rapidité d'ascension

Dans le même temps où un avion de chasse moderne atteint, par exemple, 300 mètres de hauteur, l'avion de bombardement de

100 tonnes se hisse péniblement à 100 mètres. Sa force de montée est donc des deux tiers inférieure à celle de son adversaire.

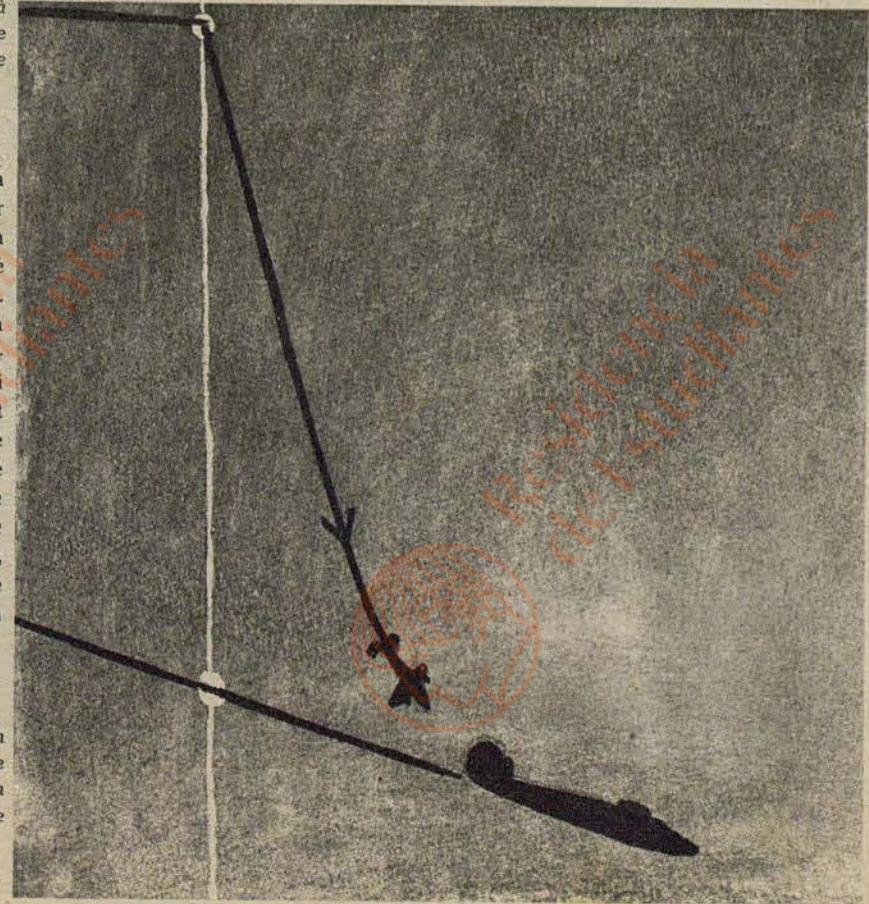
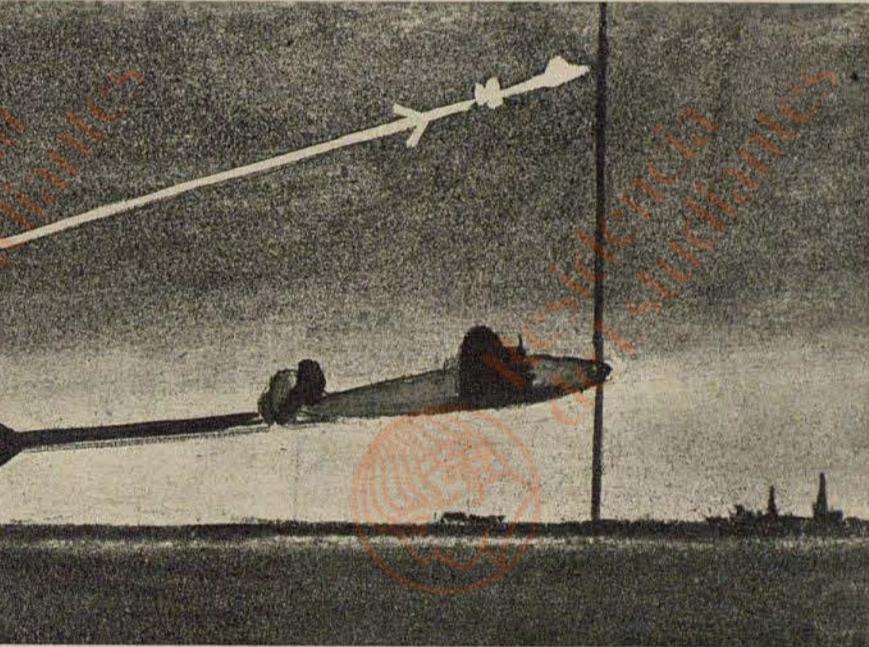
Si l'on veut juger de la valeur militaire d'un avion de bombardement de 100 tonnes, aucune question n'est peut-être aussi importante que celle de la tactique. Déjà, le problème d'accroître le rayon d'action de 9.600 à 12 ou 13.000 kilomètres exige qu'on envisage, à côté des questions de pure technique d'aviation, celle de la tactique. Un avion employé pour des buts militaires doit être en mesure, sans que la limite extrême de ses capacités de vol soit mise en question, d'éviter les barrages de D.C.A., soit latéralement, soit en prenant de la hauteur, ou encore, dans le combat, de donner son maximum de vitesse sur un espace de quelques centaines de kilomètres. La question tactique

devient particulièrement importante si, à la menace générale que doit représenter ce géant, s'ajoute celle d'une escale en Angleterre, car, dans ce cas, l'infériorité tactique devient encore plus manifeste. Par le regroupement de sa charge, l'avion de bombardement de 100 tonnes n'améliore pas sa puissance ascensionnelle, ni ses performances en piqué ; il ne devient ni plus rapide, ni plus petit. Il reste une bonne proie pour les avions de chasse et la D.C.A. En outre, l'idée d'une escale en Angleterre restera toute platonique pour les deux ou trois prochaines années, comme, du reste, celle de l'emploi de cet avion de bombardement, et d'ici-là bien des choses se passeront.

3. Infériorité en piqué

Si l'avion de bombardement de 100 tonnes veut pratiquer le vol en piqué, si important du point de vue tactique, son intérêt comme arme de combat s'accuse davantage. L'avion de chasse

pratique le piqué en verticale et en se redressant il supporte une énorme pression. La construction de l'avion de 100 tonnes ne lui permet qu'une descente en plané.



Fin

Residencia de estudiantes

Les Uniformes, voilà notre Spécialité

Des milliers de mains habiles et de cerveaux entraînés travaillent assidûment, dans nos ateliers, à la confection des plus pratiques et des meilleurs uniformes pour la victorieuse armée allemande. A l'aide des machines les plus modernes et par les méthodes les plus rationnelles, on obtient le rendement maximum. Tous ces progrès techniques profiteront, après la guerre, à l'ensemble de l'industrie allemande du vêtement et, par là, dans le monde entier aux consommateurs se fournissant en Allemagne.

FACHUNTERGRUPPE UNIFORM-INDUSTRIE
DER WIRTSCHAFTSGRUPPE BEKLEIDUNGSDUSTRIE
BERLIN W 62



Residencia de estudiantes

Hensoldt DIALYT

Jumelles prismatiques pour voyage-sport-chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)

Suite de la page 8

Sur la mer maudite

puissons l'eau; au bout d'une demi-heure, nous avons la certitude qu'il sera impossible de nous maintenir à flot et que nous allons périr misérablement, car nous ne pouvons maintenir le bateau.

Un bateau surgit de la brume

Nous scrutons désespérément l'horizon, mais on ne reconnaît plus rien, ni à l'avant ni à l'arrière, car nous nageons dans une épaisse brume blanche. La bourrasque hurlante nous prenant de travers, nous avons failli chavirer et la barque est à moitié pleine d'eau, quand soudain, au moment de la plus grande détresse, nous distinguons à travers la brume le haut flanc d'un navire. J'arrive à déchiffrer son nom : *Scotia*. Un coup de vent chasse la brume et je vois que le *Scotia*, bateau de 4.000 tonnes environ, reste échoué sur un banc de sable.

Pour le moment, nous voilà sauvés. Nous grimpons sur l'épave. Le bateau a été effroyablement dévasté par les bombardiers allemands. Nous n'y découvrons ni vivres ni eau potable.

Voix dans la tempête

Mes hommes et moi, nous tenons conseil et décidons d'attendre sur l'épave la fin de la tempête et de réparer notre chaloupe avec laquelle nous poursuivrons ensuite notre route vers l'Angleterre. Nous commençons par y épurer l'eau et nous remettons tout bien que mal l'embarcation en état.

La marée monte, la carcasse de notre épave grince et craque, la brume retombe et nous enveloppe de nouveau.

Tout à coup, nous entendons des voix et nous apercevons une assez

grande chaloupe au moment où elle va aborder notre épave. Nous aidons un sous-lieutenant français et ses quinze fantassins à en descendre et à monter à bord. Nous sommes maintenant vingt. La tempête redouble, les vagues deviennent toujours plus fortes. Resté sur le pont avec quelques soldats, je vois nos deux chaloupes brisées par la violence du flot.

Nous passons la nuit à l'intérieur du bateau, toutes écoutilles fermées, car les vagues, hautes comme des maisons, balayent le pont. Nous avons beau chercher, nous ne trouvons rien à manger, rien à boire. Les fantassins ont découvert un saxophone et un accordéon et ils dansent aux sons de ces instruments sous la faible lueur que projette une lampe à carbure. Sous le choc des vagues, le bateau ébranlé craque dans toutes les jointures et menace de se briser. Le saxophone beugle, l'accordéon gémit. Les fantassins ont certainement dû boire, les faces sont cramoisies, les regards vitreux.

Le sergent frappé de folie

Soudain on entend des coups de feu et un grand diable tout nu se précipite de je ne sais où, un revolver dans chaque main, et tire au hasard. L'officier d'infanterie me crie que c'est son sergent qui, sans doute, est devenu fou. L'homme court après les deux soldats qui jouaient du saxophone et de l'accordéon et veut leur brûler la cervelle. Heureusement, il n'atteint personne et, changeant d'idée, monte sur le pont où il est aussitôt emporté par une vague, englouti dans la mer des damnés.

La nuit passe, la tempête se calme. Je réunis mes hommes, les sépare des fantassins, et nous commençons à construire un radeau avec des planches et des barils. Il fait jour maintenant, des avions anglais volent en

cercle au-dessus de nous. Dans l'espoir qu'ils nous apercevront et viendront nous chercher, nous assemblons quelques bouts d'étoffe, bleu, blanc, rouge, et nous les hissons. En effet, un grand bateau à moteur, ayant à bord trois Anglais, s'approche de notre épave, mais la mer est encore trop agitée et ils ne peuvent accoster.

Nous sommes presque morts de faim et de soif, mais j'encourage mes hommes à continuer la construction du radeau. Nous fabriquons même un mât et, avec des nappes, nous confectionnons une voile.

Au bout de quatre jours, le travail est terminé. La mer est plus calme, le vent reste constant et souffle vers le sud-ouest. Les fantassins et leur officier, eux aussi à demimorts de faim et de soif, ont passé tout ce temps sans rien faire. Ils se décident enfin à inspecter encore une fois la cale pour tâcher d'y découvrir peut-être un peu d'eau, quelques vivres. La mer est plus calme, mais pas assez cependant pour que j'ose y lancer mon radeau.

Une découverte terrible

Mes hommes et moi nous discutions, groupés autour du radeau, quand, soudain, nous entendimes de terribles cris venant de l'intérieur du bateau. L'officier d'infanterie, suivi de ses gens, ne tarde pas à apparaître sur le pont. Ils sont descendus dans la cale et l'ont trouvée pleine d'eau et de cadavres de soldats français et anglais.

Je crie à mes hommes : « Au radeau ! » Nous voulons le lancer à l'eau, mais les fantassins cherchent à nous empêcher. Ils ne veulent pas mourir sans nous. Alors, mes hommes et moi nous tirons nos revolvers. Les fantassins se jettent à genoux, priant Dieu et leur lieutenant de les sauver. Celui-ci, appuyé au bastingage, saigne de la

tête, il est sans doute tombé en courant. C'est à peine s'il peut parler, tant il est épuisé. Et il murmure : « Construisons tout de suite un radeau ». Mais nous sommes déjà loin sur la mer des damnés.

Près de nous, une mine flottante...

Je ne sais plus bien ce qui s'est passé ensuite. Le vent nous poussa d'abord vers le sud-ouest. J'ai dû dormir longtemps, cramponné aux planches du radeau. M'étant réveillé un instant, j'aperçus mes hommes qui s'efforçaient d'atteindre une tonne de forme pointue et je les entendis qui disaient que c'était sûrement une de ces tonnes dans lesquelles les Anglais mettent de l'eau et des vivres pour les naufragés. Mais je reconnus aussitôt que c'était une mine. J'espérais presque qu'elle nous tuerait tous. Pourtant nous dérivons sans pouvoir l'atteindre.

Enfin, vint le salut. Un matin, vers 4 heures 30, nous échouâmes sur la côte française, non loin de Gravelines, près du petit fort Philippe. Deux postes allemands étaient de faction sur la côte. Je ne me rappelle plus exactement comment nous sommes parvenus jusqu'à l'entrée du village. Mais, tout à coup, nous voilà entourés de soldats allemands qui nous donnent à boire et à manger. Il était temps : nous mourrions de faim. On nous offre du café, du pain blanc et du vin. Un adjudant accourt et nous fait encore donner une bonne soupe bien chaude et bien épaisse. Puis on nous roule dans des couvertures, on nous couche sur des lits où aussitôt nous nous endormons.

*

Jamais je n'oublierai ces jours, ces nuits sur la mer des damnés, ni l'accueil des soldats allemands à Fort-Philippe.

Senking



De vastes installations de cuisine
Boucherie - installations de cuisine

SENKINGWERK HILDESHEIM

Il y a dans le sport tant de choses curieuses...

Cor Kint vient d'annoncer ses fiançailles

Au fond, les fiançailles d'une nageuse n'ont rien de particulier. Pourtant, le cas présent vaut la peine d'être considéré de plus près : l'affaire sentimentale de cette excellente nageuse hollandaise Cor Kint ne manque pas d'intérêt. C'est que l'homme de son choix est un matelot allemand, Fritz Fiffel, originaire de Dresde, et, lui aussi, nageur passionné. L'élément commun y semble avoir favorisé l'inclination des coeurs. Dès leur mariage, la Hollande aura perdu une vedette de la natation au bénéfice de l'Allemagne.

Guérie par la natation

La natation belge est fière de sa « Caroentje ». Fernande Caroen a, jusqu'ici, établi 27 records de crawl et plus d'une fois elle a battu les records mondiaux de Ragnhild Hveger. Son infatigable entraîneur, Edmond Everaerts, a beaucoup contribué à ses succès. C'est à l'âge de 13 ans qu'elle vint chez lui. « Caroentje » était menacée de tuberculose et les médecins lui avaient conseillé de faire beaucoup de natation. Depuis, Fernande Caroen a atteint l'âge de 20 ans et, en la voyant aujourd'hui, on se dira que grâce à une natation appliquée, « Caroentje » et son entraîneur ont réussi à envoyer les méchants bâtonnets aux quatre mille diables.

Schmeling ne sait pas chanter

Ce n'est plus un secret que l'ancien champion de boxe Max Schmeling

s'est fait parachutiste. Au cours d'un entraînement sévère, Schmeling a fait ses preuves de soldat. Son sous-officier n'avait qu'un seul gros chagrin : Max ne sait pas chanter. C'est-à-dire qu'il chante, mais que sa voix de basse n'est pas belle et qu'on ne l'entend guère. Mais s'il y met du sien, alors tous les chiens et tous les chats fuient le voisinage de la compagnie en marche. Quand une compagnie chante, tout un chacun doit chanter. Le sous-officier ingénieur vient de résoudre ce problème d'une manière très simple : pendant le chant, Max a reçu l'ordre d'ouvrir la bouche et de faire semblant de chanter. Ainsi, Max ne se fait plus remarquer, bien que sa voix ne se fasse plus entendre.

Des reines de beauté olympiques

C'est à Amsterdam, en 1928, que la ravissante Ethel Catherwood, de Californie, fut, pour la première fois dans l'histoire des Jeux Olympiques, élue « Miss Olympia », reine sans couronne. Elle remporta la médaille d'or pour saut en hauteur. A Los Angeles, en 1932, la Suédoise Ingeborg Sjöqvist, spécialiste du saut artistique, disputa le prix de beauté « non-officiel » à l'Américaine Eleanor Holm. La blonde et gracieuse Suédoise était la grande favorite. Même la victoire d'Eleanor Holm dans le 100 mètres de natation sur le dos, établissant un nouveau record mondial, n'y changea rien. Quand Miss Holm quitta la piscine, ses lèvres brillaient du même rouge

ardent qu'au moment du start. Elle trouvait une petite consolation dans son rouge à lèvres résistant à l'eau.

Des incidents olympiques

La course de Marathon couvre une distance de 42 195 mètres. Pendant plus de deux heures et demie, même le meilleur coureur peut subir un accident quelconque : il peut trébucher ; un coup de soleil, une crampe d'estomac peuvent le forcer à abandonner. Au cours des Jeux Olympiques de 1908, à Londres, l'Italien Dorando s'écrasa pendant le dernier tour de piste et la disqualification le priva de la victoire, parce qu'il s'était fait aider pour se remettre debout, ce qui lui avait permis de terminer le parcours. Une scène aussi dramatique se passa à Los-Angeles. Le troisième Japonais à l'arrivée était Gon. Déjà il avait franchi 42 188 mètres — quelques pas seulement le séparaient de la ligne d'arrivée... quand il s'écrasa comme frappé par un éclair. Un nerf devait être froissé et la fatigue générale l'avait fait tomber. Voilà le petit homme jaune étendu à terre ; de tous les côtés, on se précipite pour le secourir. Mais les Japonais ne disposent pas seulement d'un entraînement de première classe, ils connaissent aussi à fond les lois du sport. Energiquement, Gon refusa toute aide, fit un dernier effort de volonté et, presque sur une seule jambe, il se traîna jusqu'à la ligne d'arrivée. On le posa sur une civière et on l'emmena. Si son accident était arrivé quelques douzaines de mètres plus tôt, il aurait, après une course de presque 42 km. 150 échoué aux dernières foulées.

Un skieur,

le « meilleur soldat de Suède »

Le lieutenant Wilhelm Hjuckström, capitaine de la patrouille suédoise de skieurs militaires qui remporta la palme à Cortina, était parti en voyage pour la vallée d'Ampezzo, déjà honoré de la distinction de « meilleur soldat de Suède ». En manière d'introduction, disons qu'il a conquis ce titre honoraire lors d'un grand concours de l'armée suédoise. Un important groupement d'officiers suédois devait prendre part à une course à skis de 30 kilomètres, laquelle exigeait non seulement une maîtrise absolue de ce sport, mais encore toutes les connaissances militaires concernant l'orientation, la lecture de la carte, ainsi que le tir et le lancer de grenades à main. Le porte-drapeau Wilhelm Hjuckström sortit vainqueur de ce concours difficile et, en récompense, il fut aussitôt promu lieutenant. Wilhelm Hjuckström appartient à une famille paysanne qui est fière que ses quatre fils aient réussi à devenir des officiers de l'armée suédoise malgré leur extraction modeste. Wilhelm (30 ans), Gerhard (29 ans), Patrick (27 ans) et Edor (24 ans) sont originaires de Sörelse, dans la province de Norrland, tout près de la frontière de Laponie. Elsa, leur adorable sœur, est, comme ses frères, depuis sa première jeunesse, une virtuose du ski.



Elegance et Chic distinguent

Kaweco

Stylographes et Porte-mines

A Kaweco fountain pen and pencil are shown lying on a dark, textured surface. The pen is silver-colored with a black cap and barrel. The word "Kaweco" is engraved on both the pen and the pencil. The case is open, showing the pen and pencil inside.

C'est un plaisir de sentir,
en écrivant, la belle forme
pratique du Kaweco

Chaque magasin spécialisé s'empressera de vous montrer les fournitures modernes de Kaweco.

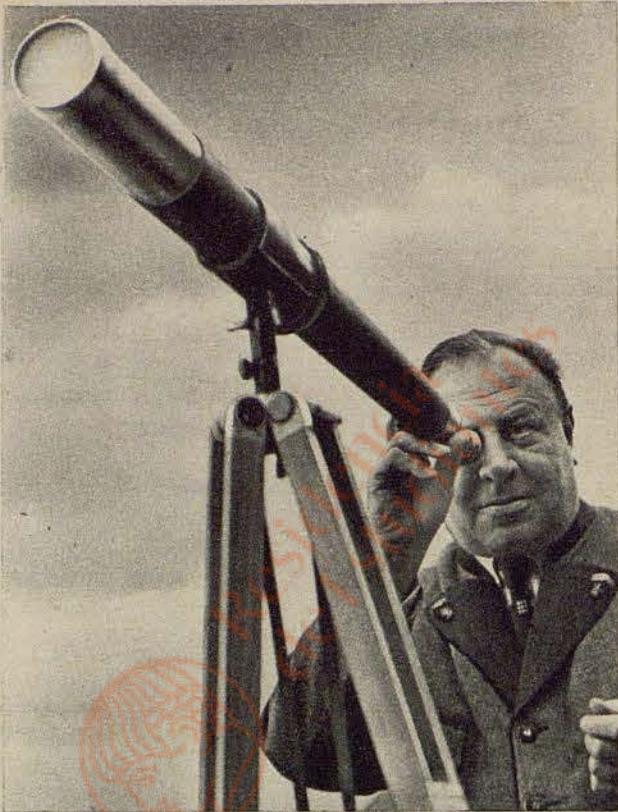


Un petit flirt avec la vedette. Au Wolfgangsee, devant l'hôtel du « Cheval blanc », un télescope satisfait les curieux pour deux sous. Il rapproche de nos yeux ce beau paysage et, plus encore, il permet aux curieux de jeter un coup d'œil dans la propriété d'Emil Jannings. Mais l'acteur dispose d'un instrument semblable, monté dans son jardin, et grâce auquel il peut, de son côté, dévisager les curieux. (Ci-dessus, à droite.)



Un an auparavant

« J'incarne l'Oncle Krüger. Voulez-vous faire la mise en scène ? » Ainsi était conçu le télégramme qu'Emil Jannings avait adressé au metteur en scène Hans Steinhoff. « De tout mon cœur ! » répondit le télégramme arrivé par retour du courrier. Ainsi furent jetées les bases du film « L'Oncle Krüger ». De toutes ses forces, Jannings se plongea dans ce travail captivant. Les préparatifs durèrent un an, alors le scénario était arrivé au point où l'artiste pouvait entrer au studio en tant que président du Transvaal



Un conseil de guerre au Wolfgangsee

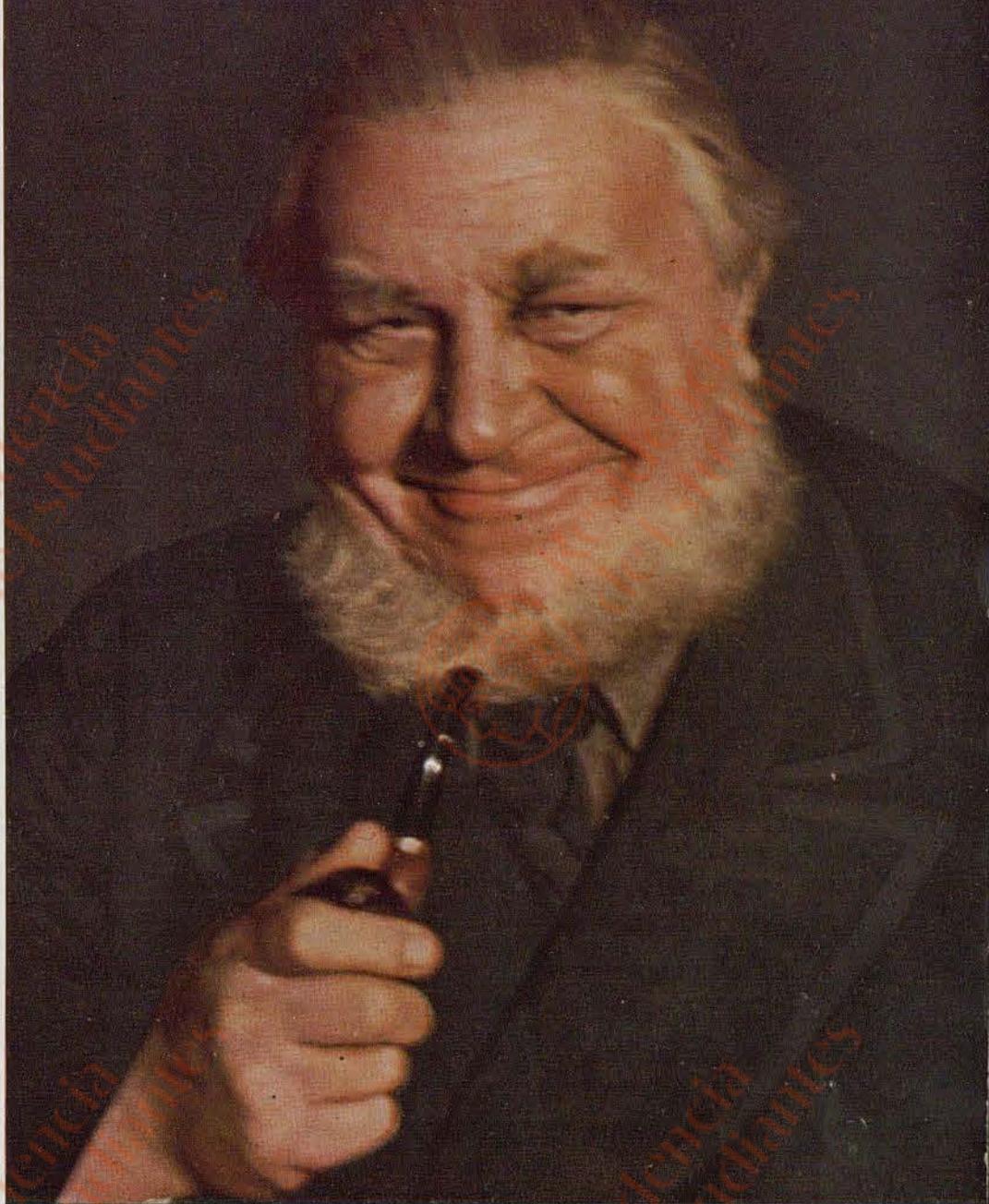
Le manuscrit commence à avancer. Les scènes naissent les unes après les autres du travail commun. Jannings explique chaque détail à ses collaborateurs. Des questions d'architecture, des problèmes de musique, les difficultés du répertoire se posent et sont résolus par un travail assidu. Même une promenade dans le parc (à g.) ne peut interrompre le sujet. Harald Bratt, l'un des auteurs du scénario, Jannings et le metteur en scène Steinhoff se trouvent toujours en présence de nouveaux problèmes. Par conséquent, les minutes que Jannings peut consacrer à sa femme sont telles compétées... Et s'il arrive vraiment à l'accompagner dans une petite promenade (à droite), même alors leur conversation ne roule que sur un seul sujet : « L'Oncle Krüger ».





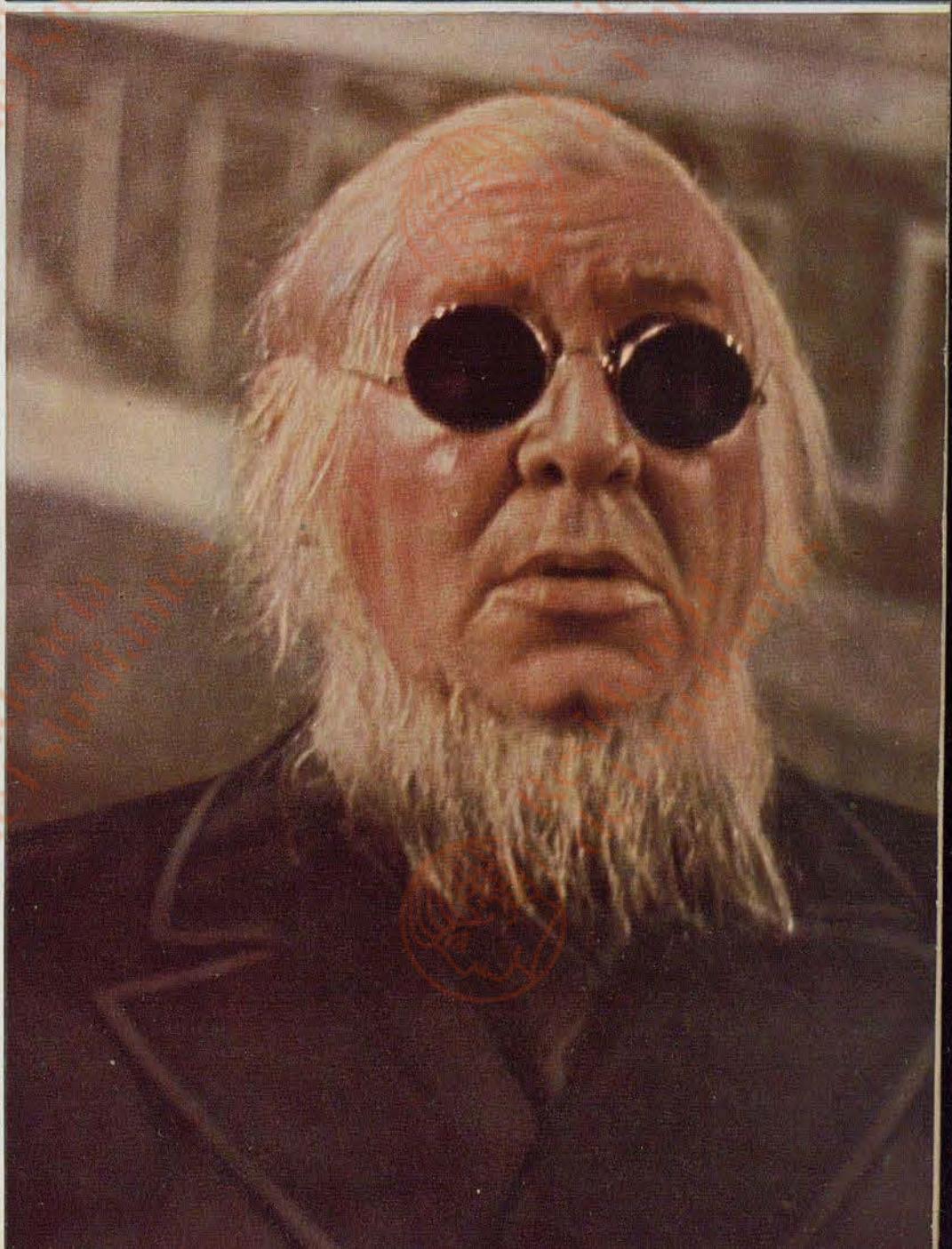
La tragédie a commencé

Toute la magnificence de l'Empire se reflète dans la réception que la vieille Queen a préparée à l'oncle Krüger au Buckingham Palace. L'homme d'Etat, paysan trapu et si robuste, un patriarche au cœur juste, lutte pour le droit de son peuple à la vie (à droite)



La fin tragique

Jusqu'à la défaite amère, la république paysanne se défend contre la supériorité des forces anglaises. La victoire lui échappe; elle perd la liberté. Aussi émouvante que cette tragédie est la transformation que Jannings applique au masque de son Oncle Krüger, pendant les derniers jours de la vie brisée de ce héros (à droite)



...et au cinéma

Residencia
de Estudiantes



Le symbole
du printemps :
le bouleau

Dans les régions alpines de l'Allemagne méridionale, c'est une toute vieille tradition que célébrer les premiers jours du mois de mai par un bouleau. Il symbolise la fin définitive de l'hiver et l'arrivée de la belle saison.

En présence de tous les habitants du village, au son de la musique, et dans une atmosphère de gaîté, le bouleau est dressé sur la plus grande place de chaque village. Cette coutume témoigne encore aujourd'hui de l'ancien culte. Ainsi le tronc de l'arbre doit être écorcé, car les méchants esprits se cachent entre le liège et le bois, comme on peut le voir par les insectes qui y ont leur demeure et encore par le fait que l'éclair frappe à cet endroit.

Cet immense bouleau est dressé par les garçons du village; de longues perches soigneusement attachées l'une à l'autre doivent le supporter. Plus tard on danse la «danse des rubans» autour de la couronne. Au cours de la ronde, les danseurs nouent des rubans multicolores à l'arbre. Un symbole du dicton : les petits ruisseaux font les grandes rivières, marqué par l'ardeur vitale du mois de mai. Dans la Grande-Allemagne, cette vieille tradition a connu une renaissance générale.

Le premier mai, «Fête Nationale du Peuple Allemand», tous les villages et toutes les villes du Reich plantent leur bouleau





Le Professeur Hilbert, de l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Berlin, en train de polir une statue de bronze et émail. Il est le seul en Europe qui puisse actuellement réaliser des œuvres plastiques de cette technique

Une technique vieille de 2600 ans

Fusion du métal et du VERRE

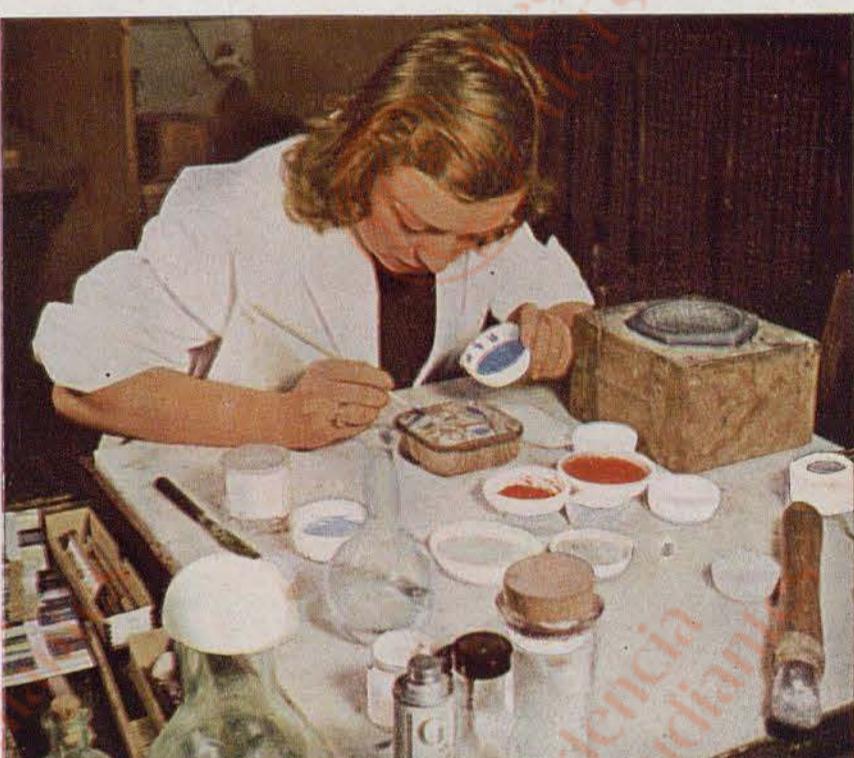


Un « maître » du ruban d'argent a créé ce beau plateau en disposant artistiquement les cloisons en ruban d'argent pour recevoir l'émail

L'art de la peinture sur verre à fond métallique était connu déjà dans l'ancienne Chine au temps de la dynastie Han, au Japon et dans les couvents byzantins du Proche-Orient. Puis cet art se perdit et fut redécouvert dans les temps modernes. Il faut une grande habileté technique et une longue expérience pour réaliser des œuvres de haute valeur et il n'est pas surprenant qu'elles atteignent alors des prix sensationnels, comme le petit reliquaire du trésor des Guelphes, évalué à 80.000 marks.



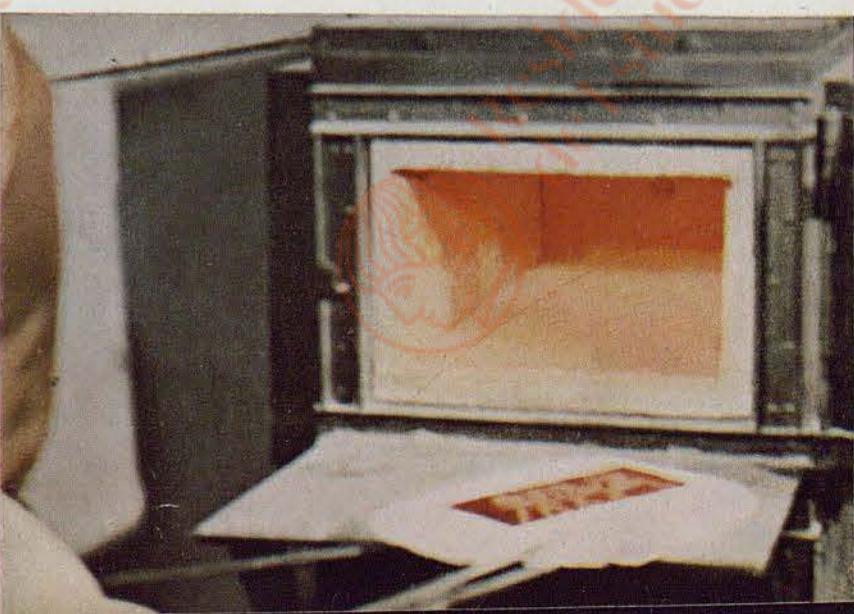
Le choix des couleurs se fait sur de petits échantillons déjà passés au four, car le verre pilé change de couleur au four



Le verre chimiquement coloré est mis dans les creusets de fusion



Une coupe prête pour l'émaillage est soumise à un dernier examen avant d'être introduite dans le four spécial où, soumis à des températures de 700 à 900 degrés, l'émail sortira durci et tel que le montre le cloisonné ci-dessous





La danse parlante

Gracieuse et agile, une danseuse se balance devant le sombre rideau d'un music-hall. Elle s'arrête, chancelle, se rattrape, et continue. Les spectateurs applaudissent, mais la danseuse disparaît... Elle a dansé pour quelqu'un d'autre. Elle ne demande pas d'applaudissements pour elle-même. Comme c'est drôle! Un peu plus tard, elle reparait...



Par ses attitudes et ses gestes classiques, elle imite, en dansant, un clown qui pendant une minute s'adonne à de folles cabrioles. Et quand les spectateurs commencent à admirer ce magnifique clown féminin, elle disparaît de nouveau derrière le rideau.



Tout à coup, les projecteurs la révèlent dompteuse. En attendant, les spectateurs ont compris. Car, après chaque figure, il y a le numéro du programme qu'elle avait d'abord annoncé par la pantomime de sa danse. Une danse « parlante » qui représente :

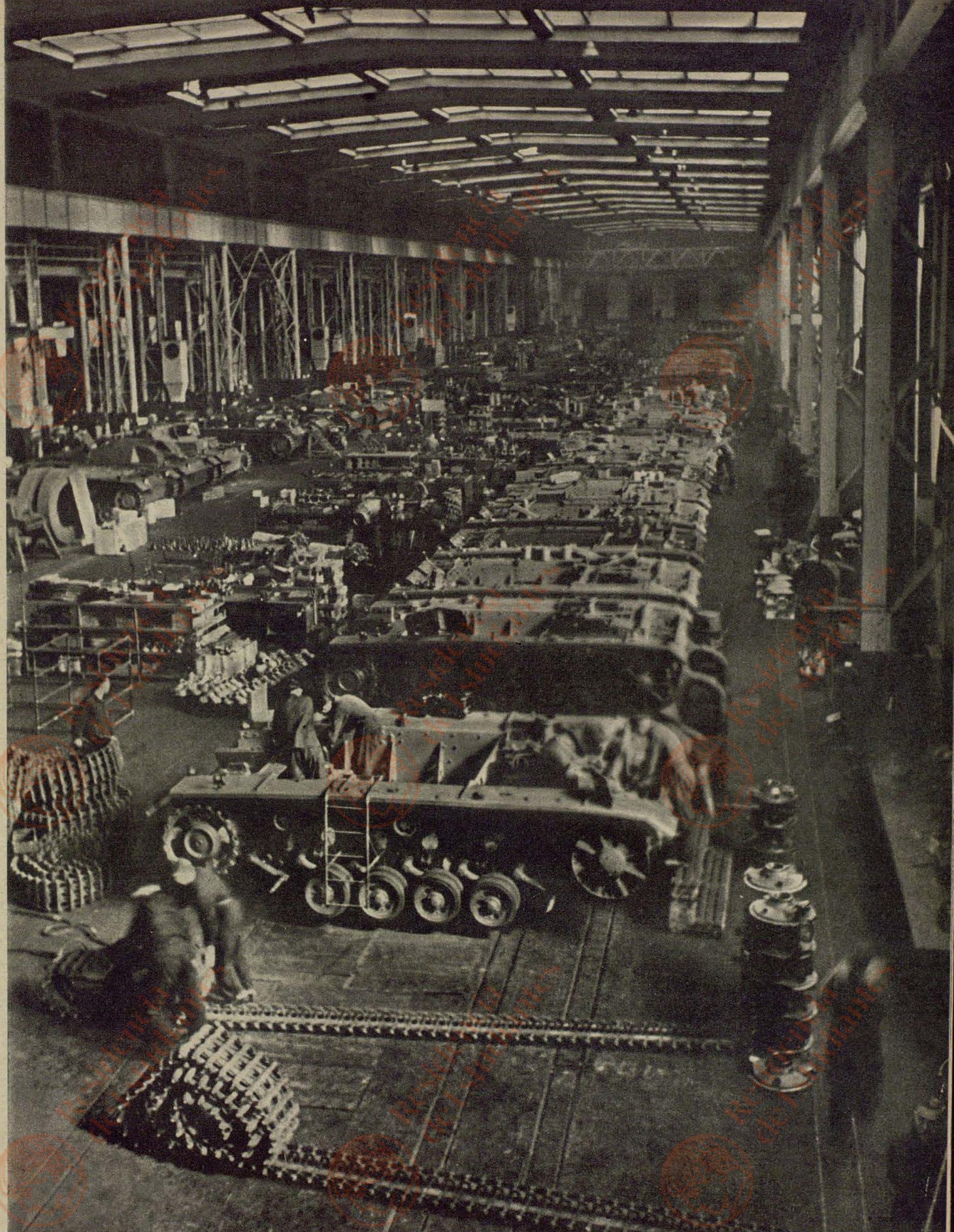
Un entr'acte danisé



Monsieur le directeur s'incline et exprime ses remerciements. Tous les caractères ont été mimés par Ilse Meudtner, la première danseuse de l'Opéra de Berlin. Depuis longtemps, l'Allemagne et l'étranger connaissent cette créatrice de danses originales et gaies.



« Ah ! Ah ! Voilà les jongleurs ! » Ilse Meudtner saute comme une balle, jonglant avec des ballons invisibles. Ainsi, le problème consistant à représenter un jongleur par la danse a trouvé une solution charmante.



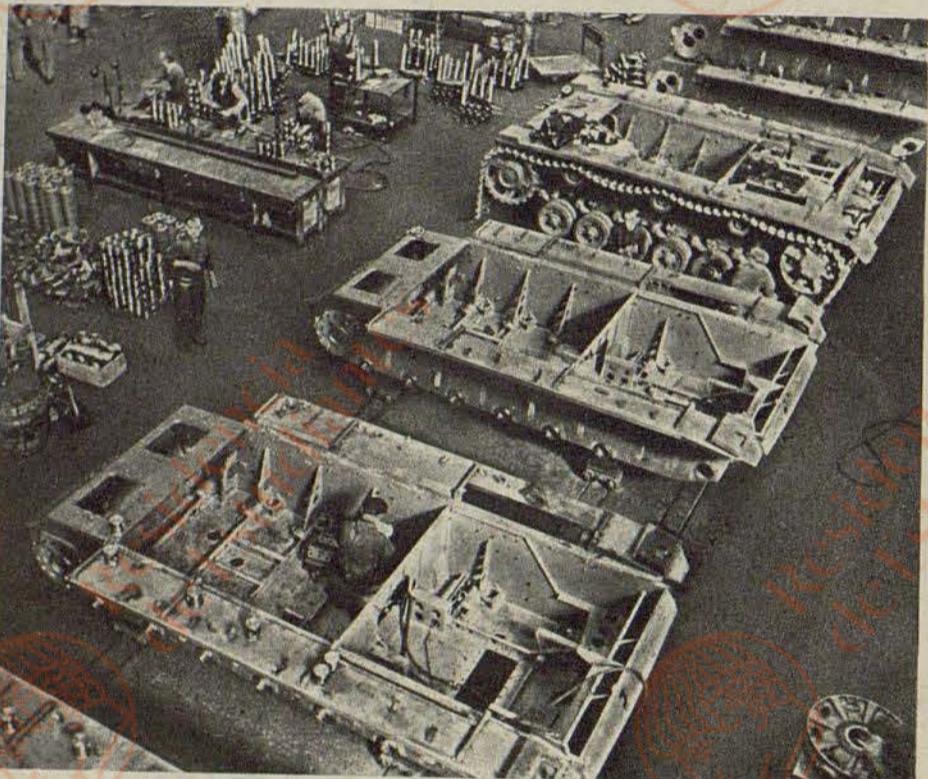
Une armurerie de l'armée allemande

Des mains humaines œuvrent de gigantesques colosses d'acier alignés et rangés en ordre. Des marteaux cognent, des outils retentissent sur le sol cimenté ; l'acier frappe l'acier ; tout l'atelier vibre aux accents d'un travail intense. Ici tourne une grue gigantesque ; elle semble silencieuse dans tout ce vacarme et, comme en jouant, elle soulève un des géants de fer et l'emporte. En une chaîne sans fin, les chars d'assaut achevés quittent l'atelier en roulant. Car ici, dans ce hall, naissent...

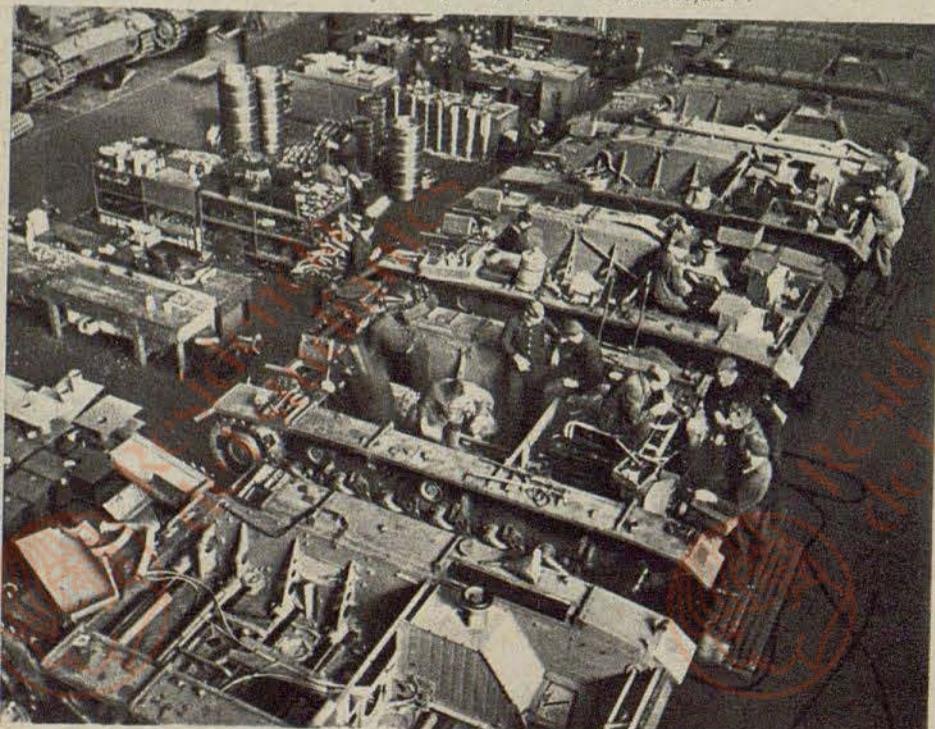
... Des
voitures
blindées
à la chaîne

Photos par Arthur Grimm,
de la PK.

1. Des voitures blindées — encore en forme de barres. L'un des dépôts de barres de fer brut et de pièces détachées avec lesquelles on construit les voitures blindées. L'industrie de guerre allemande dispose d'immenses réserves de matières premières

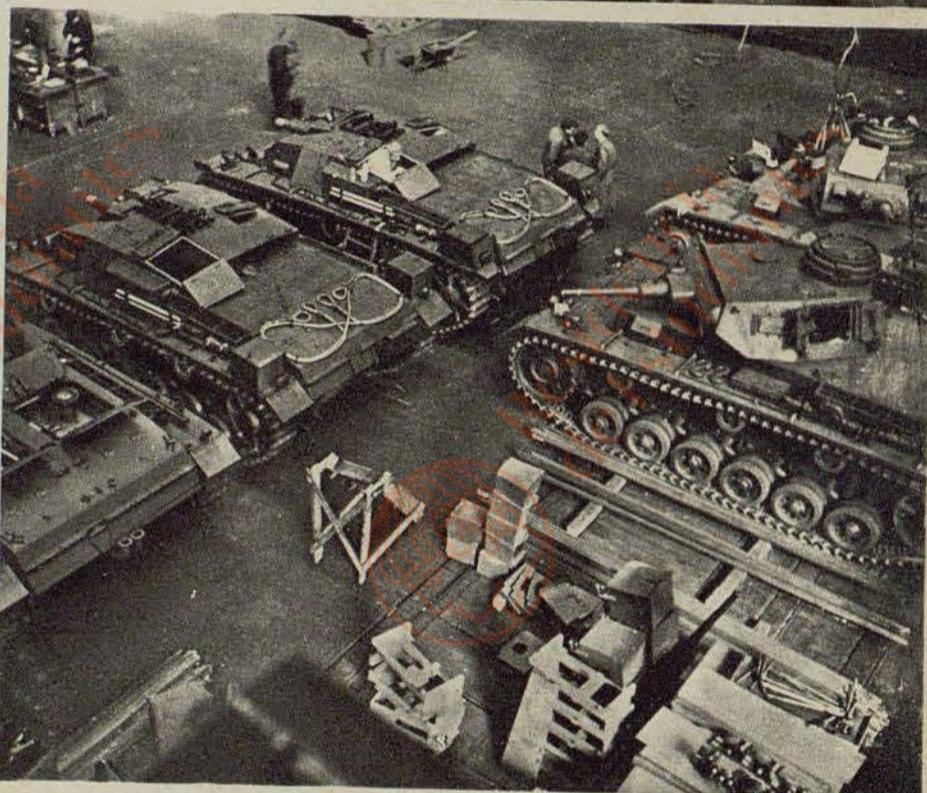


2. D'énormes caissons de fer présentent pour ainsi dire la forme originale de la voiture blindée. C'est de ces caissons, et dans un court délai — exemple du travail soigné allemand — que sort l'engin qui a fait ses preuves au cours de la guerre. A côté des « caisses » encore vides, le photographe découvre déjà...

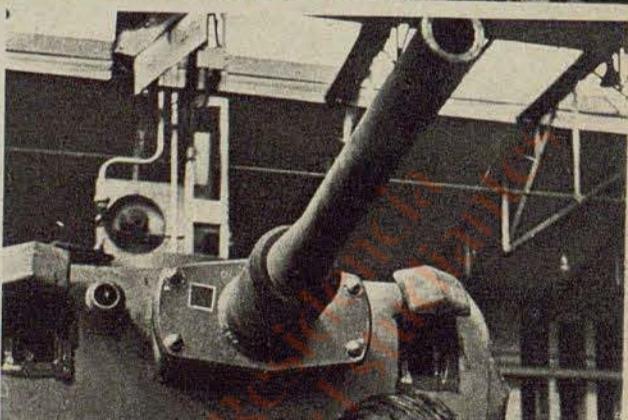


3. ... des voitures blindées, en train d'être « garnies ». Ici, l'on commence déjà à installer les machines, travail qui exige la plus grande précision. Quand la voiture blindée est équipée de tous ses accessoires, elle est...

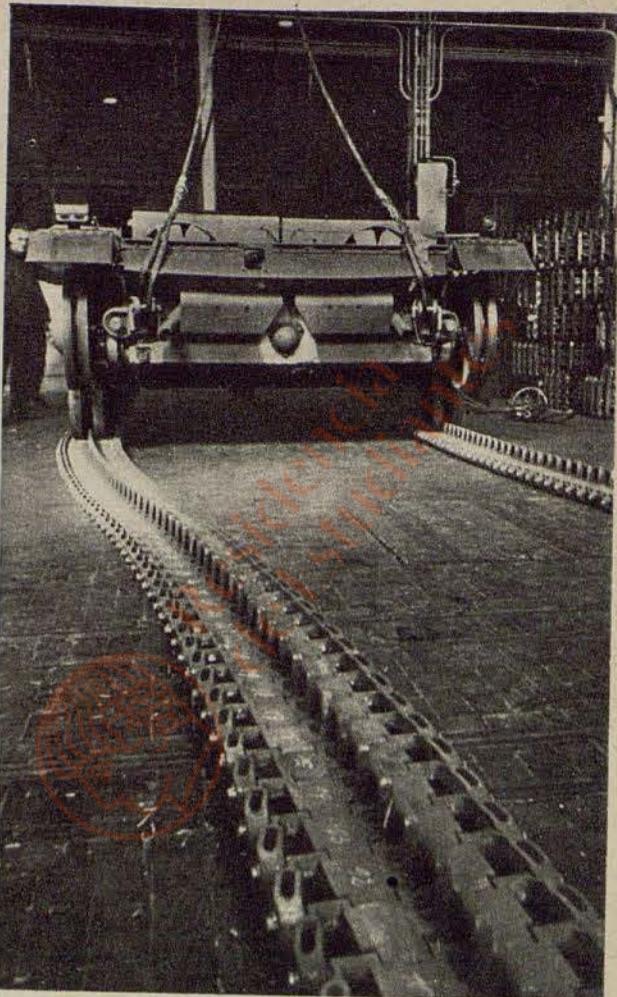
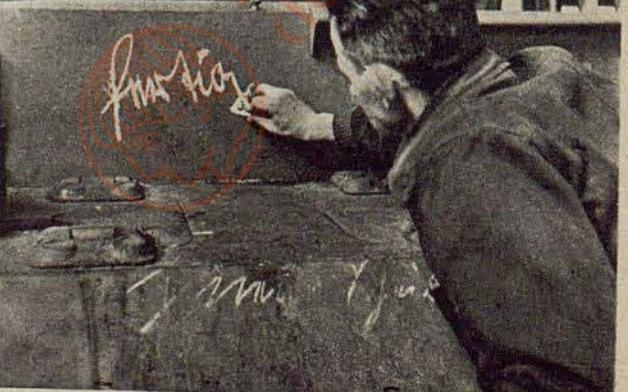
... montée sur des che-
nilles d'acier. Ce n'est
que maintenant qu'elle
prend son « profil » bien
connu qui distingue la
voiture blindée de tout
autre véhicule de l'armée allemande



5. Au bout de la « chaîne »
La partie supérieure de
la voiture blindée a été
fixée sur le châssis ache-
vé. Maintenant, il ne
tient plus que quelques
manipulations pour que
le colosse d'acier puisse
quitter l'armurerie. Et
quand...



6. ... l'ultime finissage est
accompli, le contremaître
trace à la craie le mot
« fini » sur le front d'acier
de la voiture blindée...
Encore une nouvelle arme,
prête à être mise en
action contre l'ennemi !



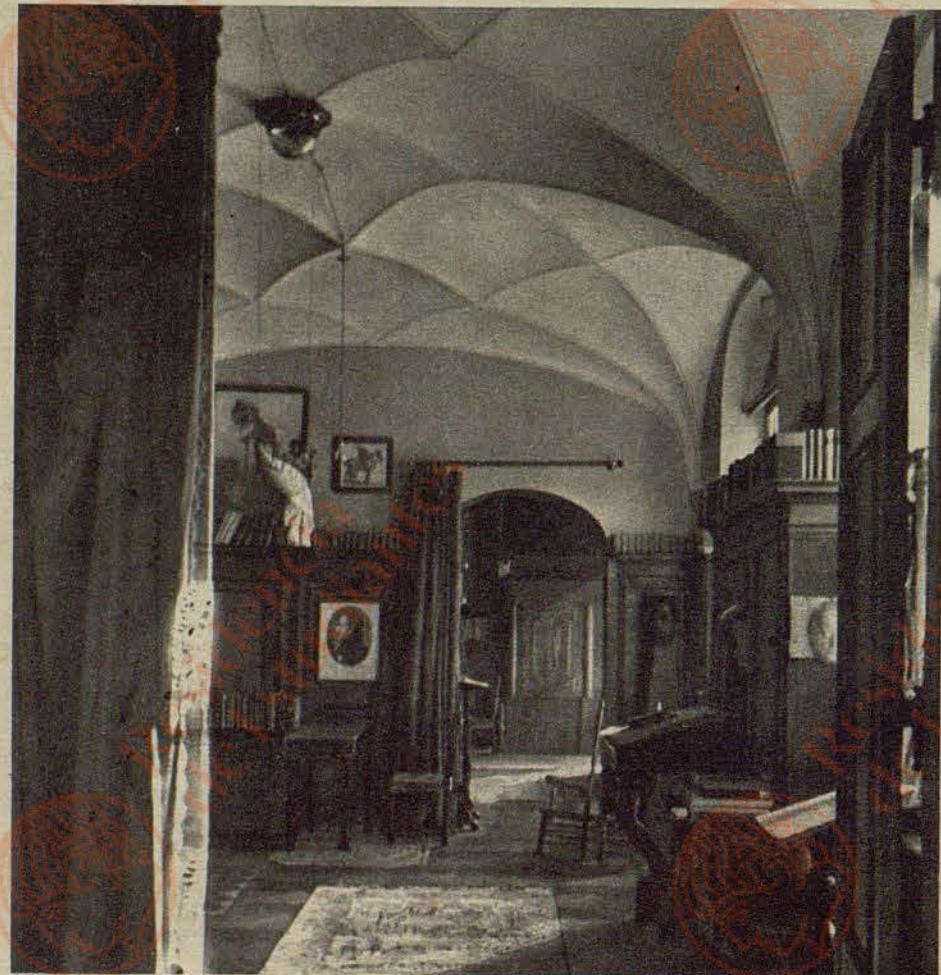


„Signal“ rend visite
à Gerhart Hauptmann

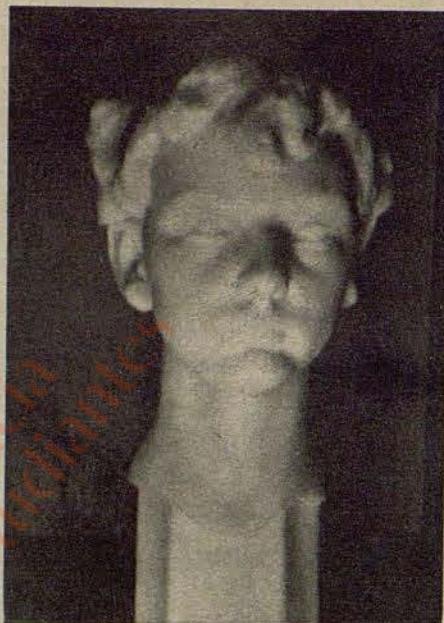
Devant la cheminée du poète. L'envoyé spécial de «Signal», Rudolf van Wehrt, s'entretient avec Gerhart Hauptmann, âgé aujourd'hui de 78 ans. Son œuvre appartient désormais au patrimoine de la littérature mondiale, qu'il a sensiblement influencée dans les années d'avant la Grande Guerre. Devant la cheminée, la femme du poète. Rudolf van Wehrt raconte, dans les pages qui suivent, ses impressions et les choses vues dans la demeure de Gerhart Hauptmann, le «Wiesenstein», près d'Agnetendorf (Monts des Géants)



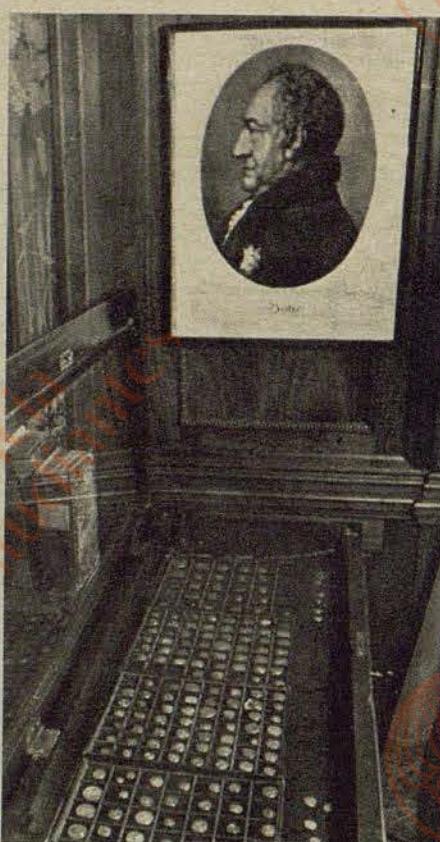
Le hall de la maison qu'habite Gerhart Hauptmann depuis quarante ans. Ce hall mesure 9 mètres de long; il est décoré de superbes antiquités; les peintures évoquent des motifs empruntés aux œuvres de l'écrivain; l'ensemble baigne dans une atmosphère imposante, solennelle.



La bibliothèque et le cabinet de travail, aux voûtes rappelant un « burg » moyenâgeux: le tout est vaste et d'une note très personnelle. Ici, comme dans les autres pièces, le pupitre à écrire debout et le fauteuil à bascule, meubles qu'Hauptmann affectionne particulièrement

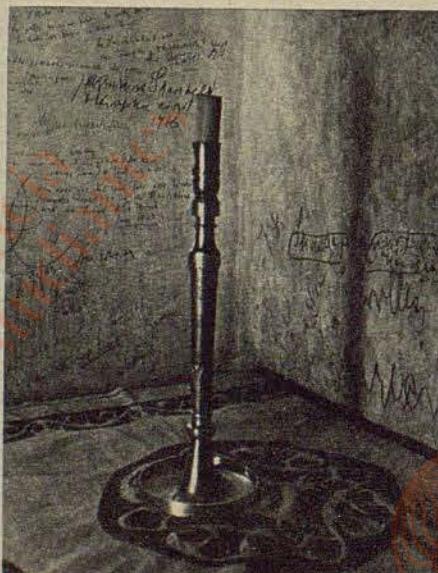


Modelé par Gerhart Hauptmann lui-même! Un buste en cire qui représente le fils de l'écrivain, Benvenuto, encore enfant. Hauptmann s'était d'abord adonné à la sculpture.



Une passion

à laquelle il n'a jamais renoncé: une collection de médailles anciennes. Au-dessus, un portrait de Goethe. Dans toute la demeure, la passion du collectionneur s'est donné libre carrière



Et une habitude qui lui est chère: Les tentures de la chambre à coucher sont recouvertes d'inscriptions: notes hâtives prises au crayon. Ce sont les traces de nuits blanches ou d'un réveil favorisé par l'inspiration.

Chez

Gerhart Hauptmann

AGNETENDORF, l'après-midi. Je descends de l'autobus, venu de Hirschberg. Me voici devant une petite auberge, un ruisseau coule tout auprès. Je regarde le paysage. La vallée s'étend jusqu'au loin; elle est enserrée dans des collines que la neige recouvre encore, une neige que le soleil printanier déjà chaud n'a cependant pas encore fondu. Le regard qui plonge dans la vallée se heurte à de hautes montagnes: c'est la crête neigeuse du Riesengebirge, où le soleil se mire.

Je suis la route qui monte vers la demeure du poète, le « Wiesenstein ». C'est ainsi que j'atteins une colline couronnée d'arbres, puis la porte d'un jardin; je n'ai qu'à la pousser pour pénétrer dans le parc.

A travers les arbres, on distingue la grande maison de l'écrivain — on dirait d'un « burg » — et devant un petit étang dont l'eau est encore couverte de quelques mélancoliques glaçons s'ébattent deux bassets aux longs poils; il y en a même un qui est en train d'éternuer. Très dignes, très drôles, ils viennent à ma rencontre, puis se mettent à me précéder, tout en se retournant de temps à autre pour voir si je les suis.

Arrivé devant la maison, je m'arrête, car deux chevreuils, pleins de fierté, et cependant tout de délicatesse, me saluent du haut d'une corniche. En réalité, ces deux chevreuils sont en pierre. Les originaux sont à Naples, et Gerhart Hauptmann en a fait exécuter une reproduction très réussie. A mes côtés, les bassets trépignent d'impatience. L'un d'eux me tire doucement par le bas du pantalon, comme pour me rappeler que notre visite ne concerne pas uniquement les chevreuils en question.

Et c'est ainsi qu'ils déjouent les efforts que je fais pour considérer un lion en terre cuite, assis devant l'entrée de la maison. Les deux chiens, décidément tout ce qu'il y a de plus domestiques, me poussent littéralement à l'intérieur.

J'ai pénétré déjà dans bien des demeures aux quatre coins du globe; j'ai hanté les palais des rois, des hommes d'Etat, des millionnaires; je sais comment logent les planteurs. En vérité, je me croyais blasé; mais, l'avouerai-je, jamais jusqu'ici je ne me suis senti aussi ému qu'en franchissant ce nouveau seuil. Silencieux et muet, je restais planté là, au milieu du hall, incapable de faire un pas en avant.

Dès l'antichambre, le serviteur m'avait prié d'attendre « Monsieur le Docteur » dans le hall; puis il s'était éclipsé, et les deux chiens l'avaient suivi dehors, leur devoir d'introducteurs ainsi accompli. Qu'on ne s'étonne pas si je me sens tout chose, je dirai presque écrasé, dans la pièce où me voici.

Cette pièce est toute en longueur. Sur l'un de ses côtés, il y a un escalier, qui mène au premier étage, et deux hautes fenêtres gothiques. Elles livrent passage à la seule lumière de cette pièce et cette lumière tire sur le rouge, car le soleil se dispose à nous quitter. Et contre les vitraux, contre la lumière, deux navires dressent leurs hautes voiles nostalgiques.

Je me retourne : en face de la fenêtre, dans la dernière pièce du hall, une tapisserie persane, de dimensions inusitées et d'une valeur inestimable, se déroule du plafond jusqu'à terre.

En silence, je m'assis dans l'un des fauteuils placés devant la cheminée, et je me prends à réfléchir : pourquoi suis-je aussi interdit par l'aspect de ce hall ? Est-ce sous l'effet merveilleux de la lumière, qui transparaît par les hautes fenêtres, ou sous celui des silhouettes des navires nostalgiques ? A la vérité, je ne sais. En continuant l'examen des lieux, je découvre des bahuts et des armoires de tous les siècles. Je découvre un ange de Sienne agenouillé. Tout contre, des œillets rouges fleurissent et contrastent heureusement avec l'or de la statue. Je découvre des peintures et encore des peintures, des emblèmes chinois en or, une statue germanique de la célèbre cathédrale de Naumbourg. La belle voix sonore de Gerhart Hauptmann retentit d'une pièce d'en haut et, du coup, je sais ce qui m'a charmé à ce point : c'est l'esprit de l'être qui a réuni tout ceci, qui a rapporté du monde entier ces œuvres d'art qui ornent cette pièce, qui la constituent en quelque sorte. Quelle que soit la diversité de leur origine, ces objets se sont fondus dans un seul esprit qui embrasse tout, conçoit tout et met tout à la place qui lui revient.

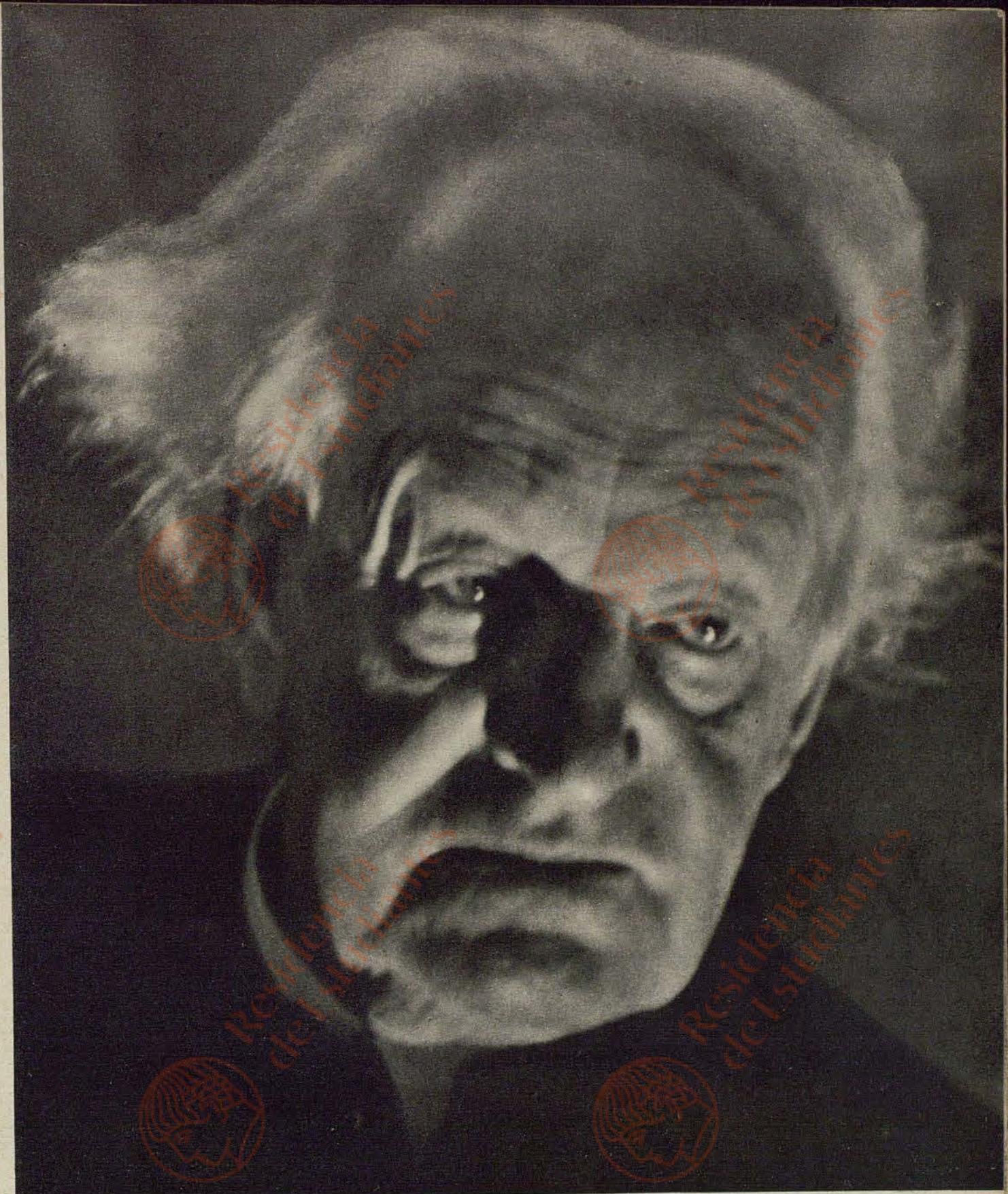
Survient l'épouse de l'écrivain, Mme Hauptmann, une grande femme mince. Elle me conduit à la table où le thé est servi. A sa suite, je parcours ainsi les autres pièces du rez-de-chaussée de ce « burg ». Elle m'attendait patiemment à chaque fois que je ne pouvais m'arracher soit à un ancien Louis Corinth soit à cet autre tableau : un portrait de jeunesse de Mme Hauptmann, à l'impressionnant masque mortuaire de Napoléon, à un ancien portrait de Goethe, à tel bahut, tel tapis, telle armoire.

Aimable et complaisante, Mme Hauptmann ouvre les armoires, ce qui me permet de constater l'amusante et bizarre façon dont l'écrivain a conçu sa bibliothèque : à l'intérieur de ces précieuses armoires reposent ses livres précieux. Ainsi a-t-il capté le bien spirituel de l'univers entier.

Une de ces pièces témoigne de l'attachement que porte l'écrivain à l'antiquité grecque. Voici l'automédon de Delphes et voilà le buste de Socrate ; au mur pendent des photographies de grandes dimensions qui évoquent les lieux immortels où s'épanouissent la civilisation et la gloire des Grecs.

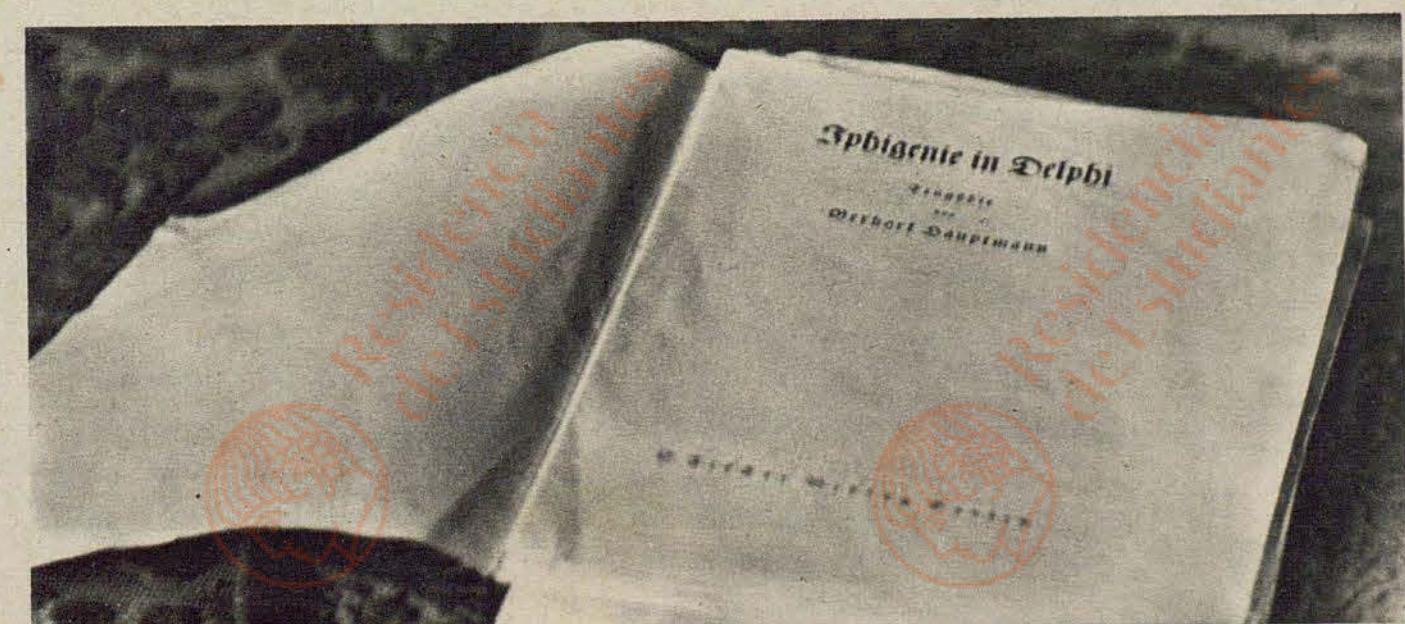
Je ne parviens pas à rompre le silence, je suis à peine sociable — combien je m'en rends compte en suivant la femme de l'écrivain d'une pièce à l'autre — et cela m'opresse. Mais, vraiment, je n'y peux rien, les deux chiens ont beau faire (je ne sais d'où ils sont revenus, mais les voici qui défilent majestueusement à ma suite). On dirait qu'ils m'adressent des regards chargés de reproches, comme s'ils regrettaient d'avoir amené en ce lieu un hôte aussi embarrassé et aussi peu discret.

Mais, sans doute, consentent-ils à me laisser quelque répit encore, et ils s'éloignent après m'avoir jeté un dernier regard réprobateur. Nous voici devant la table où le thé a été servi. Nous attendons le maître de la mai-



Photographié à sa table de travail : le visage du poète

L'année prochaine, on fêtera son quatre-vingtième anniversaire et les théâtres allemands, par centaines, monteront ses pièces, dont les plus anciennes affronteront les lieux de la rampe voici plus d'un demi-siècle. Ses ouvrages sont connus dans le monde entier ; le tirage total atteint les deux millions ; plus de vingt nations ont traduit Hauptmann. Les pièces de théâtre sont au répertoire. Dans son armoire, cependant, une dizaine d'œuvres attendent de voir le jour. Hauptmann vient d'achever la plus importante, "Le Grand Rêve", commencée en 1914.



Une tragédie écrite en pleine guerre de 1940 : "Iphigénie à Delphes"

Les épreuves sont sur la table de travail, et la première aura lieu en octobre prochain à Berlin et à Vienne



Mme Margarete Hauptmann fait résonner

son célèbre stradivarius, dont le jeune poète lui fit un jour cadeau; c'était à l'époque où celui-ci luttait encore pour vaincre les résistances du public et où elle n'hésita pas à lui donner sa main pour la vie. Elle nous rapporte la question qu'il lui fit alors : " Que préfères-tu : une maison, un grand voyage ou un violon ? " Mme Hauptmann choisit le violon, et ce fut un merveilleux stradivarius, datant de 1714, un cadeau précieux à double titre : on sait qu'elle avait brillé dans les concerts. Il va sans dire qu'aujourd'hui l'admirable instrument ne vibre plus que pour le poète et ses hôtes.

son. Mme Hauptmann tire en silence un rideau, caresse une fleur. J'ai tout d'un coup l'intuition de ce que la littérature universelle doit à l'homme dont je suis l'hôte.

Ceci s'exprime en un seul mot : elle lui doit un monde.

Il n'est pas de pays civilisé au monde qui ne l'ait représenté ou ju ; pas de pays qui n'ait introduit les personnages et les idées de Gerhart Hauptmann dans le cercle de ses types spirituels. Ce qui n'empêche que Gerhart Hauptmann est demeuré, dans toutes ses œuvres, un poète allemand ; d'où la valeur toute particulière de

son activité pour l'Allemagne : il a imposé au monde une poésie allemande et des pensers allemands.

L'Allemagne est pour les peuples d'outre-mer un pays romantique, et ce qui les confirme dans cette opinion, ce sont des œuvres telles que « L'Assomption de Maria Hannele » ou « Et Pippa danse », que le plus grand poète allemand vivant leur a léguées.

C'est tout un événement, lorsque Gerhart Hauptmann lit la lecture. Sa voix claire et agréable porte au loin, exerçant toute sa séduction sur l'auditeur qui croit entendre de la musique.

Autre confirmation : l'admirable poème qui a nom « La Cloche Engloutie ». Le professeur japonais Kioshi Naruse, de l'Université Impériale de Kioto, adressait, un jour, un hommage à Gerhart Hauptmann et lui écrivait ceci : « Il y a longtemps que nous possédons des traductions japonaises de « La Cloche Engloutie », et cette pièce est représentée depuis de nombreuses années sur les scènes japonaises. On a chanté dans tout le Japon les chansons de Rautendelein et de Nickelmann, enregistrées, d'ailleurs, sur disques. »

Qu'on me permette d'anticiper : au cours de la promenade que je fis, le lendemain, avec Gerhart Hauptmann, tout le long de la vallée où il réside, et cependant que nous longions les habitations et les lotissements, tout ce que le pays contenait d'habitants vint à notre rencontre, tous voulaient donner la main à Gerhart Hauptmann. Ils saluaient en lui « leur » poète, le poète de « leur » destin. Citez-moi un homme cultivé de n'importe quel coin du monde qui ne connaisse pas « Les Tisserands » de Hauptmann ? Qui n'a pas eu la respiration coupée en voyant s'accomplir, aux feux de la rampe, le destin des tisserands misérables qui peuplent le mont des Géants (et les ancêtres de l'écrivain n'étaient rien d'autre) ? Qui ne connaît « Le Voiturier Henschel » ? Ou encore « Rose Bernd » ? Ou « La Fourrure de Castor » ? Et qui ne connaît la pièce populaire berlinoise de Hauptmann, « Les Rats » ? Et le « cosmos » de Hauptmann se retrouve derrière le destin d'une famille allemande dans les pièces « Avant le lever du soleil » et « Avant le coucher du soleil ».

Le « cosmos » ne serait pas complet, si le poète ne l'habitait en quelque sorte. Le sort de l'artiste se manifeste dans « Le Collègue Crampston » et « Michael Kramer ».

Pour le monde au delà des mers, il n'est pas sans importance que

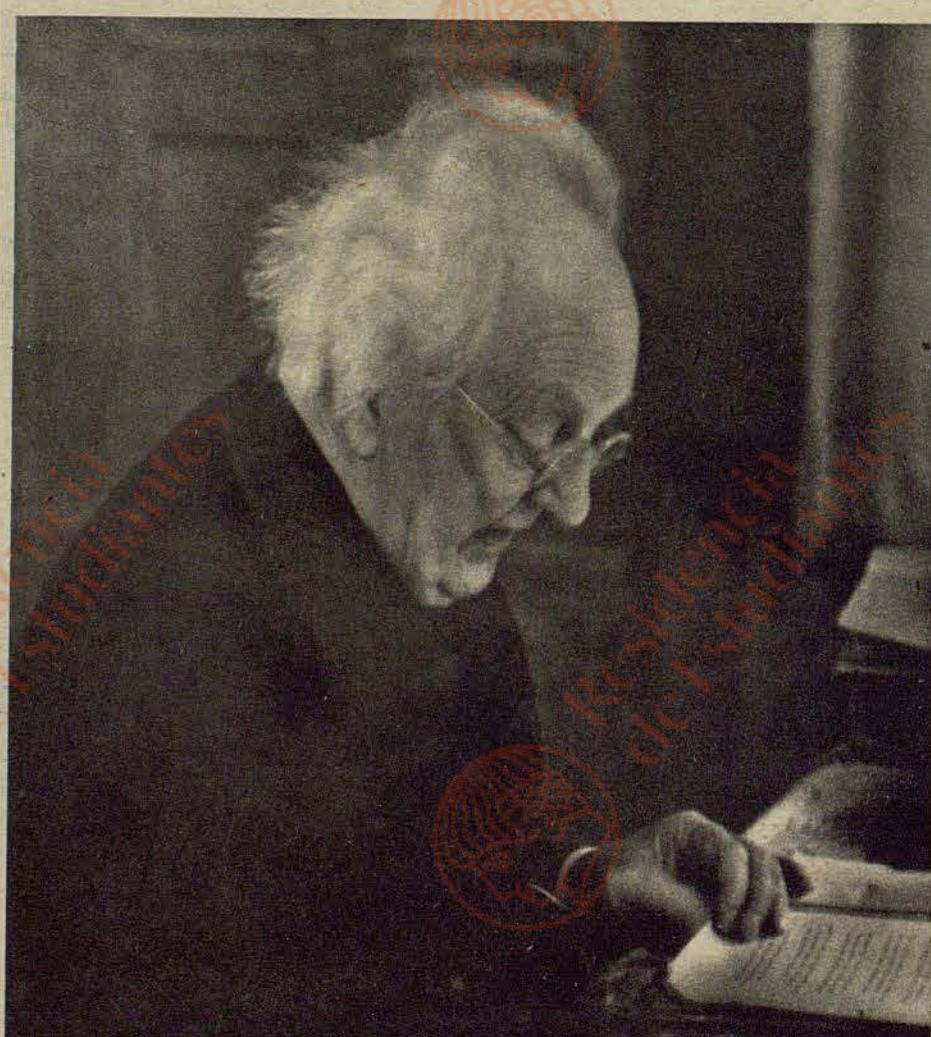
l'Allemagne ait une histoire, une histoire qui était déjà ancienne et glorieuse à l'époque où les Etats d'outre-océan commençaient à vivre. Un poète allemand ne saurait l'ignorer. Gerhart Hauptmann s'est résolument engagé dans les dédales de cette histoire en écrivant les deux pièces magistrales intitulées « Florian Geyer » et « L'Otage de l'empereur Charles ». Impossible, dans le cadre qui nous est imparti, de citer ne fût-ce que les titres de toutes les œuvres hauptmanniennes qui ont porté loin au delà des frontières le roman de la poésie allemande.

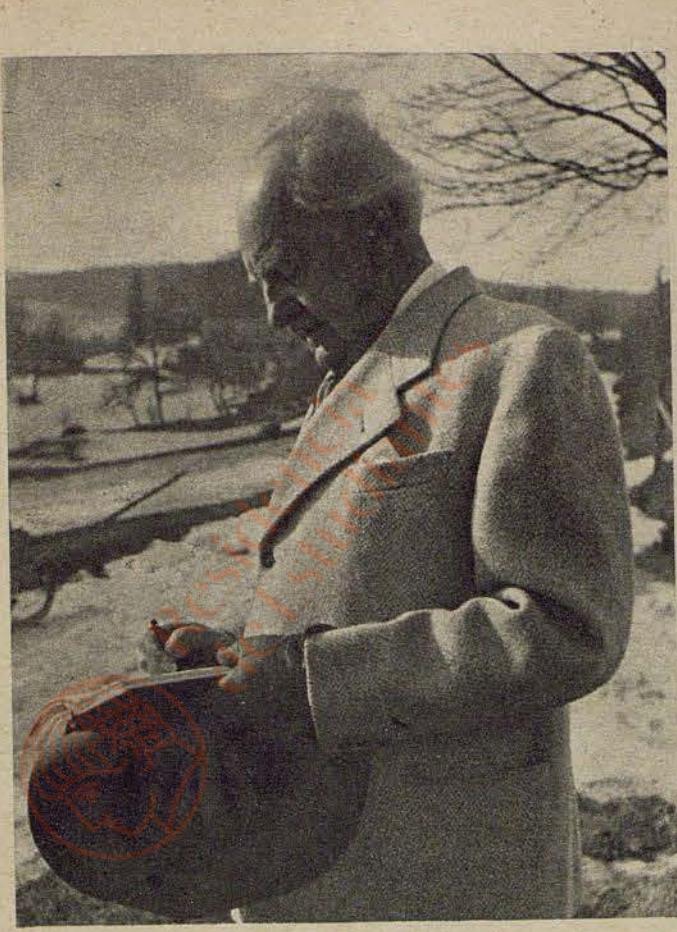
Ses œuvres en prose : « Emmanuel Quint », « L'Hérétique de Soana » qui, pendant plus de six ans, dormit dans son tiroir et devait devenir l'un de ses plus grands succès ; « Le Livre de la Passion », l'une de ses œuvres les plus personnelles, ces titres me reviennent à la mémoire, cependant que j'accompagne silencieusement la maîtresse de maison et que nous nous tenons présentement devant la fenêtre.

D'un seul coup, la porte s'est ouverte. Une servante apporte des petits gâteaux. Les chiens se précipitent à l'intérieur en jappant de joie. Et puis c'est Gerhart Hauptmann en personne, un homme de grande taille, habillé de noir, la tête aux cheveux neigeux ; il vient rapidement à moi, tient ma main dans la sienne, rit et, avec une sûreté étonnante qui dissipe l'embarras du premier moment, il dit tout son regret de nous avoir fait attendre aussi longtemps.

Je n'oublierai jamais cet entretien. Des pièces avoisinantes, les bateaux nous faisaient signe, les petits bateaux qui pendent à tous les murs. A ma question : « Celui-ci est-il une pirogue mélanésienne ou africaine ? », nous voici en train de voguer sur les océans du vaste monde. Et Hauptmann se met à nous parler de l'Amérique, de l'Angleterre, de l'Italie, puis il fait un mouvement de la main qui récitatif le

Suite page 38





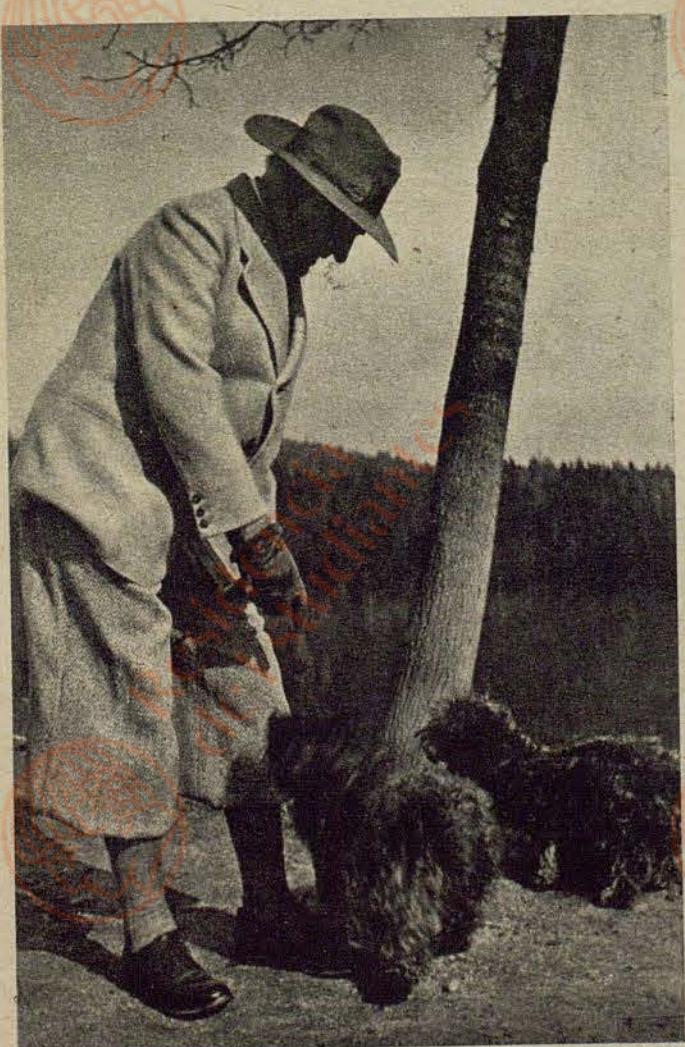
L'écrivain au travail . . .

La journée de Gerhart Hauptmann est sévèrement ordonnée. "Le matin, nous dit-il, je n'arrive guère à prendre mon élan. A 11 heures, j'entreprends mes promenades "productives", comme je les appelle. Seul, bien entendu. J'aime travailler en plein air. Pour parer au mauvais temps, je me suis même fait construire un promenoir couvert. Presque toutes mes œuvres sont nées ainsi, dehors, au sein de la nature. Mes deux bassets, Fax et Ballu (photo en bas), m'accompagnent parfois. Hélas! mes poneys, Allegra et Jack, et l'âne Zettel ne sont plus. Des années durant, j'avais aussi un cheval de selle. Je ne connais d'ailleurs pas de meilleur exercice physique... Quant à mon armoire, elle est bourrée de carnets. Malheureusement, mon écriture est plutôt difficile à lire; en Allemagne, il n'y a que deux personnes qui la déchiffrent. A 14 heures, on déjeune. Après quoi, je fais ma sieste. Vers 16 h. 30, je dicte à ma secrétaire, qui depuis douze ans fait partie de la maison, jusqu'à 20 heures. Tout en dictant, je me promène de long en large (photo de droite); mon fauteuil à bascule m'offre, à la rigueur, une position plus commode. Le dîner est à 20 heures. J'aime que des hôtes m'entourent; les gens d'expérience m'intéressent tout particulièrement. Il arrive souvent que la nuit est déjà avancée lorsque nous nous séparons. Le vin est un narcotique agréable. A vrai dire, je n'en bois que pour bien dormir".



Dans la petite ferme

A côté de l'écrivain, son serviteur Fritz qui, dans la journée, fait les fonctions de majordome, cependant que le soir il sert à table des mets de choix. Il y a trente ans qu'il est dans la maison. Gerhart Hauptmann était le fils d'un aubergiste d'une station balnéaire de Silésie, Obersalzbrunn; le jeune homme fut mis à la charrue et c'est en maniant la fourche à fumier qu'il s'est initié à l'agriculture. Ceci se passait dans la ferme de son oncle; on l'y avait envoyé, lui, l'enfant choyé de la famille, depuis ses succès peu brillants au lycée de Breslau. Mais l'adolescent de 16 ans, mince et trop élancé, n'était pas fait pour les efforts corporels. Ce qui ne l'a pas empêché de conserver l'amour du sol: il vit au milieu de paysans, de forestiers, de pêcheurs. Dans ses pièces sociales, il a merveilleusement décrit leurs peines, leurs caractères, leurs joies. Il s'entretient journallement avec eux au cours des promenades qui le conduisent à Kiesewald, où il possède un joli petit lopin de terre.



Des sensations d'autrefois —

qui font sensation aujourd'hui



Non, elle n'est pas pliable.
Elle obéit à sa propre loi, à un «principe immuable». En renonçant délibérément au moindre détail étranger à la photographie même, elle a su atteindre une précision exemplaire.

Rolleiflex et Rolleicord sont impérissables. Elles conservent leur précision du premier jour malgré l'emploi le plus réitéré. Elles sont constamment prêtes à être utilisées. La précision proverbiale de la Rollei est, ne l'oublions pas, la condition fondamentale des photos détaillées avec un objectif d'une grande puissance lumineuse.

Un nombre prouve-t-il quelque chose?

A la Rollei se sont ralliés

400,000

amateurs, que des premiers prix ont récompensés à d'innombrables reprises.



Rolleiflex
Rolleicord

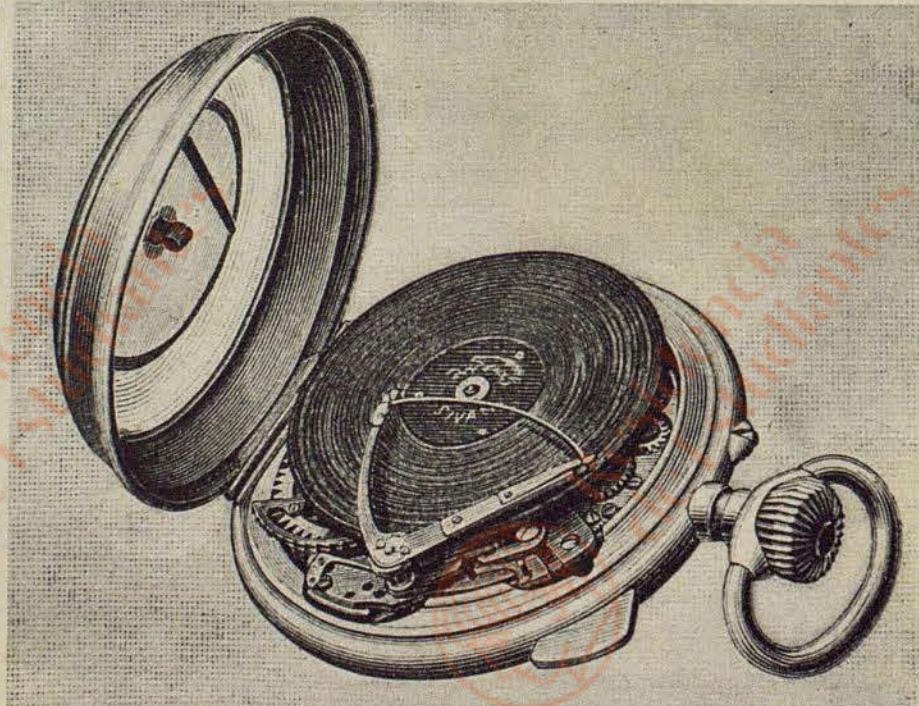
FRANKE & HEIDECKE / BRAUNSCHWEIG



Un « Matin d'automne » immoral
Dans beaucoup de bars américains, on sourit aujourd'hui de ce tableau où le cow-boy a été ajouté ultérieurement. Une plaisanterie, aujourd'hui! Ce « Matin d'automne », de Chaba (sans cow-boy), fit, il y a trente ans, une sensation excessivement grave. M. Combstock, président de la Ligue Américaine de Moralité, avait poursuivi alors le peintre et son éditeur pour l'indécence sexuelle de ce tableau. Ils furent acquittés ; mais quatre millions de reproductions du « Matin d'automne » se vendirent en un clin d'œil



La floraison mortelle
L'agave géant ne fleurit que tous les cent ans, après quoi il meurt. Au Jardin Botanique de Berlin, on attend cette floraison pour 1941. Il y a 100 ans qu'on construit, en Amérique, un échafaudage autour d'un agave en fleur



C'est l'heure qui parle ici

Il y a cinquante ans, Genève se moquait de l'horloger M. Sivan qui faisait breveter sa « montre parlante ». Elle annonçait l'heure à l'aide d'un disque de gramophone minuscule. Aujourd'hui, toutes les centrales téléphoniques se servent du système de Sivan pour indiquer l'heure



Aux premiers rayons de soleil, un petit enfant tout nu s'en va au puits en sautant. Malin et joyeux, on tourne le robinet, et, avec beaucoup de précaution, on s'assure que l'eau n'est pas trop froide. L'eau est froide, évidemment, mais qu'en sent ce « petit poêle vivant » ? C'est de la joie toute pure, rien d'autre. Et voilà, on prend courage, on se tourne... Hiiii, chante une voix claire du vrai bonheur de la belle saison. Et l'aventure dure jusqu'au soir ; même couché, on raconte encore avec fierté le plaisir de ce premier bain d'air.

Puis-je, maman !



LA COURONNE - KHASANA garantit la qualité invariable de tous les produits de beauté Khasana. Soucieux d'une bonne qualité, des employés — ayant fait la preuve de leur expérience — fabriquent et examinent tous nos produits de renom mondial en y apportant tous leurs soins.

KHASANA Pour votre beauté

Khasana : ses crèmes de jour — ses crèmes de nuit

Khasana : son rouge à lèvres — son rouge pour les joues

Khasana : sa poudre pour les soins du visage — son vernis pour les ongles

Khasana : pour la beauté des yeux

PERI ce nom dit tout

Peri la crème à barbe
Peri les lames de rasoir
La friction Peri · Le fixatif Peri
La crème Peri à base d'hamamélis
Le dentifrice Peri à base d'eucalyptus

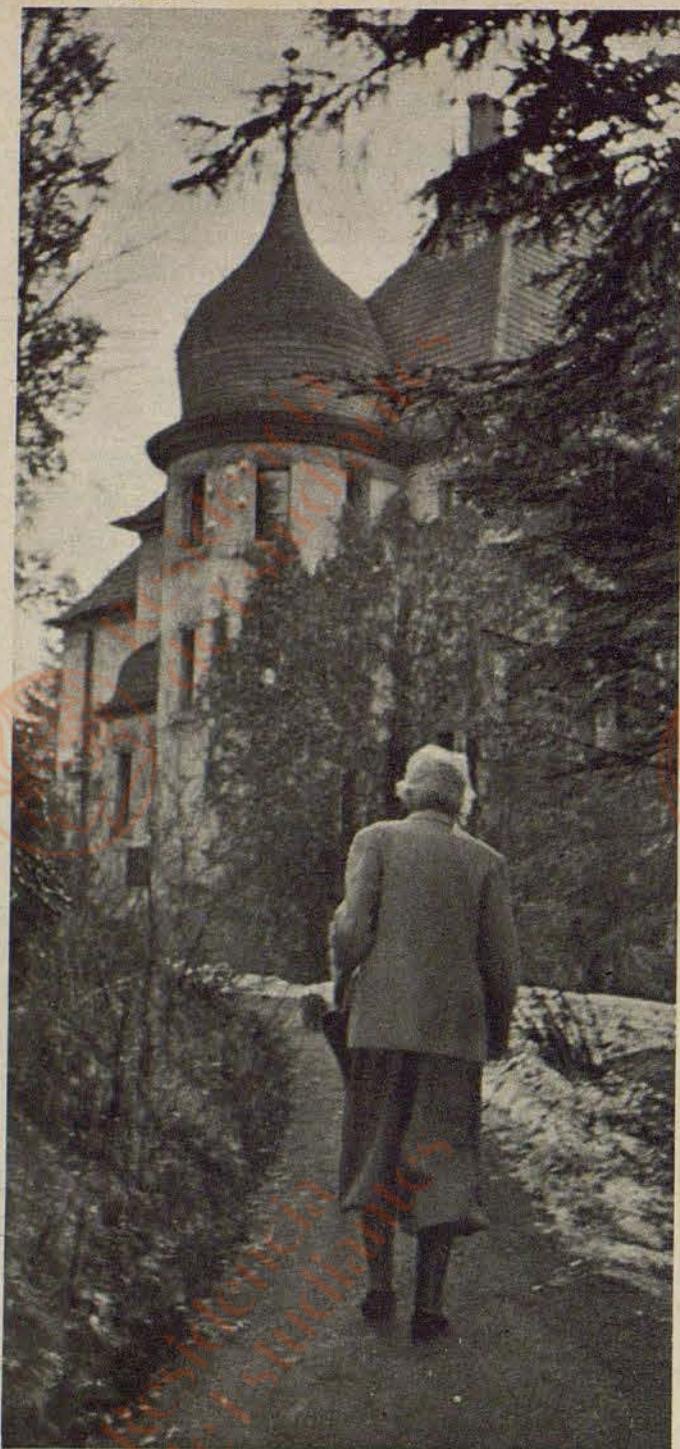
Le tableau des PARFUMS

PRAIRIE
PACIFIQUE
ISOLA BELLA
KHASANA

Dr Kornshaus

FRANKFURT AM MAIN

BOHN



...J'ai pris congé de l'écrivain à l'entrée du parc. A l'arrière-plan, le "Wiesenstein," hospitalier nous apparaît pour la dernière fois»

tout; son esprit réintègre l'Allemagne et ne la quitte plus. Et, au cours de cette conversation à la fois rapide et sensée, et qui aborde tous les points de vue et toutes les rétrospectives possibles, il ramène la totalité des choses à son propre pays.

Comment vit-il en ces temps-ci? Il regarde par la fenêtre les crêtes de la montagne. Il demeure à Agnetendorf et retrouvera, en été, Hiddensee, cette île ravissante, où il a une propriété. Son travail, c'est sa vie. La dernière œuvre qu'il a écrite, «Iphigénie à Delphes», sera montée, en octobre, simultanément aux Théâtres d'Etat de Berlin et de Vienne. Son travail, c'est sa vie. Et, comme pour souligner ce fait, il se leva: on le demandait par téléphone de Munich; un auteur de scénario annonçait son arrivée: une nouvelle version cinématographique d'une œuvre hauptmannienne allait voir le jour.

Comment il travaille? Il mit toute sa patience à nous le montrer: les hauts pupitres, si originaux, et son cabinet de travail dans la tour de la maison, au rez-de-chaussée. Il ouvre une armoire, elle renferme ses manuscrits. L'écriture est fine, menue. Voici comment il a écrit, dehors, au sein du paysage; rentré chez lui, il dictait à sa secrétaire qui dactylographiait, et

quand il pleuvait, il dictait la plupart du temps dehors, car ne s'est-il pas fait construire, dans le jardin, un promenoir couvert? Il nous dit aussi qu'il a deux cabinets de travail. L'un au rez-de-chaussée de la tour — nous y sommes pour l'instant — et l'autre ailleurs. Il se sent longtemps chez lui dans telle pièce, remarque-t-il, puis il a un besoin d'évasion dans une autre. En écrivant, il entend des voix. Et il arrive qu'elles le déconcertent. «Il n'est pas facile d'écrire, ajoute-t-il, quand les voix se contredisent.» Il écrit lentement et peine. Il se corrige d'abondance, rejette bien des choses et ne retient que le minimum. Il nous montre de nouveau ses manuscrits: ratés de toutes parts, retravaillés, recopiés, un travail de patience. Sur une console reposent des diplômes; les prix les plus fameux, les plus grands honneurs lui ont été décernés. Il sourit, fait un geste de la main et repousse le tout.

Nous traversons toute la maison, le poète et moi. Les deux chiens sont de la partie, comme il va de soi, et, cette fois, j'ai leur approbation. Mais ils n'admettent pas que je quitte trop vite la pièce où me voici, et je finis par savoir pourquoi et ce qu'il me faut encore considérer. Il s'agit de la cage aux trois perruches ondulées qui jouissent du calme de la soirée; il s'agit aussi du bel oiseau solitaire qui a une belle tache rouge sur le bec, comme je l'observe tout en m'entretenant longuement avec lui. Puis Gerhart Hauptmann me précède dans une autre pièce. Il s'accoste un instant contre la fenêtre, un long instant, cependant que je m'assieds et dis tout bas aux chiens qu'ils me sont chers.

Le poète reste à la fenêtre, il contemple les ombres du soir; on n'a pas donné la lumière, car n'est-ce pas la guerre?... Une seule lueur, mate, jaune, transparaît par quelque porte. Et nous nous perdons dans nos rêves. Or, voici qu'un son mélodieux bruit d'un bout de la maison à l'autre. Il est lointain et chante singulièrement. Puis il se tait. Puis il recommence; c'est le son d'un violon, un son plein et chantant. Gerhart Hauptmann sursaute un peu, il passe la main sur son front, il interroge tout bas, dans la pièce obscure: «Quel était donc cet appel?»

Et comme je me lève, encore à

demi sous le charme, on nous entraîne au dehors; les chiens nous conduisent, le maître de céans et moi-même, dans la chambre de Mme Hauptmann qui joue du violon. Un stradivarius, précieux s'il en fut au monde.

Nous sommes à table, sous un lustre vénitien d'une clarté sans pareille. J'interroge l'écrivain au sujet du film qui se prépare. Hauptmann se met à rire et, repoussant de la main son verre de vin rouge, il déclare que tout dans l'univers doit suivre un certain ordre et qu'il y a une justice des choses. Nous sommes parvenus au soir de cette journée; au tour du poète d'interroger et d'obtenir une réponse, l'inverse n'est plus vrai. Qu'est-ce que j'en pense? Tout compte fait, la fameuse pirogue vient-elle de Mélanésie? Et de quoi donc avait l'air le New-York de 1939? Et puis Londres, quelle en fut ma vision peu avant la guerre? «Ils n'ont rien d'un peuple continental, ces Anglais», opine-t-il. La jeunesse de là-bas lui a semblé plus sensible aux choses du football qu'au génie.

Après le dîner, apparaît Fritz, qui sert son maître depuis trente ans. Il dit: «Madame, la cheminée flambe.» Nous pénétrons dans le hall et, Dieu m'assiste! un nouvel enchantement a transfiguré la pièce. Le feu qui flamboie dans l'âtre, les quelques chandelles allumées, tout se confond en une lumière d'un jaune rougeâtre qui rayonne vers le plafond, en une lumière qui révèle la véritable physionomie de ce hall: nous sommes dans la fastueuse nef latérale d'une cathédrale gothique. Le plafond donne son plein effet, et il a fallu cette lueur vacillante pour que les statues se mettent à vivre. L'ange de Sienne fait son annonce à Marie. Le personnage en pierre de la cathédrale de Naumbourg, Gepa, est absorbé dans un livre, et ses yeux reflètent à présent ce qu'il vient de lire. Et, par un effet magique, inexplicable, ces deux statues, les personnages du grand tapis persan, tout prend un relief étonnant, et la pièce entière s'anime et vit.

Je lève la tête et considère le plafond. Des soleils de couleur or rayonnent dans ma direction. Je regarde les murs, je m'en approche et distingue mieux les peintures. Je tiens à connaître

leur histoire, et l'écrivain satisfait ma curiosité: «J'avais dit au peintre Avenarius: «Sur le grand mur que voici... tout plein d'anges, d'animaux fabuleux, de papillons... de la musique jusqu'à l'infini. L'escalier du ciel et, tout en haut, le Seigneur — Adam et Eve goûtent à l'Arbre de la Vie... «Maria Hannele» monte au ciel avec sa suite d'enfants. Peignez-moi encore des poules et des oies, des chèvres et des vaches, une foire et une fête des arbalétriers; des terrines pleines de boulettes de viande et tout ce qu'un Silésien est en droit d'attendre du Ciel.»

Et comme nous nous plaçons devant la cheminée, que je m'emplis les yeux de tout ce que je vois, et que je conçois mieux ce qui vit dans cet intérieur, voici que le poète évoque le mythe des peuples. Sa femme se penche doucement vers lui; elle écoute, elle aussi, cette voix si belle, si pleine et pourtant si contenue, qui, en phrases lentes et discrètes, fait surgir de nos âmes les sortilèges de ce mythe. Et, contre la cheminée, la femme du poète, — drapée dans une robe à col montant et d'une couleur qui s'harmonise au reste, — laisse apparaître un second visage qui me frappe: ne s'ajoute-t-il pas, sans autre, aux statues des anges qui peuplent le hall, de ces anges dont on est tenté de baisser l'ourlet des draperies qui les enveloppent?

Tard dans la nuit, en quittant la demeure, je me recueille un instant encore auprès du lion en terre cuite qui garde l'entrée. Son origine, le maître de céans me l'a dite: il le découvrit, un jour, dans un village italien; le lion figurait au beau milieu d'un tas d'ordures ménagères, et le poète s'empressa de le rapporter en Allemagne. Ce lion, c'est désormais ses armoires.

Je descends depuis un bon moment, sous le clair de lune, la route qui mène à Agnetendorf, et ne m'aperçois pas tout de suite que les deux chiens me tiennent amicalement compagnie. J'ai beau les supplier de faire demi-tour, ils feignent ne rien entendre au langage humain, et le seul recours qui me reste, c'est de les prendre chacun sous un bras, puis, rebroussant chemin, de regagner l'enceinte du parc, où je les rends à leurs pénates.

Rudolf van Wehr

En bref

Anekdoten du monde entier

Paroisse et Empire

«Vous n'êtes pas de ma paroisse, je ne puis donc vous secourir», dit un pasteur anglais à un vétérinaire de la marine qui avait une jambe de bois et avait demandé un secours. — «Je me suis battu pour toutes les paroisses de l'Empire, répondit le vieux loup de mer. Mais vous êtes tous comme cela sur l'île, quand vous n'avez plus besoin de quelqu'un, vous vous déclarez incapables.»

Belles promesses

Un petit garçon devait prendre de l'huile de foie de morue, mais il ne l'aimait pas. Ses parents lui promirent donc de mettre dans sa tirelire 20

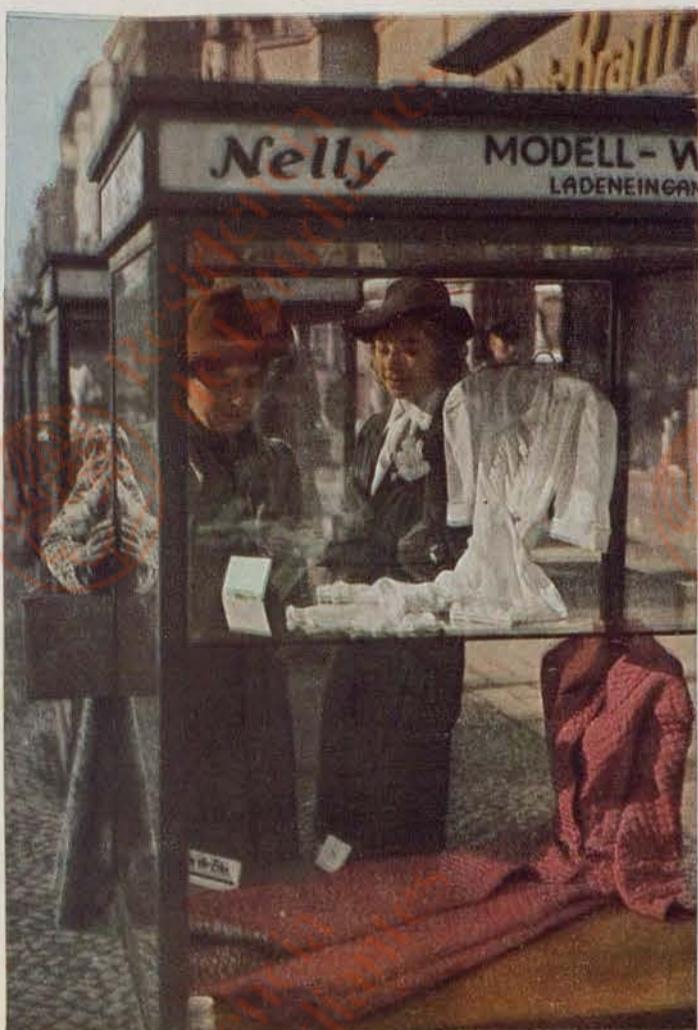
pfennigs chaque fois qu'il prendrait sa cuillerée d'huile. Le garçon accepta et prit régulièrement sa médecine. Une fois le flacon vidé, on ouvrit la tirelire. Elle contenait 5 marks 80. Avec cet argent, les parents achetèrent un nouveau flacon d'huile de foie de morue.

Les éléphants sont des animaux intelligents

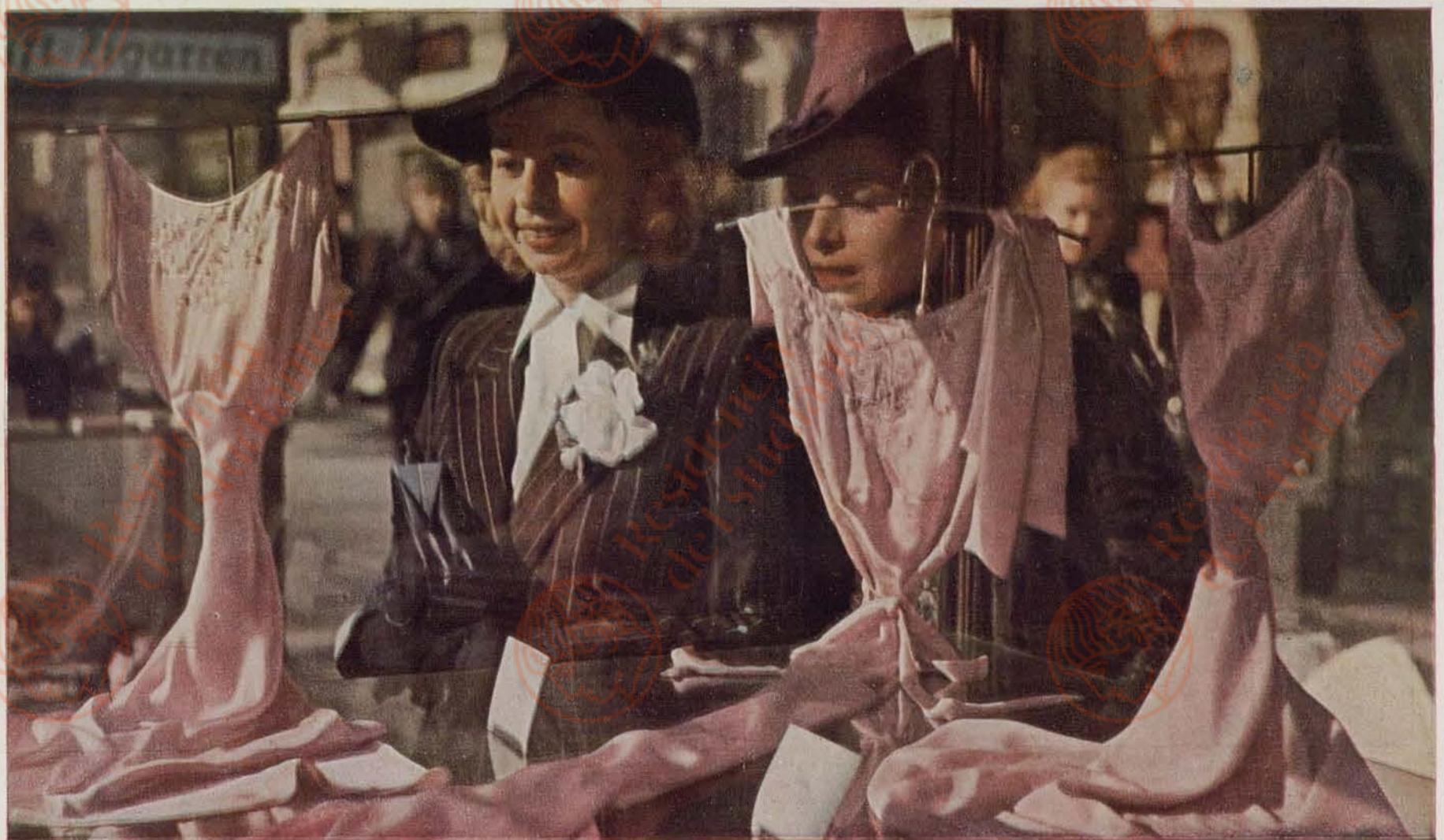
Un cirque avait 7 éléphants. L'un d'eux fut froid un jour et avait de violents accès de toux. Le gardien lui donna un seau d'eau chaude dans laquelle il avait versé une bouteille de rhum.

Le lendemain, tous les éléphants toussaient.

*Une Berlinoise voulait
s'acheter une paire de bas ...*



« Quelle jolie robe!... » Deux amies se promènent le long des vitrines rayonnantes qui peuplent le trottoir du Kurfürstendamm. Encore une fois, elles se sont arrêtées (ci-dessous) devant un étalage de merveilles. — Regarde-donc, ce linge fantastique! — Mais chérie, répond-elle dans un soupir, je ne cherche que des bas. Et puis, pense à la carte de vêtement. Mais, tu ne sais pas, allons donc demander au magasin... !





« Ce joli ensemble revient à 16 marks, explique la vendeuse; et 6 points seulement. — Rien que 6 points? — Mais c'est magnifique! Je vais l'acheter »



Mais voyons les bas. Un regard critique qui s'y connaît: soie très fine, très douce; pas le moindre défaut. Les bas viennent rejoindre la combinaison, ce qui décide du sort de quatre nouveaux points



elle s'est acheté cette robe ravissante avec une jupe si large! Au fond, il ne lui fallait que des bas, mais quand les femmes se mettent à faire des achats... la carte de vêtement ne s'y oppose pas. Et les hommes?... Ils y sont habitués



« Regarde combien j'en ai encore! » En riant, la blonde montre sa carte à son amie. D'un total de 150 points, il lui en reste assez pour acheter autre chose. Et encore...

La pendule humaine / La science des « heures critiques »

Chaque jour que nous vivons se déroule à peu près suivant le même rythme : sommeil, repas, travail, heures de détente obéissant généralement à un horaire déterminé. « Rien d'étonnant à ce que le corps s'y conforme », nous disons-nous, en ressentant la fatigue du soir ou la faim de midi. Le corps nous rappelle à l'ordre lorsque, par exemple, la faim ou la fatigue passent la mesure.

Et pourtant le rythme vital représente bien autre chose encore que des heures de travail, de repas et de sommeil bien établies : il s'agit, en réalité, d'un grand problème biologique.

On vous l'a certainement déjà dit : le cœur fonctionne comme une pompe, à une cadence invariable et infatigable. Si l'appareil doit pomper davantage, il accélère le mouvement, et il le ralentit, au contraire, siège le calme revenu. Mettons quelqu'un au lit pour plusieurs jours d'affilée et, tout au long de cet alitement, tâtons-lui le pouls à intervalles réguliers ; le résultat obtenu aura de quoi nous surprendre. Le nombre des pulsations atteint son maximum vers les 4 heures de l'après-midi, son minimum à 4 heures du matin ; le cœur ne bat donc pas toujours à la même vitesse. De quoi nous rappeler tel séjour que nous fîmes à l'hôpital : la gente infirmière et son thermomètre faisaient leur apparition l'après-midi, entre 4 et 5, pour la bonne raison que cette heure-là est précisément celle où la température du corps atteint, à l'ordinaire, son point le plus élevé.

Or, il n'est pas, dans le domaine technique, d'appareil qui, sans autre usure, accélère la cadence de son travail. Le cœur, lui, bat la mesure plus ou moins vite au cours de la journée, sans se soucier du rendement obtenu. Mais le mot « mesure » est-il bien exact ? On ne découvre de mesure ni dans la nature vivante ni dans la nature inerte ; la mesure n'apparaît que dans les créations de l'esprit humain, par exemple les machines et les pendules, ou encore la « mesure synchronisée » à laquelle se déroule la vie d'un habitant de la grande ville. Aussi bien la vie s'accompagne-t-elle d'un rythme, retour du semblable à des intervalles semblables.

Si surprenant que cela puisse paraître, notre cœur témoigne, lui aussi, d'un rythme journalier, et celui-ci accuse deux tournants assez fixes. Même chose pour la température du corps et pour la pression artérielle. Ce rythme s'explique sans difficulté : la cause en est due à la composition même de notre journée. Le maximum, à 4 h. de l'après-midi, coïncide avec l'accroissement des efforts fournis depuis l'heure de midi. Douze heures plus tard, à 4 heures du matin, les effets du sommeil se font sentir sur les fonctions corporelles. De telle sorte que ce rythme dépend, à n'en pas douter, de la tâche journalière ; il n'a, au fond, rien de surprenant, et il est donc inutile de s'étendre davantage à son sujet.

Oui, mais, nous nous heurtons ici aux savants et à l'appareil de chiffres qu'ils brandissent en proclamant que ce rythme est chose admirable, en vérité. De fait, nous avons tout simplement confondu la cause et l'effet. Car, enfin, ceux-là mêmes dont la « journée » de travail se déroule de nuit — ceux des équipes de nuit, par exemple — présentent le rythme de leurs congénères diurnes ; les nourrissons, dont la tâche journalière se résume à dormir et à téter, sont sujets au rythme normal des adultes. La composition de notre journée ne suffit donc pas à tout expliquer. Le rythme est-il conditionné par des raisons insolites ? Ou bien

s'agirait-il d'un contrôle intérieur ? Comparons d'abord avec d'autres phénomènes rythmiques. La composition du sang — sucre, chlore et urée — se modifie en un rythme de 24 heures. La sécrétion rénale est à son minimum vers 4 heures du matin, à son maximum vers midi. Nombre de glandes endocrines fonctionnent à un rythme semblable.

Les heures critiques de la journée

Ce flux et ce reflux constants de notre existence recèlent un mystère ; et nous ne l'éclaircîrons guère en apprenant qu'entre 4 et 7 heures du matin la vie et la mort se rejoignent ; à ces heures, en effet, le nombre des naissances et celui des décès apparaissent le plus élevés ; c'est à ces heures également que l'on se réveille avant l'heure normale, et ce réveil prématûre dérange plus d'une fois l'évolution judicieuse du sommeil ; à ces mêmes heures s'accomplissent encore maints actes instinctifs, qui atteignent alors leur point d'exaspération.

On a donné à ces instants le nom d'« heures critiques de la journée », où le point culminant et le point de dépression se touchent de la façon la plus contradictoire et où la tension atteint son maximum. A cette « nuit avancée » correspond l'avant-soirée, celle-ci représentant le deuxième moment critique du « jour » et se caractérisant chez nombre de malades par une élévation de la fièvre. Le troisième moment critique est ce qu'on appelle la « selle de midi ». Dans la vie courante, elle ne présente rien de particulièrement « critique », et son indice normal se traduit par le désir de s'allonger un petit quart d'heure sur un canapé. On avait, jusqu'ici, considéré la sieste de midi comme un symptôme de « superculture » ; or, le savant allemand Heilpach attire à bon droit notre attention sur le fait qu'il s'agit là d'un besoin élémentaire. On le retrouve non seulement chez le primitif, mais encore chez l'animal. Ce disant, nous n'entendons pas chanter les louanges de la sieste, mais la justifier au point de vue biologique. La « selle de midi » n'est pas un état d'épuisement consécutif au travail de la matinée, mais, en réalité, le troisième moment critique du jour. Notre capacité de travail décroît donc d'elle-même d'un rien vers l'heure de midi.

La science s'est efforcée de découvrir les causes du rythme journalier chez l'homme. Dans ce sens, le thermomètre et le baromètre ne s'avèrent que de faible secours. Par contre, l'alternance de la lumière et de l'obscurité a un rapport certain avec le rythme de la journée. Identiques en cela aux plantes qui vivent sous le soleil de minuit, les hommes de ces mêmes latitudes conservent, eux aussi, leur rythme journalier.

Le corps se règle-t-il sur le soleil ?

Nous avons établi que les points critiques principaux de notre rythme journalier se situent à quatre heures du moment où le soleil est au zénith et de celui du nadir. Qu'il me prenne l'envie de partir pour l'Amérique, et cependant que j'économiserai six heures le rythme de ma journée se réglera sur le nouveau fuseau horaire. Par conséquent, ce n'est pas un poste de commande installé dans notre corps qui actionne le rythme en question. L'attention du savant fut tout naturellement dirigée sur le soleil ; d'autre part, deux Allemands, B. et T. Döll, avaient observé la fréquence de la mortalité à certaines heures de la journée ; pour eux, la cause dernière git dans certains phénomènes électriques, que le soleil occasionne selon un mode rythmique. On peut donc prévoir en toute certitude que, dans les années qui vont suivre, les phénomènes électriques issus du soleil retiendront, au premier chef, l'attention des savants.

La portée pratique de ces problèmes n'échappera à personne. Donnez-vous la peine de comparer votre emploi du temps au rythme journalier. Vous travaillez sans interruption, ce qui revient à ne pas favoriser la « selle de midi » (diminution naturelle, vers l'heure de midi, de la capacité de travail) d'un repas copieux quelconque ; vous vous contentez de manger sur le pouce. Le travail cesse vers 4 ou 5 heures de

l'après-midi, c'est-à-dire au moment de la journée où vous êtes relativement dispos et en état de vous consacrer à votre famille ou à vos occupations favorites. Il va sans dire que votre travail serait plus « sérieux » si vous aviez pris quelque repos à midi, mais celui-ci eût signifié le sacrifice de vos intérêts particuliers. D'autre part, le travail « indépendant » — en premier lieu le travail de tête — ne prévoit le « grand élan » que dans les heures de l'après-midi. Nous savons à présent que le fait est dû au rythme journalier. Il arrive parfois à notre travailleur de ne pas freiner cet élan en temps utile, et cela entraîne parfois pour lui un travail de nuit.

Par conséquent, la répartition de nos travaux, l'organisation de nos loisirs, notre santé pour une grande part, tout cela dépend du rythme journalier, et le médecin est requis de contrôler ce rythme chez son malade, le père chez ses enfants, le chef d'usine chez ses camarades de travail. Pour peu qu'il appartienne à une équipe de nuit, l'ouvrier doit s'y adapter en réglant judicieusement son horaire quotidien, en sorte que le retour de la « journée » de travail ne cause aucun préjudice à la santé. L'étude de ce rythme est d'une importance fondamentale pour notre existence, car, tant que nous vivrons sous le soleil, nous ne pourrons lui échapper, ni nous opposer à lui sans en supporter les conséquences.

Dr. Heinz GRAUPNER



La pendule humaine avec ses « heures critiques ». Le matin, entre 4 et 7 heures, dans la « nuit avancée », la vie et la mort se donnent rendez-vous. A cette « nuit avancée » correspond la « veille » qui se caractérise par la montée de la fièvre chez beaucoup de malades. Un autre moment critique est la « selle de midi » qui se manifeste par une envie de dormir.



On annonce...

Jamais plus de « Blitz »

« Puis-je protester, écrit Frank Wheeler, de Kinnersley, au « Daily Mail » de Londres, contre l'abus répandu du mot allemand « Blitz » ? Notre langue n'a pas besoin de s'enrichir d'un mot qui éveille des associations d'idées si désagréables. »

L'aversion de M. Wheeler provient probablement du fait qu'il a mangé de la « soupe-Blitz », si chaudement recommandée par le gouvernement anglais.

Un cercle... vicieux

La revue américaine « Time » fait le récit d'une expérience bien réussie. Des moutons fraîchement tondus sont protégés contre les refroidissements par des manteaux de coton.

Quelle idée ingénieuse ! Si, maintenant, quelqu'un inventait un système pour protéger les petits cotonniers contre les gelées de la nuit à l'aide de couvertures de laine de mouton, le circuit de la nature serait encore une fois... un cercle vicieux.

La vieille cravate écolière

L'Angleterre fait sa petite guerre privée : la lutte pour la « bonne vieille cravate scolaire ». Elle est portée par tous ceux qui ont eu l'avantage d'être envoyés par leurs parents à une « Public School » très chère. Et il y a des Anglais qui ne peuvent plus voir cette cravate parce que, ainsi qu'en témoignent beaucoup de lettres parues dans les journaux, ils la considèrent comme le « drapeau du sno-



bisme... Il se pourrait très bien que ce drapeau fût bientôt descendu.

Et ce ne sera pas le seul drapeau qui disparaîtra en Angleterre, qu'il flotte en haut du mât ou à la pomme d'Adam.

Les fous ont la vie facile

Le « Daily Mirror » de Londres cite un mot de Bernard Shaw : « On empêche les pillards dont les méfaits sont relativement peu importants de continuer leur métier. Quand aurons-nous appris à écarter nos fous ? » Et le journal ajoute qu'il n'est pas aussi simple d'identifier les fous qui ont la charge d'une haute fonction, parce que ceux-ci courraient aussitôt chez le « cadi » pour demander des dommages et intérêts. Alors, ils seraient aussi riches que fous...

A l'avenir, il serait donc préférable de vivre, non plus comme le Bon Dieu en France, mais plutôt comme un fou en Angleterre.

« Errare humanum est »

Les atrapeurs anglais sont tous montés contre le ministère de la Marine, et le « Daily Mail » affirme que, sur deux mille employés, il n'y en a que deux cents connaissant quelque chose d'un bateau. Ainsi, il peut arriver qu'on frête un bateau pour Cardiff, afin d'y charger du charbon, mais qu'il ne s'y prête guère en sa qualité de... pétrolier.

Qu'on se réconforte donc à Londres en songeant que les Américains adorés ne sont pas, eux non plus, des experts en bateaux.

Autrement, ils n'auraient pas envoié en Angleterre des destroyers qui ne sont, en réalité, que de la ferraille flottante.

Des preuves

Tout fier, le « Daily Mail » publie la photo du bateau « Queen Elizabeth » qui traverse l'Atlantique de New-York au Cap en 15 jours, « sans rencontrer un bateau ennemi ». Voici qui serait, conclut le « Daily Mail », la preuve éclatante de la maîtrise absolue de l'Angleterre sur les mers.

Mais, à peu près en même temps, le bateau marchand allemand « Lech » partait d'Europe pour se rendre en Amérique du Sud sans rencontrer ni un bateau de commerce ni un bateau de guerre anglais.

Voici qui est, suivant la logique du « Daily Mail », la preuve éclatante de la maîtrise absolue de l'Allemagne sur les mers.

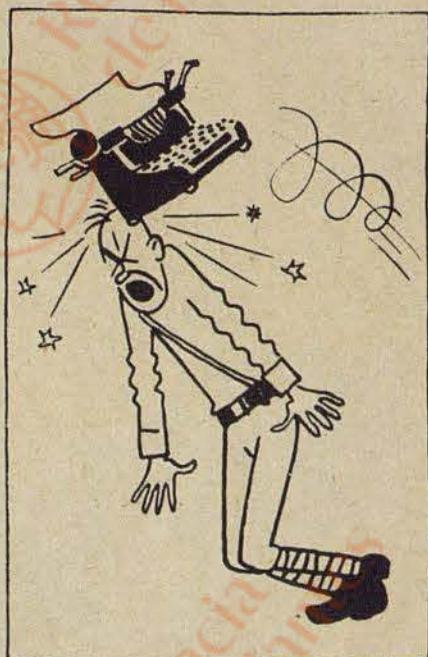
C. q. f. d.

Blagues et sans blague

Le « New York Sun » amuse ses lecteurs en leur décrivant la vie des jeunes conscrits dans les camps d'entraînement. Ainsi, l'histoire d'un soldat qui demandait une dactylo pour écrire à sa maman. Le sergent demanda à ce jeune homme s'il ne travaillait pas un peu du chapeau.

— Pourquoi ça ? rétorqua le conscrit. Les journaux affirment toujours que cette guerre se fait avec des machines.

Bonne plaisanterie, en effet. Espérons seulement que les choses en resteront là pour tous les Américains qui excitent à la guerre... et ne la font qu'avec leurs machines à écrire.



Comment doit-on éclairer l'objet de ses photos ?

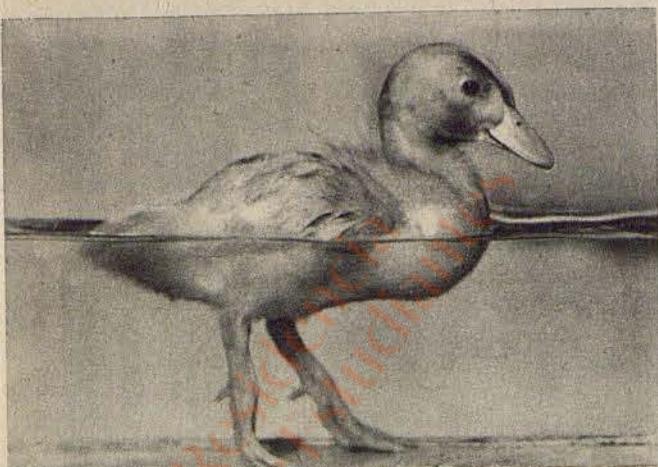
Si nous considérons la chose d'une façon absolument stricte, nous trouverons que chaque objet possède un degré de clarté qui lui est particulier et que celui-ci exige, pour cette raison, un temps de pose approprié. Des fractions de seconde en moins ou en trop peuvent influencer le caractère d'une photographie. C'est surtout pour l'emploi du film en couleurs que cela importe. Pour les prises de vues colorées, on doit veiller à un temps de pose exact; celui-ci nous est donné par le poso-



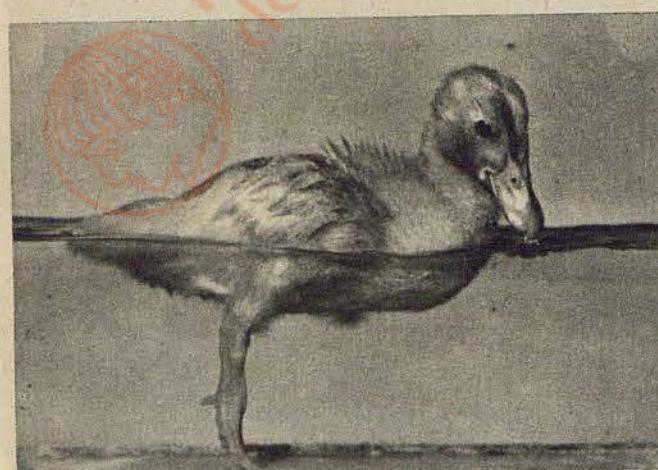
Les trois éléments du succès : Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon.

Pour recevoir des imprimés, prière de s'adresser aux représentants de Zeiss Ikon A.G., Dresde :
en France : "Ikonta" S.A.R.L., Paris XIe, 18-20, Rue du Faubourg-du-Temple - en Suisse : Merk, Zurich, Bahnhofstr. 57 b - en Belgique : H. Niéraad, Bruxelles-Schaerbeek, 14, Rue Feruci

L'art est difficile...



Un photographe voulait savoir comment le caneton, sortant de l'œuf, exécute ses premiers mouvements nataires. Il s'installa donc dans un bassin de verre à moitié rempli d'eau. Pour commencer, notre caneton se promène tranquillement



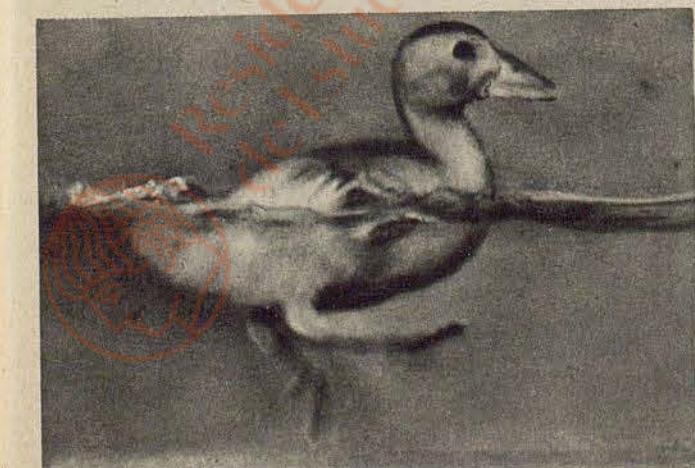
Comme l'eau lui vient jusqu'au bréchet, il finit par devenir inquiet. De la pointe du bec, il goûte prudemment au singulier élément. Mais comme mère cane n'est pas là, il ne peut s'expliquer tout seul ce qu'est l'eau



Il commence à s'impatienter, se dresse et cherche à se tirer de là, sans lâcher encore le sol. Une patte se lève, l'équilibre se perd et tout à coup...



...notre caneton s'abandonne en trétiliant, et flotte et nage comme s'il n'avait jamais fait que cela toute sa vie. L'air tout fier, il inspecte les alentours et...



...fait ses premiers mouvements de natation. Les petites pattes trottent en cadence : un, deux ; un, deux. Cela nous semble à la fois comique et touchant. Nous comprenons la fierté de la cane quand elle apprend à ses petits à nager

Quand la Lavande est en fleurs

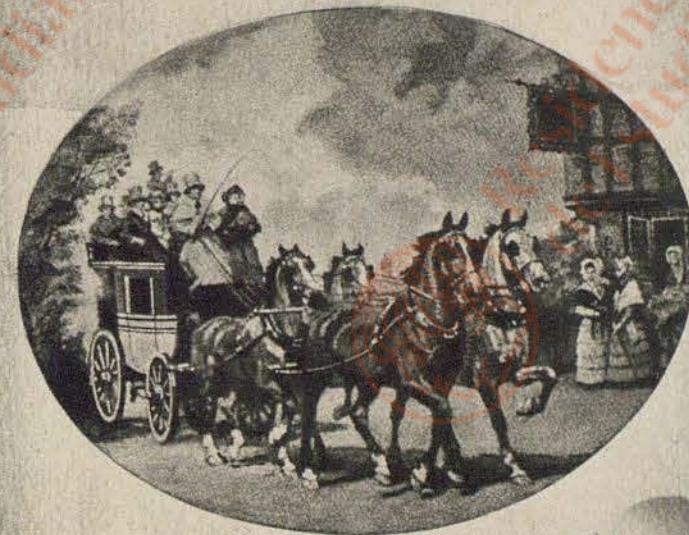
un parfum exquis embaume les champs. L'heureux qui les vient visiter respire la fraîche odeur de mille et mille fleurs vivantes, et du fond de son cœur il ressent la senteur acerbe et l'arôme caractéristique de la lavande.

Ce parfum qui caractérise la fleur fraîche de la lavande a été recréé dans l'unique composition aromatique de Mouson :

Mouson-Lavendel

"avec la diligence"

Après le sport, le jeu, la danse — rafraîchissez-vous par la Lavande de Mouson — elle vous stimulera quand vous êtes fatigué, elle vous ranimera quand vous vous sentez mal.



Les connaisseurs préfèrent cette odeur de la lavande fraîche de Mouson "avec la diligence". C'est un parfum sportif, classique et acerbe, tout en étant doux.

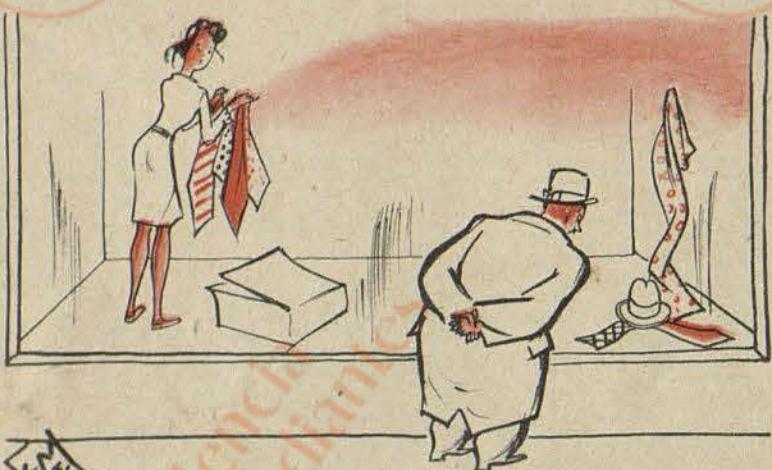


DEMANDEZ MOUSON "AVEC LA DILIGENCE"

Sur les jeunes filles



« Est-ce qu'il y a déjà assez de monde devant la vitrine, Yvonne ? Pouvez-vous enfin commencer à faire les décorations ? »



Le « stoïque ». (De tels hommes existent aussi devant les vitrines, mais ils font semblant de rien...)

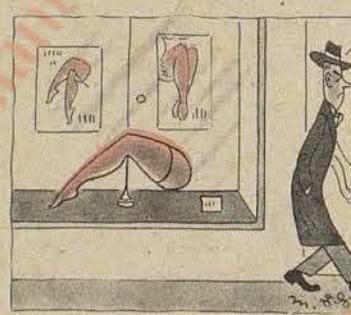
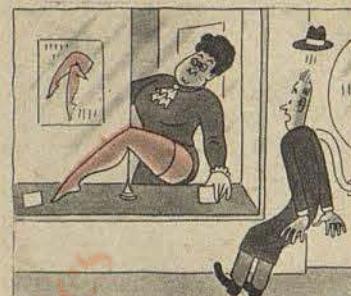


*« Pan, pan, pan ! Hé, mes mignonnes !... »
Même le plus timide devient audacieux s'il est de l'autre côté de la vitrine*

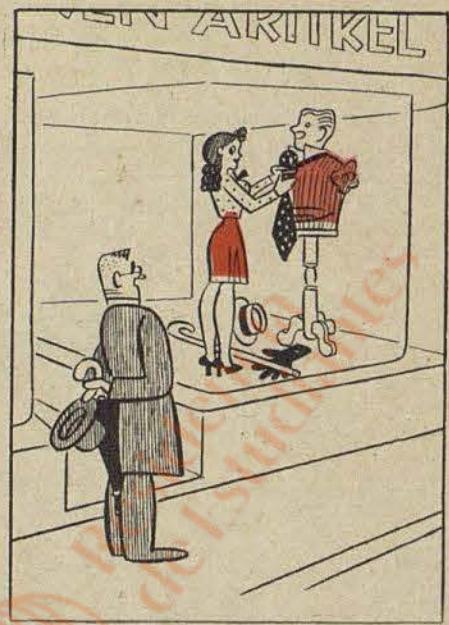
DES commerçants expérimentés n'envoient que les plus jolies de leurs vendeuses chercher quelque marchandise dans la vitrine ou la placer à l'étalage. Et quand leur expérience est absolument parfaite, ils ne manquent jamais d'ajouter : « Mais faites bien attention, n'est-ce pas, mademoiselle. » Et cela, ils le disent pour exposer la jolie jeune fille aussi longtemps que possible aux regards des passants. L'« attrait » qu'ils donnent ainsi à leurs étalages est vraiment unique. Pour la même raison, il vaudrait mieux confier la décoration tout entière à de jolies jeunes filles seulement. Car le travail du meilleur décorateur du monde devient nul dans son effet, comparé au spectacle fascinant de deux ou trois jeunes filles qui s'affairent à quatre pattes, gentilles comme des chatons, dans l'espace étroit. Absorbées dans la décoration, elles font semblant d'ignorer combien d'yeux les regardent, mais leurs joues sont en feu et elles rient d'un rire étouffé. L'étalage peut être d'une réussite parfaite ; mais, au moment où il est achevé et que disparaissent les jeunes filles, il subit le sort de tous les étalages : il n'est plus capable d'attirer les yeux de tous les passants sans exception et comme par enchantement. Mais cet enchantement recommence aussitôt que s'y montre le moindre signe de vie. Tout au fond, dans les plis du tissu...

...apparaît la blanche main d'une jeune fille !

Aussitôt, l'attention est attirée. Et si, de plus, on aperçoit une belle jambe, plus d'un pas hésite et plus d'un cœur commence à battre plus fort. Même des hommes pressés s'arrêtent, mais les



La déception !



« Dois-je vraiment épouser Suzon ? Au fond, elle ne devrait pas encore savoir nouer la cravate d'un homme. »



« Tu vois, Georges voudrait que j'aie un corps comme ça. » — « Sans blague ! Robert dit qu'il préfère un petit grain de beauté à un corps idéal en carton. »

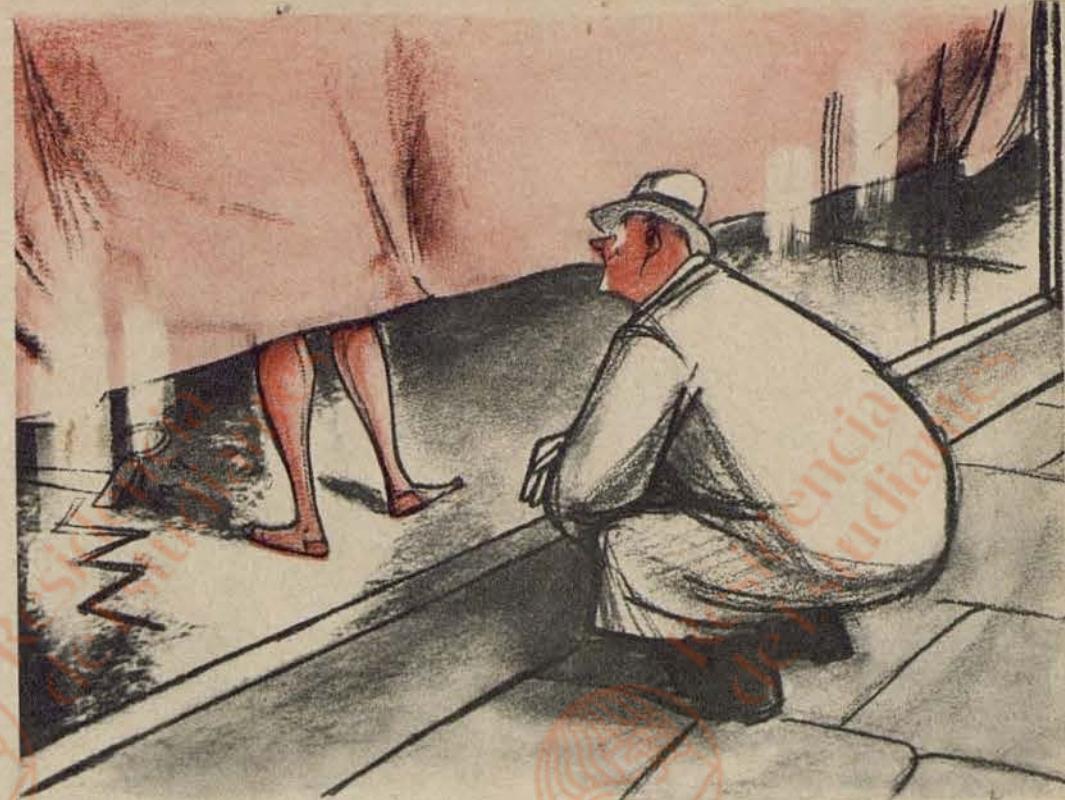
dans les vitrines

timides ralentissent l'allure en faisant semblant de s'intéresser énormément aux marchandises étalées, tout en louchant clandestinement dans la direction de cette jambe. Si, enfin, la jeune fille elle-même fait son apparition, quelques spectateurs sourient d'un air embarrassé, tandis que les plus hardis essaient d'hypnotiser la pauvre enfant. Pourtant, ils n'y réussissent jamais. Fait étrange, mais il est évidemment impossible de faire la connaissance d'une jeune fille à travers une vitrine. Les grimaces les plus astucieuses sont considérées comme bêtises et des appels symboliques ne suscitent que la colère des jeunes filles. Profondément déçu et payé de dédain, chaque séducteur s'en va furtivement. Mais il en est d'autres, des hommes qui ne reculent pas si facilement. Ils entrent dans le magasin, décidés fermement à faire la connaissance de cette jeune fille. S'ils réussissent à être servis par elle, ils sont déjà très tiers. Mais, la plupart du temps, ils ressortent avec un paquet immense et une mine affligée. Ils sont les victimes de la psychologie moderne du commerce. La charmante amabilité de la jeune fille, les yeux rayonnants qui répondent avec une innocence touchante aux regards suppliants du « client », on ne peut s'en détacher. L'homme achète encore et encore. Seulement, quand une voix quelque peu ironique lui indique le chemin de la caisse, le rêve devient soudainement réalité commerciale. Mais il y a encore d'autres jeunes filles dans les vitrines...

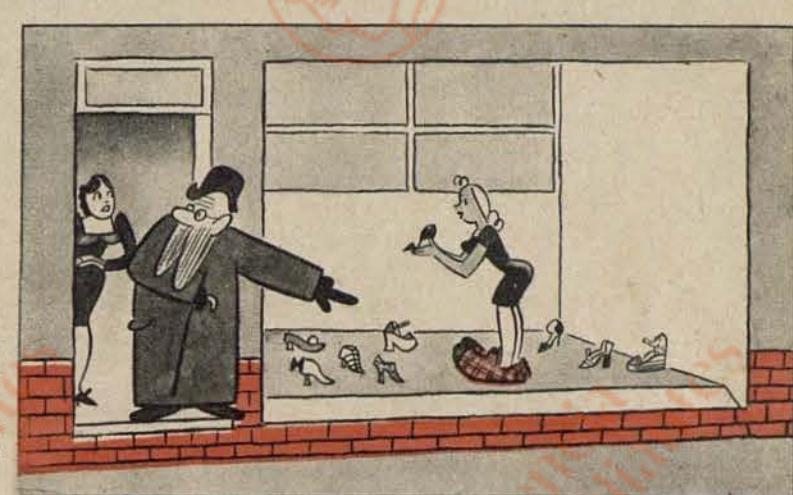
...qui se présentent à moitié nues aux regards des passants

sans le moindre battement de cils. La vie de ces jeunes filles-là est figée dans un seul geste séducteur. Ce sont les mannequins. Elles aussi font leur petit effet. Ne serait-ce que le regard envieux qu'elles suscitent chez plus d'une femme qui, en les voyant, désirerait avoir un corps idéal semblable au leur. Les hommes sont plus réalistes : ils s'aperçoivent au premier coup d'œil qu'il s'agit d'une tromperie. Le sourire le plus ravissant d'une dame en carton ne rencontre guère plus qu'un regard dédaigneux. Si seulement une vraie jeune fille, dans une vitrine, voulait une fois sourire d'une telle façon ! Mais, hélas ! les jeunes filles restent froides et l'invention de cette matière transparente qu'est le verre renferme malédiction et bonheur. Malédiction, car le verre empêche d'entourer de ses bras ce qui est tout près ; et bonheur, car, au moins, il ne cache rien. C'est-à-dire s'il n'y a pas un rideau de quelque sorte derrière ce verre. Ça, c'est alors le plus méchant. Et que toutes les jeunes filles ayant affaire aux étalages soient donc par la présente suppliées de ne plus jamais tendre un tel rideau. Cela vaut toujours mieux pour leur réputation, car ne pourrait-on se dire facilement : « Tiens, tiens, qu'elle doit être laide, la jeune fille qui décore ici les étalages ! »

A. S.



L'expert : « Hem, pas mal, cette décoration ! Vraiment splendide ! »



« Vous désirez, Monsieur ? Quelque chose dans la vitrine ? » — « Mais, je vous l'ai déjà dit, je voudrais acheter les souliers de la jeune demoiselle »



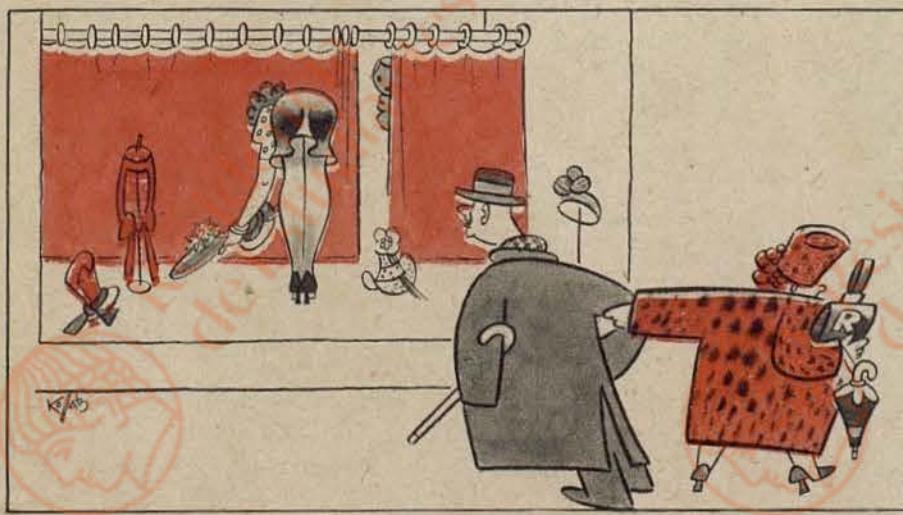
« Regarde donc, Germaine, quel tableau magnifique ! »



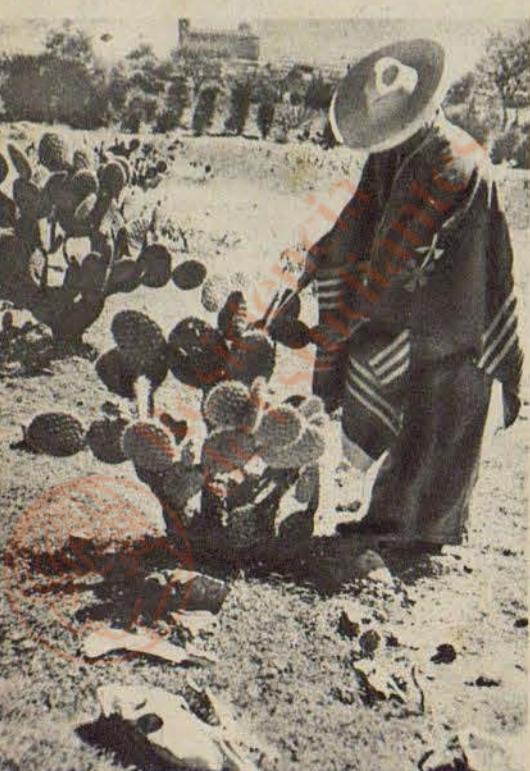
« Je dois me mettre ailleurs, ce mannequin est ma ruine. Depuis qu'il est dans la vitrine, je n'ai plus d'yeux pour ma clientèle »



Et la voix d'une jeune experte dans la vitrine :
... Le chef fait toujours la même taute : il ne montre pas assez dans la vitrine »



Un phénomène étonnant : le seul cas où une femme arrache son mari de la devanture d'une modiste



Le peintre « Cactus-Piquant » s'entretient confidentiellement avec quelques-uns de ses « parents ». Un « zarape » aux couleurs magnifiques jeté sur les épaules, et coiffé d'un sombrero, il flâne dans le pays des cactus. Les indigènes débarrassent de leurs épines les feuilles épaisses et charnues des cactus, et celles-ci sont consommées crues ou cuites.

Voici l'artiste près de son auto. Un vagabond très moderne, qui gagne beaucoup d'argent et a renoncé à tout souci. C'est facile, dira-t-on, quand on travaille dans un atelier au loyer inexistant.

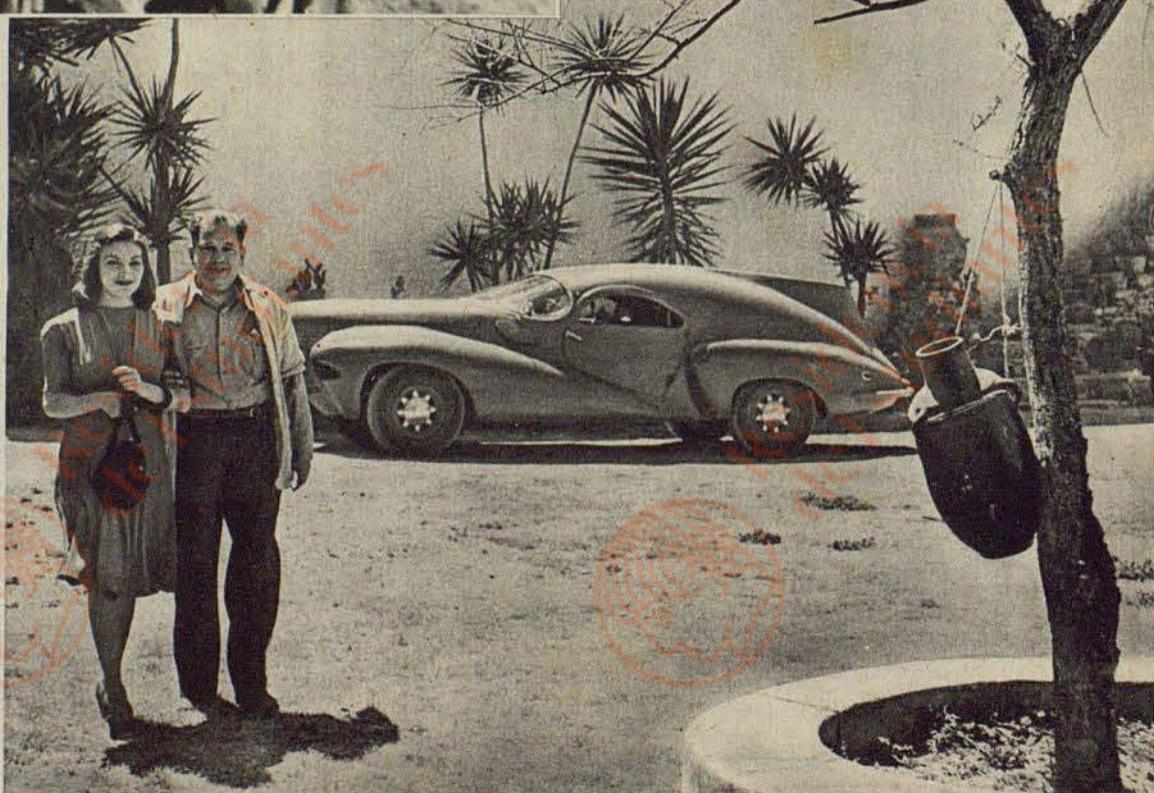


Et voici le peintre « Cactus-Piquant », et sa toile à côté de lui... Ses amis lui ont décerné ce surnom depuis qu'il prend ses aises au pays des cactus, et que, même en ville, on se pique à se frotter à lui

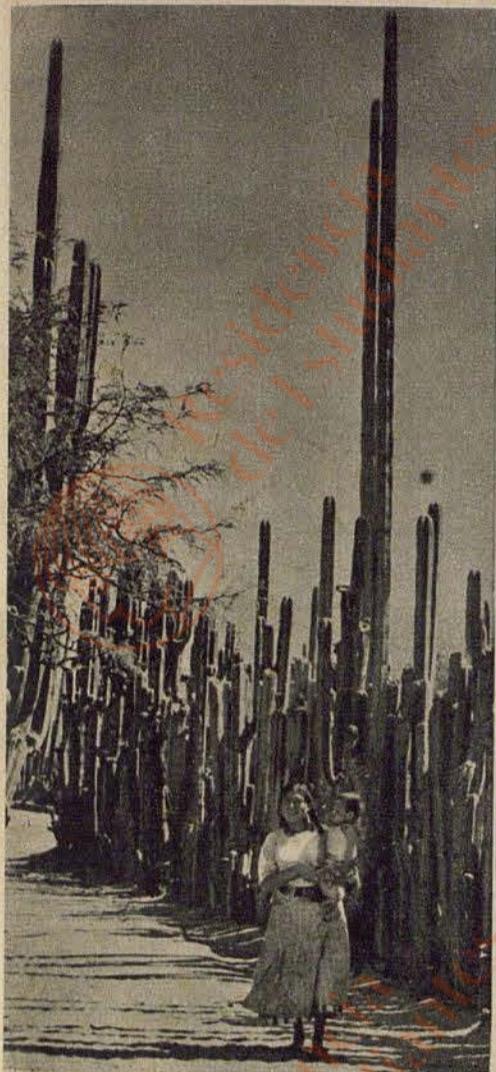
Il peint dans un atelier de cactus...

Le peintre « Cactus-Piquant » s'appelle en réalité Francisco Cornejo. Il demeure à Mexico-City, tout le monde le connaît, et lui-même connaît la célébrité. Mais il fuit la banalité de la vie quotidienne, et sa grande affaire, c'est de parcourir des contrées romantiques et de peindre parmi les cactus. En d'innombrables esquisses, il fixe la beauté des femmes, et occupe ses loisirs à découvrir des espèces de cactus rares. Ainsi réalise-t-il le rêve des artistes : jouir de la liberté la plus totale, sous un ciel rayonnant, et dans un paysage merveilleux.

Les murs de l'atelier ? Des cactus les constituent. Le peintre installe son chevalet dans un paysage de rêve. Le siège de son modèle ? Un puits vétuste. Et le modèle ? Une porteuse d'eau indienne. Sa beauté idéale, sa grâce sont on ne peut mieux en harmonie avec la nature, et Dieu sait si cette dernière, sur le haut plateau mexicain, a tout d'un paradis pour les artistes qui s'y égarent !



... et puis voici le
pays de ses modèles



Une clôture naturelle de cactus en forme d'orgues. Les indigènes sont vêtus de costumes bariolés tissés par eux. Leurs couleurs vives rivalisent avec les splendeurs de la végétation et du soleil

Un Indien parle de ses ancêtres. Ceux-ci déployaient un raste inouï, voici une sieste. Francisco Cornejo, le rêveur et le romantique, écoute en silence. Puis il se met en route, à la recherche de nouvelles aventures et de nouvelles espèces de cactus. Mais peu importe ce qu'il trouvera... Rentré chez lui, ses amis lui feront comprendre que l'exemplaire le plus rare et le plus original, mais c'est lui-même, tout simplement.

TOGAL est connu dans le monde entier

Ce sont des tablettes qui depuis 25 ans constituent le meilleur remède contre les rhumatismes, la sciaticque, la goutte, le lumbago, les maux de tête, douleurs névralgiques et les maladies dues aux refroidissements

Si vous en exprimez le désir, le livre illustré et très intéressant "La lutte contre la douleur" vous sera envoyé gratuitement par les usines Togal à Lugano (Suisse) ou par les usines Togal à Munich 8.

Signal



Le maquillage a fait perdre tout sens à la polygamie!